P. o. gall.

2542 t

Maël

PIERRE MAËL

Solitude

TROISIÈME ÉDITION

J. LITTAUER
KUNST-SALON
MÜNCHEN, Odeonsplatz 2.

1893

Tous droits réservés.

Solitude

DU MÊME AUTEUR

La Double vue . . . . . 1 vol.
Pilleur d'Épaves . . . . . 1 vol.
Le Torpilleur 29. . . . . 1 vol.
L'Alcyone . . . . . 1 vol.
Fleur de Mer. . . . . 1 vol.
Flot et Jusant. . . . . 1 vol.
Sauveteur . . . . . 1 vol.
Gaietés de Bord. . . . . 1 vol.
L'Ondine de Rhuis. . . . . 1 vol.
Mer Bleue . . . . . 1 vol.
Le Torpilleur 29 (édition illustrée) . . . . . 1 vol.
Un Manuscrit. . . . . 1 vol.
Amours simples. . . . . 1 vol.
Pilleur d'Épaves (collection des Auteurs célèbres). 1 vol.
Quand on aime . . . . . 1 vol.
Mariage Mondain . . . . . 1 vol.
Sauveteur (édition de luxe) . . . . . 1 vol.
Le Torpilleur 29 (collection des Auteurs célèbres).. 1 vol.
Mer Sauvage . . . . . 1 vol.
Charité. . . . . 1 vol.

Pour paraître prochainement :

Honneur, Patrie. . . . . 1 vol.
Une Française au Pôle Nord (édition illustrée). . 1 vol.

En préparation :

Ce qu'elle voulait. . . . . 1 vol.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

S'adresser, pour traiter à M. PAUL OLLENDORFF, Editeur, rue de Richelieu, 28 *bis*, Paris.

Solitude

PAR

PIERRE MAËL

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*.

1893

Tous droits réservés

BAYERISCHE
STAATS-
BIBLIOTHEK
MUENCHEN

A

MADAME C. HAMILLE

Affectueux hommage

P. M.

ЧУДНОЕ СЪ НЧИТЕ

V

SOLITUDE

BAYERISCHE
STAATS-
BIB:.:THEK
MUENCHEN

PREMIÈRE PARTIE

L'INITIATION

I

Pierre de Trémeur tira d'une étagère de son secrétaire un cahier cartonné, l'ouvrit à la première page et y lut trois lignes, les seules qui fussent écrites sur le papier rayé à l'encre bleue :

« Ceci est la véridique histoire d'un homme qui, de simple est devenu compliqué, de sincère menteur, de brave timide. C'est... peut-être... ma propre histoire. »

Il demeura quelque temps méditatif en face du registre. Ses doigts, un peu nerveux, touchèrent à diverses reprises un porte-plume à tige de corail

surmontée d'un cachet en or. Il s'assit devant une table de bois noir, sur un fauteuil gothique, à siège et dossier de maroquin rouge. A la fin, las d'hésitations, il se mit à arpenter son cabinet de travail d'un pas singulièrement irrégulier, les mains tantôt derrière le dos, tantôt croisées sur sa poitrine, l'une ou l'autre tortillant avec agacement la pointe de sa barbe coupée à la Henri II.

Et cependant il monologuait :

— Voyons, qu'est-ce que tout cela peut bien faire au monde ? Qui s'intéressera à ce récit ? Après tout, cette histoire doit être celle de beaucoup d'autres, et, à me raconter moi-même, je ne gagnerai que de m'entendre jeter à la face par les critiques : « Vous n'avez été ni plus ni moins que le premier ingénu, le premier Coquelin venu de ce temps ; vous êtes un de tous, ô grand homme ! qui voulez nous narrer votre vie ! »

Pierre s'interrompit un instant. Il demeura rêveur. Son regard erra distraitement sur les objets environnants, puis s'arrêta tout d'un coup sur une large médaille accrochée au cou d'un buste en plâtre, le sien.

— Médaille de sauvetage ! murmura-t-il comme se raillant lui-même. Elle est bien à moi. Je l'ai gagnée dans cette nuit du Trez'hir, où il paraît que j'ai été un héros sans le savoir. J'ai donc fait une bonne action dans ma vie.

Ses yeux s'embrumèrent d'une humidité. Etait-ce une larme qui sortait de cet égoïsme ?

Il considéra le cahier ouvert devant lui.

— J'ai fait le récit de cet épisode. Le public lui a, comme toujours, fait bon accueil. La critique, comme toujours aussi, m'a criblé de lardons. Bonne critique, aimable passe-temps d'envieux qui, n'ayant rien produit par eux-mêmes, se consolent en déchiquetant les œuvres du prochain.

Il soupira derechef.

— Une bonne action ! Si ce livre pouvait être lui-même une bonne action ! Cela me serait compté sans doute dans cet autre monde auquel ma nourrice croit si fermement, si pieusement. Allons ! Essayons toujours.

Il se rassit et prit la plume, délibérément.

La porte s'ouvrit, lui arrachant un mouvement d'humeur.

Ce n'était que le valet de chambre, Pélo, qui lui apportait une lettre sur un plateau.

Trémeur décacheta rapidement l'enveloppe parfumée et en tira un carré de bristol élégant, arrondi et doré aux angles, portant cette suscription :

« Bien cher,

» Demain soir, nous rions un peu et nous pinçons diverses cordes de guitares. Voulez-vous prendre votre part de ce concert rococo ?

» AMANDINE. »

Pierre jeta la lettre sur sa table d'un geste lassé, puis il cria au domestique :

— Dites que j'irai.

Le valet sorti, le romancier se leva de nouveau, en proie à une sorte de colère. Il repoussa le cahier et la plume, et se remit à parcourir sa chambre du même pas saccadé de tout à l'heure.

— Et voilà tout l'imprévu, tout le romanesque de ma vie ! Cette femme, qui signe d'un pseudonyme depuis qu'elle a cessé d'être épouse et mère sous le nom de Berthe, je l'ai connue adolescent, je l'ai aimée à en perdre la raison, alors qu'elle était libre. Elle m'a préféré un autre homme qu'elle devait tromper et abandonner. Et, depuis que toutes les barrières du devoir sont dressées entre elle et moi, elle me poursuit, elle me tourmente presque, oubliant que nous avons dépassé, l'un et l'autre, l'âge des sottises dites passionnelles, ne s'apercevant pas qu'à l'heure où son amour a pris naissance, le mien râlait ses derniers soupirs.

N'importe ! j'irai à la soirée de guitare du poète Amandine Derny, *alias* Berthe Blinval, femme séparée du commandant de Rhuys.

La fatigue le prit à déambuler ainsi, se parlant tout seul, tel qu'un maniaque. Il vint se jeter assez lourdement sur un canapé décorant l'un des panneaux du salon, et là, la tête sur son bras droit accoudé, il s'abandonna aux souvenirs et à la méditation.

Toute sa vie de jeunesse — même de jeunesse prolongée, celle-là même qu'il voulait raconter en un roman — repassa devant ses yeux, ainsi qu'il

arrive, assure-t-on, aux noyés, dans la minute suprême qui précède la submersion.

Il se revit quittant la maison paternelle, où, d'ailleurs, il n'avait jamais été bien heureux aux côtés d'un père magistrat, raide et dur, qui ne voyait dans l'homme que le coupable. Il se revit abordant Paris en adolescent peu convaincu de la nécessité d'adopter la carrière paternelle, plus facilement incliné vers les choses de l'imagination, vers la poésie, portant d'ailleurs en lui des instincts passionnés, non combattus par des principes internes et des convictions religieuses — recommandé à un ami de son père, magistrat infiniment moins rigide sur le chapitre de la morale, profondément sceptique en toutes sortes de convictions, et pratiquant néanmoins les « vertus » de son état en vue du plus louable décorum.

Ses débuts furent un peu maussades. L'étude du droit faisait bâiller le jeune étudiant. Ce n'était pas son affaire d'apprendre et de retenir les articles du Code et leurs commentaires. Il se disait, non sans raison, que la malice hnmaine n'a pas besoin qu'on lui enseigne la manière de convertir l'équité en légalité, et il se promettait bien de mettre à profit sa liberté relative, celle de sa majorité plus encore, pour se débarrasser des obligations créées par le respect qu'il devait aux volontés de son père.

Néanmoins, ce ne furent là que des projets d'émancipation. Ils n'empêchèrent point Pierre d'a-

chever ses études, et, comme sa vingt et unième année chevaucha sur les deux années complémentaires du doctorat, la première étant faite, il combla les espérances de M. de Trémeur en conquérant, au bout de la deuxième, le bonnet de docteur.

Le désir paternel était que Pierre entrât, lui aussi, dans la magistrature, en commençant par les fonctions d'attaché au parquet. Pierre condescendit encore à ce désir. Il fut substitut en province, à Quimper, où l'on put admirer deux de ses réquisitoires imprégnés d'une remarquable indifférence, ce qui était, au dire des gens compétents, le meilleur indice de l'impartialité judiciaire.

Sur ces entrefaites, M. de Trémeur mourut, et cette mort rendit à son fils sa liberté tant désirée. Pierre se hâta d'en profiter. Il avait vingt-cinq ans, et se jugeait mûr pour faire usage de ses propres moyens dans une voie moins ardue, moins âprement monotone que celle de la justice.

Parvenu à ce moment de la mémoire, le romancier dégagea de dessous sa tête son bras un peu fatigué, et le laissa retomber à côté de lui, sur le canapé, en allongeant simultanément ses deux jambes.

Cette posture était beaucoup plus favorable à la récapitulation de souvenirs plus intimes et plus doux.

Déjà l'esprit du rêveur raccordait les événements de l'ordre *privé* avec ceux de sa vie publique.

Pendant les cinq années qu'avaient duré ses études de droit, Pierre de Trémeur avait eu sa crise de cœur, une crise qui, selon son tempérament, devait être unique dans sa vie.

M. Jérôme Blinval, conseiller à la cour de Paris, avait une fille admirablement belle. Berthe avait un peu plus de quinze ans lorsque Pierre en avait dix-neuf. Tout de suite l'adolescent s'était épris des charmes déjà très accusés de la fillette. Il avait conçu ce premier amour des natures poétiques et rêveuses qui ne laisse aucune place aux désirs d'un ordre moins élevé. Pour lui, Berthe avait été la créature idéale, et son image avait revêtu, aux yeux de l'étudiant, tous les attributs des plus pures créatures célestes.

Il s'en fallait pourtant que la jeune fille réalisât ces conceptions et incarnât ces mérites à elle gratuitement octroyés par la ferveur de son adorateur. Elle était même tout à fait à l'opposite des qualités métaphoriques que lui prêtait Pierre de Trémeur.

Se sachant belle, surtout de cette beauté redoutable qui bouleverse les sens et trouble les plus solides résolutions, elle n'avait encore que la précocité d'instincts dirigés vers la satisfaction des appétits inférieurs. Mais un œil clairvoyant aurait pu démêler déjà la prédominance de ces appétits et cette espèce de fatalité qu'accusent plus tard, la chute accomplie, tous les déchus qui n'ont pas résisté aux tentations.

L'amour de Pierre fut profond et durable. Le

sujet — comme disent les empiriques — n'appartenait-il pas à cette race bretonne qui possède toutes les ténacités ? — Bien qu'il n'eût reçu aucune éducation religieuse, bien que l'influence maternelle eût fait défaut à son enfance, le jeune homme devait à cette enfance très pure d'avoir conservé toute la fraîcheur, toute la délicatesse des sentiments du premier âge. La désillusion lui fut d'autant plus cruelle qu'elle vint plus tard, à un âge où la majorité des jeunes hommes de notre temps a déjà perdu jusqu'au souvenir des primitives candeurs, si bien qu'en les abordant on est tenté de se demander s'ils ont jamais eu une innocence.

Comment naquit et grandit cet amour ? — Pierre, étendu sur son canapé et évoquant son passé douloureux, en fit revivre tous les moments et toutes les phases.

C'était un soir d'automne, en face d'un coucher de soleil radieux, contemplé du haut des terrasses de Saint-Germain, que l'idylle s'était ébauchée.

Il y avait déjà trois ans que Pierre était à Paris. Il venait de subir victorieusement ses examens de licence et s'apprêtait à recommencer pour atteindre le doctorat. Il avait alors vingt ans passés et n'avait fait, jusque-là, qu'entrevoir mademoiselle Blinval, encore pensionnaire chez les dames Dupin, une grande institution mondaine d'Auteuil. Mais ces entrevues avaient suffi à le rendre amoureux, et ce « coup de foudre » subi par l'étudiant lui avait

été favorable en ce sens que, frappé simultanément à la tête et au cœur, Pierre n'avait plus eu de regards pour les joies malsaines et coupables dont se repaissent, hélas ! si aisément tant de pauvres garçons abandonnés par leurs familles sur l'asphalte parisien, sous le misérable et dérisoire prétexte des études à poursuivre pour les carrières libérales encombrées.

Cette année-là, Berthe triomphait, elle aussi.

La vanité paternelle, à laquelle la sienne propre avait apporté un puissant concours, l'avait poussée à obtenir son diplôme du premier degré aux examens de l'Hôtel de Ville. Elle était donc institutrice de droit à seize ans, et tirait avantage d'un titre inutile, que toutes ses compagnes avaient négligé ou n'avaient conquis qu'à dix-huit ans.

Il fallait joindre à cet orgueil de supériorité intellectuelle tout celui que la jeune fille, déjà femme, tirait du prestige de son éclatante beauté.

Car elle était vraiment superbe, la petite Berthe, dans son développement de jeune déesse, aux cheveux et aux yeux noirs, aux lèvres rouges et sensuelles, à la peau blanche et mate. Les années à venir se chargeraient de donner toute leur perfection aux harmonieuses proportions de son corps.

Les Parisiens, qui vivent à l'étroit dans le grand luxe étouffant de leur capitale, ont tous, à des degrés divers, le goût de la campagne. Pour les pauvres, ce n'est que la pseudo-campagne des alentours ; M. Blinval, bien que conseiller à la cour,

et, par conséquent, pourvu d'une haute situation dans le monde, n'était ni riche ni pauvre. En France, la plupart des « charges » justifient leur nom, car elles n'apportent point, avec l'honneur qu'elles confèrent, l'argent nécessaire à les défrayer. Il en résulte que tous ceux qui ne possèdent point par eux-mêmes des ressources supplémentaires pour alimenter les exigences de leur position, ne connaissent que la médiocrité, et nos juges, plus peut-être que tout le reste des fonctionnaires, subissent cet état de gêne qu'on ne dissimule qu'à force de dignité dans la vie extérieure.

M. Blinval, veuf depuis dix ans, fut donc très embarrassé le jour où l'octroi d'un diplôme lui remit sur les bras une belle jeune fille de seize ans, à laquelle il fallait, en attendant que le mari en prît la responsabilité, procurer des distractions tenant lieu d'une occupation.

Et ce fut ainsi qu'il dut, pour préluder aux soirées mondaines et aux spectacles auxquels il allait être tenu de conduire Berthe, la promener aux environs de Paris, contraint d'être lui-même son chaperon, aux jours où il ne pouvait la remettre aux soins de quelques amies de feu madame Blinval ou de quelques parentes retrouvées pour la circonstance, — car la très volontaire Berthe avait nettement signifié à son père qu'elle n'entendait point recevoir les soins, c'est-à-dire agréer les importunités d'une demoiselle de compagnie.

La présence de Pierre de Trémeur fut d'un utile

concours à ce père dans l'embarras. Elle lui permit de s'accorder quelque relâche. Le jeune licencié en droit, en effet, n'offrait aucun danger. Il était trop sincèrement amoureux pour faire, le moment venu, autre chose qu'un mari. M. Blinval le savait et savait en même temps un gré infini à ce futur gendre, car il le tenait déjà pour tel, une telle union étant presque la conséquence obligée de sa vieille amitié avec M. de Trémeur.

D'autant plus que les choses allaient à merveille. La tumultueuse et intempérante Berthe ne se déplaisait point dans la compagnie de ce grand garçon timide. Au contraire, étant donnée la naïveté encore subsistante de l'âge, elle se laissait adorer par lui, le seul homme qui l'approchât encore, et, avec une étourderie de grande coquette, qui se joue des plus sincères affections, elle était disposée à payer cette jeune passion de toutes les promesses les plus fallacieuses dont peut se leurrer la confiance d'un jeune homme simple et inexpérimenté.

Ainsi se prépara ce mémorable échange de serments dont les ombrages de Saint-Germain furent le splendide théâtre, en face du grand et mouvant horizon de Paris où, plus qu'ailleurs, plus vite assurément, « tout casse, tout lasse, tout passe ».

Septembre — le plus beau mois de l'année dans les mornes régions du Nord — commençait à secouer la parure safranée des bois et des bosquets. Il y avait des feuilles mortes dans les allées, et le

pied les faisait craquer parfois sur son passage. Les arbres dessinaient plus nettement leurs lignes, et c'était à l'entour des plus menues branches que s'enroulaient maintenant les rayons obliques du couchant, pareils à des rubans d'or pur... L'heure, c'était l'heure poétique par excellence, celle où les brumes se tassent, où les nuages s'immobilisent, où le firmament semble remonter, où la brise s'abaisse, au contraire, caressant le ras du sol avec toutes sortes de parfums dans son haleine. L'horloge du vieux château venait de frapper cinq coups bien nets, immédiatement emportés en notes d'argent par delà les cimes feuillues, jusque dans les profondeurs de la forêt et sur les plans fuyants de la vallée de la Seine.

M. Blinval avait laissé Berthe au bras de son cavalier de vingt ans. Lui-même, heureux de se retrouver un peu libre, humait l'air avec délices sur l'un des bancs de la terrasse, en face du féerique panorama. Que ceux qui voudraient lui jeter la pierre pour une telle négligence, se mettent seulement à sa place et se représentent que c'était là un père un peu... fin de siècle, malgré sa sévérité de juge et presque certain de la terminaison heureuse, sous deux ou trois années, d'un amour poétiquement ébauché entre deux innocents, sous l'ombre inspiratrice des grands arbres !

Pierre, profondément troublé, jouait, pensait-il, toute sa vie. Berthe, bien que son corsage trahît par moments l'agitation de son cœur, n'avait au-

cune idée de la pérennité des engagements qu'elle allait prendre. Elle était bien femme sous ce rapport et n'admettait la fidélité aux serments tout au plus qu'après le *oui* solennel.

Ils marchaient silencieux, lui recueilli et grave, elle nerveuse, mais frivole. Les derniers et rares promeneurs du parc s'enfuyaient vers la gare, dont les locomotives sifflent là, à deux pas, au pied même du château restauré qui abrita l'exil de Jacques II. Le mutisme des langages humains n'était plus troublé que par les sifflements des machines en manœuvres. La brise, au contraire, soufflait allègrement en détachant çà et là quelque feuille jaunie, et modulait des invitations à l'aveu.

Au détour d'une allée, à l'abri d'un massif de fusains et de buis, devant un parterre où un amaryllis en retard inclinait sur sa tige une corolle fatiguée et fanée, Pierre trouva tout à coup les mots sacramentels qui sont les mêmes dans toutes les langues :

— Berthe, je vous aime !

Sa voix avait tremblé comme tremblent les cordes d'une harpe. Le son était grave et musical, si puissant qu'il fit vibrer dans le cœur de la jeune fille quelque chose de profond aussi, d'ignoré et de suave, le premier, le seul sentiment de cette nature qu'elle eût jamais éprouvé. Surprise, elle tourna vers lui ses beaux yeux dans lesquels brillait une larme d'attendrissement. Elle avait beaucoup lu, beaucoup trop lu, sans choix et sans guide dans

ses lectures, des romans surtout. Elle s'était blasée sur ce qu'elle croyait être l'amour, et rien ne lui faisait supposer que cela pût avoir une aussi exquise douceur. Elle lui sut gré, à Pierre, de lui avoir procuré ce plaisir inconnu, insoupçonné même, et, certainement, elle l'aima en cet instant de tout l'amour que cette nature insouciante et capricieuse était capable de donner.

Gracieusement, elle abandonna sa jolie main de femme soigneuse, de patricienne née pour les hommages, aux baisers ardents, mais respectueux du jeune homme.

Et, comme il prodiguait ses protestations, elle répondit, mais d'un organe clair, presque métallique, qui contrastait avec la note basse de l'aveu de Pierre :

— Moi aussi, Pierre, je vous aime bien.

Il est à remarquer que l'amour vraiment digne de ce nom n'emploie que le verbe tout court : « Je vous aime » ou « Je t'aime ». L'affection, la sympathie, le caprice, ajoutent toujours un adverbe augmentatif, lequel doit presque toujours être tenu pour un diminutif au sens du psychologue. En effet, « aimer bien », c'est aimer moins que *très bien*, « aimer beaucoup » moins qu'aimer *le plus*. Le verbe tout seul n'admet pas de comparatif ni de superlatif. On « aime » — ou l'on n'aime pas.

Peut-être Berthe n'avait-elle aucune conscience de ces nuances ? Peut-être n'obéissait-elle qu'à ce

convenu de la pudeur qui consiste à restreindre le sens par l'expression ? Pierre, lui, ne tint nul compte de la restriction volontaire ou involontaire. Il ne savait rien de la vie, puisqu'il n'était encore que sur le seuil des tristesses et des désillusions.

De ce double aveu, des serments de même valeur devaient sortir. Ceux de Trémeur engagèrent toute sa volonté droite et loyale, ceux de Berthe ne lièrent que sa sincérité de l'heure présente.

Le jeune homme reprit ses études et les acheva. Quand la mort de son père l'eut dégagé de cette obéissance à laquelle il s'était astreint, sans grand effort d'ailleurs, il s'élança joyeusement vers ce Paris, où il se croyait attendu, pour y reprendre, avec la carrière de ses préférences, la chaîne, volontairement interrompue au sein des fleurs dont il la voulait former, d'un amour chaste, sacré, noblement conçu, entretenu plus noblement encore.

Et il ne rentra à Paris que pour y apprendre, de la bouche de M. Blinval désolé, les nouvelles volontés de Berthe. La jeune personne avait totalement oublié des promesses d'écolière, de « gamine » selon son mot, pour agréer les fervents hommages du lieutenant de vaisseau Roger, comte de Rhuys, un galant homme que la beauté de mademoiselle Blinval avait séduit et qui ne lui avait demandé que les trente mille francs de dot réglementaires.

Pierre, désespéré, *crut* à la possibilité d'un suprême appel à la loyauté, à la constance de celle qu'il n'avait cessé de considérer comme sa fiancée.

Il évoqua des souvenirs, il trouva des paroles émouvantes, des cris de son cœur lacéré. Berthe ne lui fit pas même la charité d'une larme. Ce fut avec un beau rire d'indifférence qu'elle railla leur « roman » de jeunesse, en promettant au pauvre garçon qu'elle désespérait de chercher elle-même la femme qui conviendrait à sa nature et à ses rêves :

— Voyez-vous, Pierre, — conclut-elle — vous êtes un poète , un idéaliste. Moi, c'est tout le contraire. Je veux vivre, entendez-vous-bien ? *Vivre*, et nous ne nous comprendrions pas sur le sens exact de ce mot.

II

Le salon littéraire d'Amandine Derny était des plus mêlés. Il y avait là un peu de tous les mondes. Le demi, lui-même, y envoyait certains représentants, ou, mieux, certaines représentantes, ayant acquis par les mérites de leurs plumes ou de leurs pinceaux, le droit de relever la tête en face d'une société qui continue à flétrir des « faiblesses » qu'elle pratique communément. Les lettrés et les littérateurs du sexe fort y frayaient sans vergogne, en compagnie d'artistes en renom, sous le prétexte que l'art et le talent n'acceptent aucune règle, aucun précepte de la morale vulgaire. Des publicistes, des politiciens s'y donnaient rendez-vous. Parfois le fauteuil, — presque le trépied, — des oracles était occupé par un grand critique du jour, par un Immotel de demain. On n'excluait guère que les célébrités de la veille, pour la bonne raison que le pain frais est meilleur à mâcher et qu'on se casse sou-

vent les dents à mordre certaines croûtes plus résistantes que les pierres des jeunes piédestaux.

Le salon aurait pu passer, au besoin, pour un institut polyglotte, car toutes les langues, et surtout les mauvaises langues, s'y donnaient carrière. Non seulement on empoisonnait le prochain de bave, non seulement on y ternissait autant que possible les réputations aussi bien que les renommées déplaisantes, ou qui n'avaient point arrosé leurs galons du champagne cosmopolite pétillant dans ce milieu, mais on y maltraitait la langue elle-même, le français des maîtres, qui est aussi le français des élèves, tant dans sa syntaxe que dans son génie, ou dans sa prononciation. Nombre de gloires admirées là injuriaient la langue d'oil en patoisant des dialectes ressuscités.

Bien des bouches qui se donnaient pour mission d'exprimer le parler des dieux sentaient l'ail de Marseille ou le fromage d'Auvergne. Il suffisait de se dire voisin du Parnasse et de l'Hélicon pour obtenir une carte d'entrée, et l'on n'était nullement obligé de déclarer au contrôle si l'on était natif de l'Attique ou de la Béotie.

Les motifs de cette affluence étaient de diverses natures. Le plus grand nombre venait là attiré par le charme et la beauté d'une femme de trente-quatre ans, dans tout l'éclat de ses séductions, beaucoup se flattant d'être distingués par elle autant pour la virilité de leur perstance que pour celle de leur talent. D'autres trouvaient ce centre gai, « amu-

sant », et cela suffisait à justifier leur présence à leurs propres yeux. Quelques-uns enfin, les niais solennels, affectaient de s'y donner rendez-vous pour y commettre des élucubrations étranges ou de mystérieuses théories sociales. Le nihilisme s'y glissait, assurait-on, sous le masque rugueux de boyards décavés. Les conspirations anonymes qui chargent les bombes de dynamite y glorifiaient quelques noms en *i* en *sky* en *off* ou en *mann*, auxquels une obscurité tutélaire n'eût jamais fait défaut sans cela.

Que pensait de tout ce monde Berthe Blinval, *alias* Berthe de Rhuys, aujourd'hui Amandine Derny de par son sobriquet de guerre ? On eût été fort empêché de le dire, car, dans cette cohue à cent faces, il n'était pas un individu, homme ou femme, qui pût se vanter d'avoir lu dans le cœur de l'épouse coupable, de la mère dénaturée.

Ce qu'on savait mieux, c'était l'histoire de sa chute. Encore en circulait-il plusieurs versions, plus ou moins romanesques, dont la plus hardie contredisait à la plus simple, laquelle était encore un enjolivement de la vérité vraie.

Or, cette vérité appartenait au domaine des plus écœurantes banalités.

Onze ans plus tôt, alors que sa maternité ne dépassait guère les premiers jours du sevrage de son fils, madame de Rhuys avait odieusement, lâchement trahi ses devoirs en trompant la confiance du plus généreux des hommes. Le lieutenant de vaisseau,

déjà fixé sur la futilité d'esprit de sa femme, ne la supposait point susceptible, toutefois, de graves défaillances. Et il était advenu que, sous prétexte de leçons de diction, la jeune femme, épouse et mère, s'était donnée tout entière à un acteur de province, vaniteux et tonitruant, et que, pour le suivre, elle avait abandonné tout ensemble son mari et son enfant.

Mais les fruits de cette faute avaient été amers. Berthe s'était promptement dégoûtée du fantoche. Ce n'était qu'un masque de théâtre, rencontré dans les hasards du séjour à Rochefort, port d'attache de M. de Rhuys. La jeune femme s'était tout de suite reconnue supérieure à son complice, lequel, incapable d'être quelqu'un, n'était quelque chose qu'à la faveur des oripeaux chevaleresques dont il s'affublait sur les planches.

Hautaine et irascible, Berthe avait agi en grande dame, comme si elle avait conservé le droit d'être difficile. Elle avait cassé aux gages de l'amour ce drille, qu'elle n'aurait pu même garder aux gages d'un valet de chambre.

Il n'était pas possible de revenir en arrière. Elle connaissait son mari et le savait implacable. Une tentative qu'elle fit pour reprendre son fils lui donna toute la mesure du redoutable honnête homme qu'elle avait offensé.

— Vous avez choisi votre voie, — lui dit-il, — vous n'avez plus voulu être mère, vous ne le serez plus. Pour moi, je vous ai aimée tant que je vous

ai jugée digne de moi. Mon amour n'a pas survécu à mon estime. Je vous méprise trop pour vous haïr. En salissant mon nom, vous m'obligez à le rendre deux fois plus noble ; pour cet enfant d'abord, pour moi-même ensuite. C'est vous dire que, désormais, vous êtes morte pour votre fils, et que si vous tentiez de me l'enlever.....

Elle l'interrompit essayant de braver :

— Que feriez-vous donc, homme impeccable ? — railla-t-elle.

Il lui prit, sans violence, le poignet entre ses doigts secs et durs comme des barres d'acier.

— Berthe, — conclut-il lentement, — il y a des femmes que le remords pousse au suicide. Ce sont les désespérées. Il en est qu'il conduit au repentir et à la réhabilitation. Vous n'êtes ni des unes ni des autres. Vous n'avez point péché par le cœur, car vous n'en avez pas. En éloignant de vous votre enfant, je le préserve de votre contact. Vous êtes jeune, vous aimez la vie avec toute la fougue de vos passions. Faites en sorte que votre Hervé ne devienne pas réellement orphelin.

Et, ces dernières paroles, l'officier de marine les avait prononcées d'un tel ton que la femme coupable n'avait rien répliqué. Elle s'était enfuie bouleversée, comprenant que M. de Rhuys mettrait à exécution, l'occasion venue, la menace impliquée dans cette énonciation trop claire.

Alors avait commencé pour elle cette existence d'aventurière à laquelle aboutissent toutes les mal-

heureuses qui ont forligné et qui n'ont pas l'énergie indispensable aux grandes et saintes réparations.

. . . . . .

Lorsque Pierre de Trémeur entra dans le salon, l'assistance était complète. On chuchota quelque peu sur son passage, car on le savait protégé par madame de Rhuys. « Protégé » n'était point le mot exact, Pierre n'ayant jamais eu besoin de personne pour se faire valoir ou se faire respecter. Seulement, on entendait par là que, si l'on tenait à conserver les bonnes grâces de la maîtresse de céans, on ne devait point dire, trop ouvertement ni trop haut, du mal du romancier en passe de devenir célèbre.

Il était très discuté, comme tous les hommes de talent. Les cinquante ou soixante coteries écrivassières de la capitale lui eussent ouvert, à deux battants, les portes de leurs cénacles, mais comme Trémeur avait toujours vécu et marché seul dans sa carrière féconde et ardue, les chapelles, tout enfumées de l'encens de l'admiration mutuelle avaient fulminé les multiples variétés de l'anathème et de l'ironie à l'encontre de ce dédaigneux qui ne sollicitait aucun patronage et s'en passait fort bien dans la pratique du succès.

Le romancier traversa le salon et vint saluer la maîtresse de maison, qui lui tendit la main avec une satisfaction visible.

L'invitation portait que l'on devait « rire » un

peu. Or, Pierre, par tempérament, n'était point un rieur. Et puis fallait-il savoir encore quelle serait la cause de ce rire ? C'est une des grandes aberrations de la vie mondaine de prétendre régler d'avance le programme des réjouissances d'une journée. Que l'on dresse un menu, qu'on ordonne un festin, rien de plus naturel. On sait toujours où trouver les victuailles et les cuisiniers. Mais la gaîté, mais l'entrain ont-ils des docks où ils reposent, des courtiers qui les escomptent, des détaillants qui les débitent? Une telle réglementation de la joie à venir ne fait-elle pas songer à ce financier de La Fontaine, regrettant

Qu'on n'eût pas au marché fait vendre le dormir
Comme le manger et le boire ?

Pierre, une fois ses devoirs rendus, alla se perdre dans les régions les plus obscures de ce monde brillant, afin de se mettre plus à l'aise derrière la calomnie que devant l'épigramme. C'était un sanguin-nerveux, il était donc violent, et son esprit manquait de sang-froid pour les répliques à l'emporte-pièce.

Ce qu'on appelle la « conversation générale », dans ces sortes de milieux, est un échange de réflexions laudatives, à l'adresse des personnages présents, et de commentaires pis que désobligeants sur les personnes absentes. On épuise, en quelque sorte, dans les deux premiers rangs des fauteuils et des chaises, tout ce que le régime de compliments

forcés entretient de lieux communs. Cette première consommation de politesses achevée, les rangs suivants commencent l'épluchage des dires qui leur arrivent tels qu'arrivent les grains de blé à la bluteuse. Ce sont les griffes et les dents des fauteuils du quatrième rang qui se livrent à cet exercice.

Pierre de Trémeur n'avait plus rien à apprendre de la malignité humaine. Il en connaissait les ressorts ordinaires et aussi les entretiens secrets. Il savait par cœur, en ayant cruellement souffert, tout ce que peut prendre de détours et de moyens une calomnie qui redoute les indignations. Et pourtant, sachant le cœur humain sans fond, il avait toujours la curiosité en éveil, ce sentiment étrange que les meilleurs ne peuvent empêcher de se produire, l'âpre plaisir que cause la méchanceté en exercice.

On causait de bien des choses en ce moment. Madame du Cerceau, descendante, assurait-on, du célèbre architecte, renommée elle-même dans la littérature par la production de quelques études de mœurs du *high life*, de mauvaises mœurs assurément, mais qu'on s'accordait à reconnaître fort bien peintes, employait présentement son esprit à casser du sucre sur le dos de quelques personnalités en vue :

— Oh ! ce Courdal, en fait-il assez des manières pour faire croire qu'il en a ! Il n'en a que trop, le pauvre garçon. Il en fait montre jusque dans ses

livres. Vous savez qu'il prend des leçons de maintien avec le professeur de danse Vélani.

Quelqu'un risqua tout près d'elle :

— Tiens ! Je croyais que c'était avec la demoiselle de compagnie de madame du Chamblanc, mademoiselle Féréol ?

— Mauvaise langue ! — répliqua la petite-fille de du Cerceau, — peut-on dire du mal d'une jeune personne de trente-huit ans ? Vous l'empêcherez de se marier.

Et voilà qu'un autre ajouta :

— Mais cette demoiselle est auteur elle-même. Est-ce qu'il n'y aurait pas échange de bons procédés entre elle et Courdal ?

— Comment ça ? — questionna une voix féminine.

— Dame ! Si elle donne des leçons à Courdal, c'est peut-être Courdal qui fait ses livres ?

Madame du Cerceau intervint derechef.

— Pas possible. Il faudrait supposer à ce garçon un désintéressement trop louable pour être vrai.

— Je ne vous comprends pas, — reprit celui qui avait fait la précédente insinuation.

— C'est que vous y mettez de la mauvaise volonté, mon cher. Il faudrait, en effet, que le personnage fût plus généreux pour sa... complice que pour lui-même ; mademoiselle Féréol a du talent, et Courdal n'en a pas.

Trémeur écoutait. Il était au courant de tous ces papotages ; il savait fort bien que sa seule pré-

sence empêchait qu'on ne tînt des propos du même genre sur son propre compte. Mais il se disait, en véritable philosophe, que ce sont là les brimades obligées de la vie d'écrivain ou d'artiste, et il en haussait les épaules.

Celui-ci « blagué », on passait à un autre. Il n'était pas de renom qui échappât à la revision de sa gloire réelle, surfaite ou même contrefaite. Les plus belles, les plus nobles figures elles-mêmes subissaient l'affront de la charge ou de la caricature. On racontait, avec une paisible infamie, les pires histoires sur le compte de tel ou telle. L'un avait tous les vices, même les plus abjects; l'autre ne savait plus comment s'y prendre pour satisfaire aux exigences de tous ses... adorateurs. Que l'on fût un musicien illustre, ayant déjà pris place dans les louanges de la postérité, un poète dont les vers étaient dans toutes les mémoires, un homme de guerre vingt fois décoré par son propre sang, — on subissait l'escalade des pygmées se faisant la courte échelle pour cracher aux visages des renommées dignes du piédestal.

De toutes les personnes réunies en ce lieu pour y « rire », madame du Cerceau était, à coup sûr, la plus originale en même temps que la plus sympathique.

Par elle-même, c'est-à-dire en son for intérieur, elle n'avait aucune méchanceté véritable. Mariée et mère de quatre enfants, elle était épouse irréprochable, bien que la licence de sa plume eût main-

tes fois provoqué d'intarissables gloses sur sa vie privée, de ces jugements profonds qui induisent du langage d'un homme à ses sentiments et à ses pensées.

Madame du Cerceau avait épousé un cousin à elle. Ell n'avait donc pas changé de nom. Sans être très riche, elle était fort à l'aise. Très jolie encore à quarante ans, elle se vieillissait dans sa mise, peut-être aussi par l'effet de cette coquetterie assez rare qui pousse certaines femmes à orner et à faire valoir leur esprit de préférence à leur corps.

Ce qui avait donné crédit aux interprétations fâcheuses, ce qui avait même justifié jusqu'à un certain point les propos nuisibles à son bon renom, c'était sa négligence du convenu. Régine du Cerceau professait un profond mépris pour ce qu'on nomme les convenances bourgeoises. Elle ne se refusait aucune des distractions qu'elle jugeait de nature à lui procurer une surprise ou un passe-temps agréables. Elle flirtait sans façons avec le premier venu qui lui paraissait spirituel et gai, poussant même l'insouciance jusqu'à ne point s'inquiéter qu'il fût ou ne fût pas homme de bonne compagnie.

Il en était résulté pour elle certains désagréments connus de « tout Paris ». Elle avait suscité de la sorte quelques duels, dont un, entre autres, avait été mortel pour l'un des adversaires. Elle-même « avait vu le feu », puisque, par deux fois, une main malveillante avait déchargé sur elle un revolver, mais, fort heureusement, avec la plus insigne maladresse.

Avec ce tempérament et cet esprit, il était logique que que *Yvette* — c'était le nom de guerre de la dame, — se tînt toujours à l'affût des potins et des scandales pour en alimenter ses chroniques d'alcôve et ses livres de gauloiseries étincelantes.

Actuellement, elle avait « entrepris » Pierre de Trémeur. Ce jeune homme taciturne, ce blasé sans forfanterie se posait tel qu'une énigme devant sa perspicacité. Elle s'était elle-même piquée au jeu et tenait à le dépecer le plus proprement du monde, sachant bien qu'avec lui, elle n'aurait point à redouter de mécompte dans son appréciation, ni de conséquences trop grossières de son équipée.

Elle brûla donc la politesse à son cercle ordinaire de plaisantins et, découvrant le romancier dans un angle de croisée, vint à lui sans façons, avec cette désinvolture un peu garçonnière qui, chez elle, devenait un attrait de plus.

— Ça, monsieur de Trémeur, vous vous faites de plus en plus rare.

Pierre salua ironiquement.

— Ah ! Madame, voilà une parole que je ferai prochainement transcrire en lettres d'or sur parchemin. Je n'eusse jamais osé souhaiter de vous paraître « rare ».

La femme d'esprit se rengorgea.

— Est-ce pour me rappeler que mon salon est peut-être le seul que vous n'ayez jamais honoré de votre présence ?

Le combat était engagé, et cette escarmouche promettait.

— Madame, — répliqua gravement Pierre, — on assure que vous êtes la mieux informée des Parisiennes. Vous devriez donc savoir que je ne mets les pieds dans aucun salon.

— Excepté celui où nous sommes, — ricana la belle Régine. — Après ça, chacun son goût... Peut-être ce milieu-ci est-il de votre convenance ?

Trémeur s'inclina avec un sourire.

— Vous l'avez dit, Madame. Ce milieu-ci est de ma convenance. Je ne me connais qu'une qualité. Encore est-elle un défaut aux yeux de beaucoup de gens.

— Ah ! Et cette... qualité ?

— Est d'aimer passionnément la vérité, de la chercher partout, et de lui rendre hommage en quelque lieu que je la rencontre.

— Cela ne m'explique pas pourquoi vous préférez ce salon à tous autres, monsieur de Trémeur ?

— Pardon, Madame. Vous connaissez cette célèbre comparaison des pêches qui a fait à Alexandre Dumas, le fils, une part de sa réputation. — Eh bien ! ici c'est le panier des pêches, et mon amour de la vérité y gagne ceci que, d'avance, je les sais toutes véreuses.

Un flot de sang monta vivement aux pommettes de madame du Cerceau. Elle se mordit les lèvres.

— Vous avez l'esprit féroce, monsieur de Tré-

?.

meur, — répliqua-t-elle, — et vous généralisez crûment. Mais votre règle générale admet, je l'espère, quelques exceptions.

Trémeur s'inclina galamment.

— C'est précisément parce que j'en admets quelques-unes que je ne sors pas de ce salon pour fréquenter en d'autres. Je serais humilié, que dis-je, je me sentirais coupable d'avoir porté des jugements téméraires sur des personnalités respectables partout ailleurs qu'en ce lieu.

— Vous dites « respectables », n'est-ce pas ?

— Oh ! Si j'avais parlé le langage d'ici, j'aurais pu me borner à dire « respectées ».

Yvette eut un mouvement d'impatience.

— Décidément, votre conversation est vive, monsieur de Trémeur. Elle a du sel, et du meilleur. Moi, très sincèrement, je vous dirai que je la trouve presque trop salée. Vous émettez des opinions qui sont cuisantes comme des brûlures de fer rouge.

— Eh ! Madame, mon fer rouge, à moi, ne laisse pas de traces. Tout au plus raviverait-il quelques marques.

La femme d'esprit devenait nerveuse.

— Tenez — fit-elle — cessons ce jeu. Vous êtes trop fort pour moi, et si je devais vous répondre sur le même ton, je serais forcée de vous opposer les racontars en cours pour expliquer vos assiduités en ce lieu.

— Première erreur de ces racontars — riposta

Pierre. — Depuis deux mois que j'ai repris la vie de Paris, cette visite à madame de Rhuys est la seconde que je fais.

— Vous dites « madame de Rhuys ». Mais Amandine Derny est peut-être plus favorisée.

Trémeur devint subitement grave. Il répondit :

— Je ne connais d'Amandine Derny que ses livres. En revanche, j'aurais le droit de venir plus souvent, sans être soupçonné, chez madame de Rhuys que j'ai connue sous son nom de Berthe Blinval.

— Ah ! vous l'avez connue jeune fille ! — s'exclama très naïvement madame du Cerceau. — Que vous seriez donc aimable de me raconter son histoire !

Le sourire qui vint aux lèvres du romancier se fit prodigieusement triste.

— Moi seul n'ai pas le droit de raconter cette histoire, Madame, — soupira-t-il.

— Vraiment ! Vous l'avez donc aimée !

— Oui — fit simplement Pierre.

— Et vous l'aimez encore ?

— Non.

Le silence s'établit entre les deux interlocuteurs. Régine du Cerceau était trop réellement une grande dame pour ne pas comprendre qu'insister en ce moment, ce serait violer inutilement les règles de la plus vulgaire convenance.

Elle se secoua donc pour chasser la mélancolie que ces derniers mots de l'entretien venaient de faire tomber sur sa verve habituelle, et quitta le roman-

cier pour aller retremper en d'autres contacts sa faconde momentanément émoussée.

Elle n'abandonnait pas la partie pour cela. Bien au contraire, elle se promettait *in petto* de saisir la plus prochaine opportunité qui s'offrirait à elle pour faire parler le romancier, elle la ferait naître, au besoin, cette occasion propice à des découvertes qu'elle soupçonnait pleines d'intérêt.

Trémeur, resté seul, put se livrer à ses réflexions.

Elles portèrent, tout naturellement, sur la conversation qu'ils venaient de tenir. Il ne put se défendre d'une satisfaction intime. Cette femme, redoutée du tout Paris littéraire, pour l'âpreté de ses propos et l'acuité des traits qu'elle décochait, il venait de la réduire au silence.

Il aurait pu être très méchant à son égard. Que de fois, en effet, n'avait-il pas eu à se plaindre d'elle, de ses appréciations partiales et venimeuses de livres qu'elle n'avait point lus ! Ces petites notes de trois lignes, blessantes, ou plutôt irritantes, que publiait une feuille hebdomadaire illustrée, l'avaient parfois fait bondir, lui avaient même arraché des cris de colère, ainsi qu'il arrive après toutes les piqûres d'amour-propre qui ne vont pas plus loin que l'épiderme. Et certes, Pierre de Trémeur était chatouilleux; il avait les nerfs et le sang à fleur de peau.

Pourtant — chose bizarre — il n'en avait jamais voulu à cette femme d'aristocratie que le

prurit de l'écritoire avait faite femme de lettres. Depuis longtemps, il la pressentait bonne, tout au fond d'elle-même. Elle était trop méchante, et d'une manière trop évidemment partiale, pour que cette partialité ne fût point en elle le produit d'une sorte d'entraînement. Les femmes sont ainsi faites. On a vu bien des amours ardents, invincibles, débuter par une inexplicable antipathie, et nombre de femmes ont commencé par prendre en grippe les hommes qu'elles ont fini par adorer.

La seule chose dont il eût souffert jusqu'alors, c'était la pensée d'être traité par cette femme, qui ne le lisait point, sur le même pied que la cohue de niais dont elle piétinait impitoyablement les prétentions littéraires. Il eût payé très cher l'occasion de lui prouver qu'il avait autant, sinon plus d'esprit qu'elle, de la contraindre, par une simple démonstration, à réviser ses jugements, à revenir sur ce qu'elle avait dit ou écrit de lui avant de le connaître.

Or, cette occurrence, il venait de la rencontrer. Il était content de lui-même autant que d'elle. Non qu'il conçût à l'endroit de madame du Cerceau un sentiment d'un autre genre, dissimulé sous les apparences d'une satisfaction d'amour-propre, ou qu'il eût la fatuité de supposer que leur rapide entretien eût laissé une impression plus profonde sur le cœur de la belle ironiste — mais parce qu'il éprouvait cette espèce de volupté singulière qu'on ressent à la suite d'une victoire quelconque. Il ve-

nait de désarmer une adversaire et de la réduire à la sympathie.

En ce moment, une main toucha son épaule, et une voix très douce l'appela par son nom :

— Pierre !

III

Trémeur se retourna. Il chercha à voir qui lui parlait avec cette familiarité inexplicable.

Alors seulement il s'aperçut qu'il était presque dans les ténèbres.

Pierre voulut se lever. La main qui l'avait touché se fit plus pesante à son épaule. Un bras s'y appuya et de là glissa autour de son cou. Le romancier, troublé, sentit qu'on le retenait dans l'ombre.

Au cours de la conversation qu'il venait d'avoir avec madame du Cerceau, le salon s'était tout doucement vidé. Les invités étaient sortis à la file pour passer dans la salle à manger, où les attendait un thé au champagne. On l'avait laissé là, sans même prendre garde à lui.

Mais quelqu'un ne l'avait point oublié, et tandis que tasses et coupes s'emplissaient dans la pièce voisine, la maîtresse de maison, se dérobant à ses

devoirs, était venue rejoindre son hôte de choix. C'était elle qui venait de l'appeler par son nom.

Il avait tressailli, il la dévisagea dans la pénombre.

Elle dit, avec un sourire enivrant.

— Pierre, voulez-vous qu'Amandine Derny redevienne Berthe Blinval ?

Trémeur eut une rapide intuition du sentiment auquel cette femme obéissait. Sincère ou feint, il lui parut souverainement méprisable. Il eut comme un haut le cœur en présence de cette offrande inattendue. Il n'était pas venu ressusciter un passé bien mort, et il n'entendait pas galvaniser un cadavre. Le dégoût fit explosion sur ses lèvres.

— Madame, — répondit-il durement, — je savais bien que l'on jouait chez vous la comédie de paravent, mais j'ignorais que vous y eussiez un rôle.

Il n'entendit même pas l'espèce de sanglot qui fit écho à son dédain ; il ne vit pas Berthe tombée sur un fauteuil, la tête perdue dans les masses de sa chevelure défaite. Tout entier à son écœurement, il repoussa de la main les fauteuils et les chaises qui l'entouraient, et traversant le salon enténébré, il ouvrit vivement une porte devant lui et se retrouva dans une pièce relativement moins obscure.

Là, sa première pensée fut de quitter au plus tôt la place. Madame de Rhuys tombait encore plus bas dans son estime, si bas que l'écrivain en ressentit une douleur atroce, comme si on lui avait

arraché le cœur. Il ne le croyait pas si vivant et considérait l'ancien amour comme bien éteint. Il s'était trompé, puisqu'il en gardait encore une racine si profondément enfoncée dans les plus intimes replis de son âme. Ce qui le blessait par dessus tout, c'était que cette femme eût pu croire qu'on peut payer l'amour en monnaie fausse, qu'elle l'assimilât à tous les élus de ses caprices de hasard. Et puis, cette maison, désormais, lui semblait suspecte, ce milieu lui paraissait louche.

Pour sortir, la première condition était de retrouver son chapeau et son pardessus, et le romancier n'avait pas la moindre notion de l'appartement et de ses détours. Il se rappelait seulement qu'un valet de pied l'avait obligeamment aidé à se dépouiller dans l'antichambre. Il était donc nécessaire de mettre la main sur cet officieux personnage afin de pouvoir, par lui, récupérer le complément indispensable par une nuit d'hiver où le froid atteignait dix degrés au-dessous de zéro.

Tandis qu'il poursuivait ses investigations, une nouvelle porte qu'il poussa l'introduisit dans une chambre à coucher. Il n'y était pas depuis dix secondes que, par une troisième porte, quelqu'un fit irruption dans le même local.

La stupeur se mêla à une très vive satisfaction lorsque, dans cette apparition, Pierre de Trémeur rconnut madame du Cerceau.

La femme de lettres était très pâle, bien qu'une tache rouge se dessinât nettement sur sa joue

droite. Ses yeux lançaient des flammes. Tout son corps était secoué par l'indignation. Sa chevelure, aussi bien que sa toilette, semblait avoir pâti de quelque lutte soutenue.

Elle dévisagea le romancier et, sans maîtriser sa colère :

— Tout à l'heure, Monsieur — s'écria-t-elle — en me fournissant des renseignements sur la maison, vous avez oublié de me dire que vous en étiez un des...

Il l'interrompit, devenu livide lui-même.

— En vérité, Madame — répliqua-t-il — c'est à d'autres que moi que devraient aller vos qualificatifs. Ne voyez-vous pas que, si vous avez commis l'imprudence de vous aventurer en un lieu peu sûr, je me trouve dans la même situation que vous?

Elle le regarda et reconnut tout de suite qu'il disait vrai.

— C'est juste, Monsieur — fit-elle — et je vous prie d'excuser ma vivacité. Mais, s'il en est ainsi, vous ferez comme moi. Nous ne pouvons rester ici une seconde de plus, et, si vons voulez bien m'offrir votre bras, nous nous enfuirons de compagnie.

— Hélas! — soupira le romancier — je ne demande pas mieux que de vous servir de cavalier, mais il y a, à vous rendre ce service, un empêchement sérieux.

— Lequel? — questionna Yvette étonnée.

— Je cherche mon pardessus et mon chapeau, et ne puis suppléer à l'absence du valet de chambre.

Ce court dialogue avait donné le temps à madame du Cerceau de se calmer. En cette heureuse nature, les émotions fâcheuses n'étaient ni les plus longues, ni même longues. La gaîté prenait rapidement le dessus.

En face de l'embarras piteux du romancier, madame du Cerceau fut prise d'un accès de folle hilarité.

— Pardonnez-moi — murmura-t-elle entre deux spasmes — ce n'est ni le lieu, ni le moment de rire. Mais vous êtes si drôle dans votre recherche d'habits que je n'ai pu m'empêcher d'éclater.

Par bonheur, s'il y avait guet-apens, il était visible qu'aucun mot d'ordre n'avait été donné aux domestiques, car, au bruit fait par les deux compagnons de mésaventure, le valet de pied souhaité accourut.

— Mon pardessus, mon chapeau et ma canne — articula Trémeur d'un ton bref.

— Si Monsieur veut choisir lui-même — fit obséquieusement le valet de pied.

Pierre mit encore quelques minutes à retrouver ses vêtements dans l'entassement du vestiaire. Puis, comme il tirait le verrou de la porte d'entrée, brusquement celle du salon s'ouvrit, et un homme en sortit, un peu ébouriffé, laissant l'entrebâillement suffisant pour permettre de constater qu'on avait rallumé les luminaires.

— Comment, Trémeur, vous vous en allez?

— Eh oui, mon cher Courdal. Je n'aime pas les éclipses.

— Mais, en fait d'éclipses, il n'y a que la vôtre, mon cher. Les candélabres sont dans tout leur éclat.

— Ils ne l'étaient pas tout à l'heure, et, je vous avoue mon faible, j'ai toujours eu peur du noir.

— Ho! ho! — voulut railler Courdal — pour votre vertu, peut-être?...

— Non, cher ami, pour ma poche.

Il n'entendit pas l'exclamation furieuse du collaborateur de mademoiselle Féréol. Il avait tiré violemment la porte sur lui et madame du Cerceau, qui dégringolait déjà fort lestement les dix-huit marches séparant le deuxième étage du premier.

Quand ils se retrouvèrent en bas, sur le trottoir de l'avenue Montaigne, le vent du nord les fit frissonner.

— Brr! fit Trémeur, voilà une brise qui aurait pu se réchauffer au feu de là-haut.

Yvette riait, tout en grelottant.

— Sans compter, fit-elle, que, pour venir ici, j'ai laissé ma rotonde de fourrure aux mains de mon seigneur et maître, lequel doit, présentement, faire un whist chez madame du Champblanc.

— Parbleu! Madame, dit gaiement Pierre, si je ne craignais de vous compromettre...

La Parisienne, fine et allègre, un peu gavroche par tempérament, releva vers lui sa jolie tête chiffonnée et ceinte de frisons :

— Me compromettre?... Oh! la! la! mince de précautions!

Elle ajouta :

— Qu'est-ce que vous feriez donc, pour voir ?

Le romancier ne répondit que par l'action. Son pardessus était une chaude pelisse de martre qu'il enleva prestement de ses épaules pour la jeter sur celles de madame du Cerceau.

La jolie femme qui, littéralement, claquait des dents, le remercia d'un beau regard mouillé.

— Parbleu! monsieur de Trémeur, si je ne vous dis pas merci, c'est que mon merci ne serait pas à la hauteur de votre bonne grâce. Mais, sérieusement, qu'allez-vous devenir, vous?

— Ne m'avez-vous pas dit que votre rotonde était auprès de M. du Cerceau chez madame du Champblanc ?

— Sans doute — mais...

— Il n'y a pas de mais, Madame. Il est un peu plus de dix heures et demie. C'est une heure où l'on peut d'autant mieux se présenter dans une maison amie qu'en demeurant dans la rue on court le risque de faire de fâcheuses rencontres. Les escarpes ne circulent peut-être pas encore, mais les fluxions de poitrine et les congestions pulmonaires sont certainement dans l'air.

Le rire argentin de la femme de lettres aristocrate résonna sous le couvert de la pelisse.

— Vous parlez comme un livre, monsieur de Tré-

meur, et je vous admire. Allons chez madame du Champblanc.

— Cent cinquante pas, rue François Ier, et nous sommes rendus — grelotta Trémeur, en battant violemment de la semelle le bitume du trottoir.

Dix minutes plus tard, il laissait son aimable compagne au seuil d'un hôtel superbe et recevait de ses mains la pelisse encore imprégnée de la chaleur de son corps.

Après quoi le romancier prit sa course pour regagner son domicile, sis rue de la Pompe, dans le cœur du haut Passy.

Mais, au bout de cent pas - - pas gymnastiques — il reprit l'allure paisible. La pelisse produisait son effet de caléfaction bienfaisante, et, ranimé de la plante aux épaules, Pierre trouvait que la bise rafraîchissait ses joues et son front en feu.

Car il subissait en ce moment les actions réflexes de toutes les émotions soudaines et multipliées qu'il venait d'éprouver dans le salon d'Amandine Derny.

En vérité, il n'auraitjamais cru, quelques heures plus tôt, qu'il fût possible à la sensibilité humaine de se réveiller aussi complètement, aussi inopinément.

Il n'était plus un jeune homme, il confinait même à l'âge mûr, puisqu'il avait trente-huit ans. Les passions, qu'il croyait avoir pour toujours réduites au silence, élevaient la voix derechef et lui faisaient entendre un langage dont sa loyauté et sa droiture avaient horreur.

Etait-ce bien « loyauté », était-ce bien « droiture », qu'il fallait dénommer l'étrange état d'esprit dans lequel il se découvrait à cette heure, après seize années de lents et pénibles efforts soutenus pour réaliser cette *ataraxie* des sceptiques et des stoïciens qu'il croyait posséder.

Son esprit, sagace et viril, tremblait de se contempler lui-même. Il n'osait descendre dans les arcanes de ses impressions, et sa conscience implacable lui jetait une ironie à la face.

Homme, il n'avait point échappé à la règle commune. Il était toujours sous le joug des appétits et des passions. L'espèce de sommeil où elles étaient demeurées plongées pendant ce long laps de temps n'était dû, en aucune façon, à l'exercice de sa volonté. Il ne devait son repos et son indifférence qu'à l'absence de la tentation, à l'éloignement des occasions de chute.

Aujourd'hui, brusquement, il s'était retrouvé en une de ces occurrences fatales. Le mal l'avait un instant enveloppé, et, ce qui humiliait cet esprit de douteur orgueilleux, c'était d'avoir bien senti que c'était là le *mal*, alors que son affranchissement de toute croyance et de toute doctrine le mettait fort à l'aise en face des exigences de la morale vulgaire.

Alors, il retournait par le souvenir à ces jours calmes qu'il avait vécus au Trez'hir, sur les bords de l'Océan tranquille ou en courroux ; il se rappelait les mœurs paisibles et pures des habitants, de

ceux-là surtout qui le touchaient de plus près, — ce grand acte de charité simplement et naïvement accompli par son frère de lait, l'humble pêcheur, le rude matelot. Une comparaison naturelle s'établissait implicitement entre ces hommes et ces femmes de là-bas et les femmes et les hommes d'ici. Il y avait donc deux manières de vivre, et, dans ce grand conflit des forces aveugles et des volontés conscientes, des sollicitations du mal et des résolutions du bien, il existait deux mondes, dont le plus fier, le plus beau, le mieux préservé par les influences de la vertu n'était pas celui qu'il traversait à cette heure de nuit, perdu dans le silence relatif de la capitale, cinglé par les rafales de la bise.

Il avait moins souffert dans son corps pendant cette autre nuit edoutable où, aux côtés d'un prêtre et d'un matelot, deux hommes du peuple se dévouant sans phrases au salut de leurs semblables, il avait fait, lui, homme du premier de ces deux mondes, l'apprentissage de ce même dévouement. Oui, il avait moins souffert dans son corps, trempé par l'eau de mer, les doigts gourds de froid, la tête endolorie par le choc qui l'avait renversé, qu'il ne souffrait en ce moment dans son âme de stoïcien hautain et de libre-penseur humilié.

Lui, un « cérébral », ainsi que se dénomment tous les étourdis qui croient à une vocation dans les arts et la littérature, un *dolichocéphale*, comme commencent à néologiser les gens teintés de quel-

que savoir de langues mortes ou d'anthropologie, — il avait reçu une leçon grande et profonde des humbles, des petits, de ceux que les mêmes savants appellent *brachycéphales*. Ces Bretons à têtes rondes et dures lui avaient ouvert les yeux, lui avaient révélé des formes insoupçonnées du Bien et du Beau. Il avait trouvé la charité, la plus noble des vertus, assise en ces cœurs de rustres, le Devoir gravé sous ces crânes épais et lourds. En vérité, qu'était-ce donc que la Sagesse, qu'était-ce que la Raison dont tant d'êtres nuisibles ou simplement inutiles, tirent un injustifiable orgueil ?

Pierre s'en allait, la tête basse, comme si un joug écrasant se fût appesanti sur ses épaules. Une angoisse affreuse lui étreignait en même temps le cœur et l'esprit, comme si le bandeau de renommée attaché à son front par les admirations de la foule se fût brusquement converti en un cercle de torture lui broyant les tempes.

Mensonges, mensonges, toutes ces choses du milieu que nous devons à nos propres illusions, à notre besoin de croire à nous-mêmes. Mensonges, les louanges, les applaudissements, la considération, les honneurs, et mensonges railleurs, puisque celui auquel ils vont porter au dedans de lui-même un inexorable témoin, un juge sans pitié que l'on ne trompe pas et qui, à toute heure de nuit et de jour, tel que l'esclave sur le char, derrière le triomphateur romain, lui rappelle sa condition d'homme, ses faiblesses, les cloaques au tra-

vers desquels rampe parfois sa pensée, les tentations et les incertitudes où trébuche sa volonté, les fanges de toute nature au sein desquelles se complaît si souvent son cœur.

Qu'est-ce que tout cela lui avait donné ? Quel profit en avait-il retiré ? Comptait-il de ce chef une joie de plus, une joie réelle ? Sont-elles vraiment des satisfactions de l'esprit, celles que procure la louange distribuée par l'admiration ? Et cette admiration elle-même ne faut-il pas la contrôler, la réduire à ses justes proportions ? Tout à l'heure, il parlait de « la foule ». A quel chiffre pouvait-elle s'élever ? En admettant qu'un demi-million d'hommes ou de femmes eussent lu ses livres, qu'est-ce que ces gens-là savaient de lui ? Quelle part prenaient-ils à sa vie ? Avait-il donc cure d'être tenu pour un grand homme par quelque écolier dévorant ses romans en cachette, par une jeune fille pleurant au récit du malheur de ses héroïnes, par une Bovary de province se gâtant l'esprit et, par suite, gâchant sa vie à la poursuite d'imaginations suscitées par les peintures o les scènes présentées dans tel ou tel de ses livres ? Etait-ce la gloire, cette sensation de plaisir procurée à un voyageur dans la lassitude d'une longue étape de chemin de fer ?

Car c'est là, en somme, toute la gloire d'un romancier.

Il y en a bien, il est vrai, une autre forme.

Trémeur en était à ne p'us compter les lettres

anonymes ou signées qui lui étaient venues des quatre points cardinaux. Il y en avait d'ardentes, d'enflammées, de mystiques, de langoureuses, de mélancoliques. Des femmes — les femmes excellent en ce genre quand elles sont désœuvrées — lui avaient prodigué les appellations les plus tendres, lui avaient fait les déclarations les plus passionnées, l'avaient nommé « consolateur », « ami de leurs âmes », « guérisseur de leurs plaies ». Et il n'avait pu, lui, que se faire cet aveu peu consolant : « Encore une détraquée, une malade qui absorbe le poison des romans, comme d'autres mangent du haschish ou se piquent de morphine. » Et l'empoisonneur, c'était lui ; lui, qui détraquait les cervelles, qui versait l'huile des peintures malsaines sur la flamme qui brûlait ces pauvres esprits, lui qui y entretenait l'illusion dangereuse !

Tout cela sous prétexte de se livrer à l'étude du vrai, à la passion du beau, au culte de la langue — quoi encore ! Mais, dans le nombre de ceux qui l'admiraient ainsi — et tous ne l'admiraient pas, tant s'en fallait, car, pour beaucoup, ses livres les plus célèbres n'étaient qu'une occasion de vitupérer ou d'injurier l'auteur — dans le nombre, combien y en avait-il dont l'éloge le touchait, dont l'estime lui était précieuse ? Etait-ce donc la petite ouvrière rêvant de princes charmants, de mariages fantastiques, ou même de fantastiques aventures sans mariage ? Etait-ce l'écolier de tout à l'heure, se gâtant le jugement par une sentimentalité ab-

surde ou criminelle ? Etait-ce la bourgeoise sensibilisée ou névropathe qui négligeait ses enfants, oubliait de les moucher ou de leur donner la bouillie, et substituait à la débonnaire figure d'un mari, commerçant ou employé, le fantôme romanesque d'un viveur abject ou d'un paladin introuvable. N'était-ce pas plutôt l'éloge de ses pareils qu'il souhaitait, de ces ennemis de métier qui ne désarment jamais, et qui, par tempérament à défaut d'envie, découvrent des taches à tous les soleils, quand ils ne crient point partout que ces soleils sont d'affreuses vessies, pas même des lanternes ?

Mais, cette estime-là, Pierre ne l'aurait jamais ; il le savait bien. Lorsqu'à force de luttes, d'épreuves, de coups et blessures littéraires reçus et rendus, il aurait imposé le respect de son nom et de sa personne, il lui restait toujours à établir celui de son talent. Les lâches — les plus nombreux, il est vrai — se tairaient devant lui par peur ; les crânes — et ce ne sont pas toujours les braves — auraient sans cesse un recours contre sa justice : l'impertinence ouverte se multipliant au point de devenir impunissable, conséquemment indemne.

Il savait cela, et dans cette nuit glaciale, le découragement qui résultait de l'affreuse conviction se faisait plus paralysant, l'obsession plus harcelante.

Et ce n'étaient là que les affaires de l'esprit.

Il y avait, en outre, celles du cœur.

Aimait-il encore Berthe ? — Non, s'il s'en rap-

portait à sa chaste et pieuse affection des premiers jours d'adolescence ; oui, si l'amour, à l'âge viril, prend les caractères de la passion que les sens seuls alimentent de convoitises inassouvies. Ce soir, il ne pouvait dire pourquoi, c'était elle qu'il méprisait d'être venue à lui, d'avoir voulu le reconquérir par cette douce violence, par un stratagème dont elle éprouvait elle-même la honte, puisqu'elle avait voulu l'ensevelir dans les ténèbres. Et il frémissait encore à ce contact ressenti quelques secondes dans l'obscurité, et lui aussi avait horreur de lui-même en constatant par quelles transformations avilissantes était passée la pure flamme de sa jeunesse.

C'était donc là la femme qu'il avait rêvé de faire sa compagne, dont il avait voulu joindre la destinée à la sienne, cette femme au front de laquelle son imagination d'éphèbe et de poète avait jadis attaché tous les rayons de l'innocence et de la pudeur. L'ange avait dépouillé son prestige céleste, il ne restait devant lui que la créature de chair et d'os, revêtue de toutes les séductions qui s'adressent à l'homme déchu, esclave de ses désirs.

Jusque-là, bien qu'il n'eût rien ignoré du passé coupable de madame de Rhuys, il n'avait pas subi l'effet déprimant que produit la découverte d'une souillure sur le front de l'être chéri. Ou, plus exactement, il n'avait pas ressenti ces impressions défavorables d'une manière suffisamment vive.

Mais, aujourd'hui, à la lueur de ce feu déshonorant qui l'avait brûlé lui-même, il avait mesuré

l'abîme au fond duquel son amour dégradé avait suivi Berthe Blinval. Et, pour cet homme resté meilleur que ses opinions, supérieur au doute cruel qui le rongeait, nulle épreuve n'était plus amère. Il trouvait en lui la contamination de ce rapprochement. Pour avoir, ne fût-ce qu'un instant, aimé de la sorte la femme que, seize ans plus tôt, il avait adorée en sa virginale candeur, Pierre de Trémeur, envahi d'un insupportable scrupule, se jugeait criminel et souillé.

Quand il rentra dans son appartement, quand il se revit seul dans sa chambre, cette chambre où, malgré tout, il avait gardé son amour ainsi qu'une relique sacrée, il tomba à genoux au pied de son lit et fondit en larmes.

IV

Et le lendemain de ce jour, Pierre prit résolument sa plume et commença à transcrire sur le cahier à peine ébauché toutes les lamentations de son cœur, toutes les amertumes de sa jeunesse déjà voisine de l'âge mûr.

Pourtant, il se sentait jeune, lui, et cela rendait plus dure la souffrance de sa solitude. A vrai dire, il ne pouvait guère adresser de reproches qu'à lui-même. Nulle volonté étrangère n'était intervenue dans son choix pour le fixer dans cet isolement dont il souffrait aujourd'hui. Froissé dans ses affections au début de sa carrière, il avait tenu la plaie pour incurable. Il s'était entêté dans son mépris des hommes, plus spécialement reporté sur les femmes. Il n'avait pas eu tout à fait tort, car il était de ces natures auxquelles la constance est une sorte de besoin, et Pierre était fidèle en amour comme en amitiés.

Mais il ne pouvait s'empêcher de reconnaître, hélas ! que son amour, il l'avait fort mal placé, et, arrivé à ce point de son étude psychologique, il se laissait aller à cette défaillance, que les plus forts connaissent, d'accuser sa destinée.

Car, enfin, l'amour ne se commande point, et ce n'était pas sa faute s'il avait aimé une femme indigne de lui. Aussi bien, c'était de l'amour en général que cette femme était indigne. Ne l'avait-elle pas inspiré, peut-être aussi profond, aussi intense, aussi fidèle, à cet autre homme, le mari, bien plus cruellement éprouvé que Trémeur, lui, puisque le déchirement et la désillusion n'étaient venus l'atteindre qu'après l'accomplissement de l'acte sacré, indissoluble d mariage ?

O folle jeunesse ! — écrivent les moralistes. En quoi la jeunesse de Pierre avait-elle été folle ? Quelle action répréhensible avait-il commise ? Les hasards de l'existence — il ne pouvait se servir d'un autre nom — avaient placé sur sa route une jeune fille belle et charmante. Il était généreux et bon, tendre et dévoué. Le père mème de la gracieuse enfant, ami du sien, favorisait ce pieux et chaste attachement que devait couronner une union assortie. Fallait-il que le jeune homme imprévoyant, inexpérimenté, eût plus de sagesse qu'un vieillard, et qu'il se défiât de l'amour précisément à l'âge où l'on y croit le mieux et le plus volontiers ?

C'était donc bien le destin qui était le grand cou-

pable. L'homme tire au sort ses chances bonnes ou mauvaises, en venant au monde, et l'incrédule Trémeur n'était pas loin de croire à la science et aux pratiques divinatoires des chiromanciens et des astrologues.

Car son orgueil d'être pensant se révoltait contre l'humiliante obligation de céder aux forces aveugles de la matière. Il n'avait jamais pu admettre qu'une créature se disant indépendante, portant au dedans d'elle le sentiment peut-être illusoire de sa dignité, fût impliquée malgré elle, et qui pis est, à son insu, dans un concert de lois fatales dont elle n'avait consenti aucune.

Et voilà que cette matière, ce cosmos, ces forces mystérieuses, inconscientes, mais toujours agissantes, le serraient plus étroitement encore. C'était l'homme animal qu'elles opprimaient, afin d'écraser plus aisément l'homme intelligence. La nature le prenait dans cette partie inférieure de la bête que Platon fait le siège des concupiscences. Après cent combats victorieux, la lutte était encore à recommencer. On ne triomphait jamais définitivement de cet adversaire, et le principal auxiliaire qu'il rencontrait, c'était cette même raison qui aurait dû le vaincre. Car c'était la raison qui désertait lâchement, qui, par impuissance, par désespoir peut-être de saisir la vérité, ne jetait aux appels de la volonté défaillante que cet aveu d'un doute désespérant :

— Qu'est-ce que le bien ? Y a-t-il un mal ?

Toujours et toujours la perpétuelle et monotone question ! Toujours et toujours 'invariable, l'insondable problème !

Oui, il s'était trompé fatalement ! Oui, il avait subi l'écrasement des concordances naturelles ! Et voilà qu'il éprouvait plus que jamais le besoin d'un secours extérieur, d'une présence favorable, d'une sympathie des êtres ou des choses. Dans sa souffrance d'isolement, il était prêt à donner son affection à la première substance venue qui la lui rendrait égale et constante. Il goûtait toute la poésie des mythes et des légendes, celle des faits réels que fournit l'expérience continuelle, l'histoire des fidélités animales plus sincères, plus durables que celles de l'humanité, le chien banal de l'aveugle et le chien épique d'Ulysse, l'araignée de Pellisson, le dauphin du Pausilippe.

Et alors, le désir soudain lui venait de fuir de nouveau Paris, de retourner à Brest, d'y demander à cette simple vieille femme qui lui avait tenu lieu de mère, à son frère de lait, à la douce compagne de celui-ci, le secret de leur humeur frugale, de leur vie ouverte et sans secousses. Et, tout aussitôt, une fatigue le prenait, le décourageant d'avance. Est-ce que cela se confie, ou plutôt est-ce un secret ? La formule est la même pour tous les hommes : tenir son âme claire et blanche aux yeux de Dieu, fuir les occasions du péché et accepter ce qu'on ne peut éviter. La philosophie la plus quintessenciée, la plus ergoteuse, n'a jamais

été plus avant, n'a jamais trouvé rien de mieux.

D'ailleurs, il l'avait faite, cette expérience; il n'en avait retiré aucun fruit dernier, croyait-il. Le spectacle du bonheur et de la modération chez les humbles n'avait fait qu'exacerber sa souffrance.

Puis, quelle consolation pourraient lui donner ces pauvres gens qui ne comprenaient rien à sa torture, dont la pensée ne s'était jamais portée plus loin que leur condition et les misères naturelles, mais supportables, inhérentes à cette condition ?

Décidément, il renonçait à cette ressource, d'ailleurs peu sûre ; il ne voulait pas mettre de nouveau, sous les yeux de ses amis de là-bas, le spectacle de son abaissement. Il s'enfermerait ici, à Paris, dans son isolement, et, puisque cette solitude était sa loi, il s'y plierait avec le farouche dédain d'un réprouvé qui ne veut pas même essayer d'apaiser Dieu.

Pierre secoua donc autant qu'il put l'influence des idées tristes et maussades. Il sortit comme à son habitude, courut Paris, et, le soir venu, revint s'enfermer dans sa chambre pour y reprendre l'autobiographie dont il allait faire un roman.

Le domestique qui le servait, Pélo, un Breton ramené de Brest, lui annonça qu'une « dame » était venue pour le voir. Elle n'avait pas laissé son nom, mais avait déclaré qu'elle reviendrait très prochainement.

Pierre pressa le gars de questions. Mais celui-ci

n'était qu'un pitoyable physionomiste. Aux interrogations du romancier, essayant de reconstituer le personnage physique de la visiteuse, il ne put fournir aucune réponse satisfaisante.

Trémeur demeura assez indécis, ne sachant quel nom il devait donner à cette mystérieuse inconnue. Pour se contenter lui-même, il supposa que ce devait être madame du Cerceau. L'aimable ironiste était très capable d'être venue le voir à domicile, ne fût-ce que pour le remercier de son dévouement de la veille.

Deux jours se passèrent dans cette incertitude.

Le troisième, comme Pierre venait d'achever un chapitre de son roman, le chapitre consacré au récit de la « fête » donnée par Amandine Derny, la sonnette tinta dans son antichambre et le brave Pélo vint lui apprendre que « la dame de l'avant-veille » était au salon.

L'énigme prenait fin.

Trémeur ne se fit point attendre de la visiteuse. Il entra délibérément dans la petite pièce meublée à son goût, qui était le goût d'un véritable artiste, et ne fut pas médiocrement surpris en constatant que l'inconnue n'était autre que Berthe de Rhuys.

La poétesse des *Fleurs de Péché* était venue en coup de tête, devançant le jugement du romancier. Elle n'était point là pour s'excuser — bien au contraire.

Pierre ne put dissimuler son étonnement.

— Vous? — fit-il avec un geste sincère.

— Moi, — répliqua audacieusement la jeune femme en relevant sa voilette et en soutenant bien en face le regard de son interlocuteur.

Elle ajouta avec un sourire d'exquise provocation :

— Avouez que vous vous y attendiez bien un peu ?

Mais Pierre n'était pas en veine de galanterie.

— J'avoue, au contraire, à ma confusion, que vous êtes la dernière personne à laquelle j'eusse pensé.

— Ah ! — fit Berthe, visiblement atteinte par cette indifférence bien jouée.

Et prise au dépourvu devant cet accueil, elle s'assit machinalement sur un pouff.

Pierre resta debout.

En ce moment, il était bien résolu à terminer là cette aventure. Ce n'était point un homme à s'effrayer d'un danger, quel qu'il fût ; sa pudeur ne s'effarouchait pas davantage d'un tête-à-tête avec une femme qui lui avait déjà donné toute sa mesure en matière d'audaces illicites. Mais, ce qu'il ne voulait point, c'était se prêter au caprice d'une créature dont les imaginations n'avaient pas plus de suite que de frein, accorder à la folie d'Amandine Derny les palmes d'un triomphe à peu de frais sur les résistances de sa volonté à lui, à défaut de sa vertu, qui n'était point en cause.

— Et maintenant, demanda-t-il froidement, qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre visite ?

Elle était venue, confiante en sa beauté, en son prestige, convaincue que, l'autre soir, Pierre ne s'était dérobé que pour sauvegarder les apparences. En cela, elle n'avait pas absolument tort, puisque le romancier, cédant à une répulsion spontanée, toute du moment, avait ressenti, loin d'elle, les tentations furieuses auxquelles il avait échappé à la première attaque.

Mais ce que la jeune femme ne savait pas, ce qu'elle ne pouvait pas savoir, c'était que ce même Pierre était d'une nature fière, très virile, malgré ses apparences, qu'on ne l'emportait point de haute lutte et qu'il avait toute la volonté nécessaire pour réagir contre les entraînements du tempérament.

Elle était donc entièrement désorientée à cette heure, à la merci d'un homme qui se découvrait à elle pour la première fois. Peu réfléchie de sa nature, subissant le joug et l'influx de ses passions, même les plus violentes, Berthe ne s'en proclamait que mieux victime de la fatalité, chaque fois qu'elle avait à plaider sa cause à ses propres yeux. En dehors de ces cas, très rares, d'ailleurs, où la conscience élevait la voix en elle, elle se donnait, au contraire, toutes les allures de la femme qui a vaincu le préjugé et porte haut la tête au-dessus de la déconsidération publique.

En la circonstance, ce qui la réduisait à la honte, c'était de bien comprendre que ni l'une ni l'autre de ces deux attitudes ne produirait sur Pierre une impression favorable.

Mais, comme, à défaut de scrupules, elle ne manquait pas d'intelligence, elle réfléchit sur-le-champ, et le résultat de cette réflexion fut de conclure que la simple franchise serait encore le plus efficace des moyens.

Elle reprit donc possession d'elle-même et répondit, les paupières abaissées, presque rougissante :

— Vous avez raison, Pierre, et j'ai eu tort de venir à vous autrement que je n'avais le droit de venir. Vous me faites cruellement sentir ma déchéance et, à la rigueur que vous y mettez, j'aurais presque le droit de croire que vous me faites expier aujourd'hui le... malentendu qui nous a séparés dans le passé.

Ce n'était pas encore le langage qui convenait à la circonstance, car le romancier répliqua, avec un sourire fort peu encourageant :

— Madame, je ne vois point en quoi nous aurions à déplorer ce « malentendu », comme vous dites, puisque, indépendamment de la liberté qu'il nous a conservée à tous deux, il nous a mis, l'un et l'autre, chacun en notre vraie place.

Cela n'était rien moins qu'aimable, et Berthe reçut le coup de telle façon que toute son indifférence de façade s'écroula et qu'elle fondit en vraies larmes.

Les larmes sont universellement reconnues pour être l'arme la plus puissante du sexe faible. Avec cette arme-là, les femmes remportent la victoire au moment même où leurs affaires paraissent déses-

pérées, où la bataille est, en quelque sorte, perdue pour elles.

Amandine Derny put, une fois de plus, vérifier le bien-fondé de cette opinion.

D'autant plus que ses pleurs étaient sincères, et qu'en l'espèce, elle ne jouait point la comédie.

Pierre, très droit et très fort dans toutes les circonstances où le mal se présentait à lui sous ses attributs déplaisants, était aussi faible qu'un autre homme en face d'une infortune ou d'une tristesse, celles-ci eussent-elles été une faute grave, un lourd manquement à leur origine.

Il demeura donc sans force en présence de cette femme qui pleurait.

Une pitié l'envahit, d'autant plus redoutable qu'elle lui était suggérée précisément par le souvenir de cet amour lointain auquel madame de Rhuys faisait allusion. — Malgré ses transformations défigurantes, cet amour tenait encore le cœur de l'écrivain; il lui en venait comme de brusques retours, lui versant dans l'âme il ne savait quels parfums exquis, quelles soudaines caresses qui le faisaient tressaillir comme au choc d'un magnétisme inconnu.

Mais à ce sentiment se mêlait un vague dépit, celui que lui occasionnait la conscience de sa propre faiblesse, le soupçon de se laisser prendre à l'appât, la crainte de donner dans un piège.

Il voulut précipiter le dénouement.

— Madame — fit-il — je ne saurais croire que

vous êtes venue ici dans l'intention de me faire endosser les ridicules attributs d'un butor qui fait pleurer les femmes. Je vous demande donc de nouveau de me faire connaître le motif de votre visite.

La question était sèche, mais le ton sur lequel elle avait été prononcée montrait déjà une détente de cette grande rigueur dont Pierre avait paru revêtir toute son attitude.

Berthe le comprit. Elle releva vers son interlocuteur son beau visage où perlaient encore des larmes.

— Vous voulez savoir pourquoi je suis venue ? — dit-elle avec véhémence. — Je croyais que vous l'aviez deviné, et que vous m'épargneriez l'humiliation d'un aveu, Pierre. Je suis venue pour vous demander pardon.

— Pour me demander pardon ?

— Oui, pardon. — Après ce qui s'est passé, il y a quelques jours, entre nous, c'était un besoin pour moi. Que voulez-vous ? J'étais folle. Le cœur avait emporté la tête. Vous étiez là, près de moi. La faveur d'une plaisanterie douteuse, dans l'invention de laquelle je ne suis pour rien, je vous le jure, me couvrait d'une ombre protectrice. Je tremblais que vous ne m'aimassiez plus, à l'heure même où, moi, la pauvre déchue, je commençais à vous aimer. Voilà pourquoi j'ai profité d'un fait que beaucoup ont le droit de critiquer, de blâmer, de flétrir, que vous-même peut-être...

Pierre l'interrompit vivement.

— Oh! pour moi, je vous en prie, ne cherchons pas ce que j'en ai pu penser!

— Soit! La seule chose importante, capitale même, à mes yeux, est de reconquérir votre estime. J'avais besoin que vous ne fixassiez point votre jugement définitif sur les apparences fâcheuses d'un instant. Au reste, si au lieu de vous enfuir, vous étiez demeuré là, l'autre soir, vous auriez pu constater par vous-même qu'il n'y avait que les apparences de répréhensibles. Rien, absolument rien ne s'était produit qui fût capable de motiver une sentence plus rigoureuse.

Trémeur ne fut pas maître de ses termes.

— Eh! Madame — se récria-t-il — si vous trouvez que ce n'est pas trop pour la bonne renommée d'une femme de donner une telle prise à la réprobation publique, nous ne sommes pas d'accord. Mais si vous plaidez les circonstances atténuantes, je vous les accorde toutes sans discussion. Vous voyez que je ne chicane pas. Etes-vous contente de moi?

Il y avait du dédain dans cette concession.

Madame de Rhuys se leva.

— Non, Pierre — répliqua-t-elle — je ne suis pas encore contente. Si vous m'étiez indifférent, je pourrais me tenir pour satisfaite cette espèce de pardon hautain. Mais vous ne m'êtes pas indifférent, hélas! Il me faut autre chose de votre part.

Il la regarda, se défendant, le mieux qu'il pouvait, de l'émotion qu'il sentait l'envahir.

— Et qu'attendez-vous de moi, je vous prie ?

— Un peu de pitié, mon ami, une de ces paroles qui font l'effet du baume sur les plaies, qui absolvent les plus coupables. Je veux que vous me disiez que vous comprenez ma folie, que vous en jetez tout le poids sur l'état maladif de ma pauvre âme. Car je suis une malade, Pierre. J'ai plus besoin de soins et d'affection que de conseils ou de remontrances. L'homme ne fait pas sa destinée, vous le savez bien. Est-ce ma faute si l'heure du réveil de nos cœurs n'a pas été la même, si après avoir repoussé la noble et pure tendresse que vous m'aviez vouée, j'en suis réduite, aujourd'hui, à mendier votre compassion ?

L'écrivain était remué profondément.

Berthe continua, sans paraître s'apercevoir du trouble ressenti par Pierre :

— Que l'on donne à de telles fatalités le nom que l'on voudra, elles n'en restent pas moins en dehors de toutes les prévisions et de tous les calculs de sagesse. Croyez-vous que si on pouvait savoir d'avance ce qui vous attend au détour de tel ou tel chemin dans l'existence, le démon embusqué qui vous guette au passage de la vingt-cinquième, de la trentième année, on ne prendrait pas ses mesures en conséquence? Est-il permis au printemps d'être l'automne, au bourgeon qui se balance encore vert au rameau de laisser voir le fruit que mûriront les ardeurs de l'été?

Elle était moins émue, assurément. Sans cela,

eût-elle recouru, d'un esprit aussi délibéré et avec autant de bonheur d'expression, à toutes ces fleurs d'une rhétorique imagée?

Savamment elle fit halte pour respirer. Aussi bien sa faconde de femme de lettres cherchait-elle d'autres moyens oratoires.

Après une pause de quelques secondes, elle reprit:

— Pierre, quand vous êtes venu à moi pour la première fois et que vous m'avez parlé d'amour, vos paroles n'ont été pour mon oreille qu'un chant mélodieux et agréable. J'étais une enfant, et vous aussi, d'ailleurs, car une fille de vingt ans et un garçon de vingt-cinq sont contemporains au point de vue de la maturité.

Je ne pouvais vous comprendre, ou, plutôt, vous ne pouviez vous faire comprendre. La femme est ainsi faite que rien, chez elle, ne peut suppléer à l'expérience, et que, par malheur, cette expérience ne lui vient qu'après le don entier de sa personne. La jeune fille est une créature qui attend son appel, l'orientation de toute sa vie, un vase qui garde pour toujours la liqueur d'amour qu'on y verse. Et si cette liqueur est un poison, c'en est fait de la femme. Elle ne peut revenir en arrière reprendre ce que l'expérience lui a pris, recouvrer les chastes vides de son cœur pour les mieux remplir une seconde fois. Quand vous m'avez aimée, Pierre, je ne pouvais pas vous aimer. Et c'est en cela qu'a consisté la fatalité de ce que, tout à l'heure, j'appelais un malentendu.

Trémeur ne trouvait rien à répondre.

Il n'avait pas prévu cette joute de dialectique sentimentale. Jamais encore on n'avait tenté devant lui aussi logiquement, l'apologie de la faiblesse et des inconséquences de la femme.

Pourtant, il fit un effort.

Tout ce discours d'Amandine Derny l'amollissait en le troublant. Il se sentait faiblir, et, par conséquent, devenir insensiblement le jouet de cette femme. Dans tout ce qu'elle venait de lui dire, il percevait, mais confusément, le sophisme. Il ne fallait point accorder une plus longue durée à cette influence débilitante à l'encontre de ses résolutions.

Il laissa donc les dehors gourmés et se fit souriant pour donner plus de force à ses propres arguments.

— Ma chère Berthe — fit-il avec mansuétude — je puis vous appeler ainsi puisque vous m'en donnez l'exemple — ma chère Berthe, voulez-vous me permettre de présenter quelques observations rectificatives à vos paroles ?

Vous assurez, n'est-ce pas, qu'à cinq ou six années de différence l'un de l'autre, un jeune homme et une jeune fille sont du même âge en ce qui concerne la maturité. Eh bien ! laissez-moi m'étonner que j'aie pu avoir, à vingt-cinq ans, une résolution que vous n'avez pas eue à vingt, et que, depuis cette époque, je sois demeuré fidèle à une affection dont vous avez fait bon marché, vous.

Elle fit un geste de dénégation et voulut l'interrompre.

— Vous êtes resté fidèle, dites-vous ?

Il l'arrêta.

— Je vous en prie, laissez-moi m'expliquer. Je vous ai écoutée avec la plus grande déférence. A votre tour de m'entendre. Je n'abuserai point, d'ailleurs, du prestige de l'éloquence et me bornerai à vous soumettre, je l'ai déjà dit, quelques simples réflexions.

Comment se fait-il qu'incapable de comprendre le langage amoureux de Pierre de Trémeur, vous ayez trouvé ce même langage intelligible dans la bouche de M. de Rhuys ?

Elle baissa le front avec embarras.

Pierre, impitoyable, poursuivit :

— Comment se fait-il qu'une fois M. de Rhuys compris, vous ayez encore pu entendre et comprendre un troisième langage de même nature ?

Ici Berthe redressa violemment la tête.

Ses joues s'étaient empourprées. Elle regarda le romancier bien en face, et lui dit :

— Avez-vous l'intention de me désobliger, Pierre, je ne veux pas dire de m'insulter ?

Il secoua la tête, ironiquement.

— Non, Madame, non. Cela est bien loin de ma pensée et de mon cœur. Je ne fais que vous exposer mes doutes à l'endroit de vos affirmations. Comment se fait-il, enfin, qu'après ces diverses « expériences » — vous le voyez, je ne sors pas de

vos propres termes, — vous ayez encore eu besoin d'un nouveau langage pour comprendre ce que tant d'autres s'étaient efforcés de vous rendre perceptible, et que vous soyez revenue, pour cela, précisément à l'homme qui, le premier, l'avait fait résonner à votre oreille ?

Cette dernière phrase était presque de trop.

Elle touchait au persiflage, si elle n'était point elle-même le plus amer des persiflages.

Berthe était fort rouge, tout à l'heure. Elle devint très pâle pour la seconde fois.

Sa main pressa convulsivement sa poitrine. Ses yeux trahirent une sombre colère en même temps qu'une vive douleur. Elle hacha pour ainsi dire cet adieu :

— Encore une fois, je vous demande pardon, monsieur de Trémeur. Je m'aperçois que je me suis décidément trompée ; mais vous auriez eu meilleure grâce à m'en donner la certitude d'autre sorte.

Elle acheva plus bas, dans un sanglot :

— Adieu donc, puisque vous me chassez !

Et elle sortit, la tête penchée sous l'épaisse voilette qui lui couvrait le visage.

— Allons ! — fit Pierre, quand il l'eut reconduite jusqu'au seuil, — je me suis fait autant de mal qu'à elle. Mais elle ne recommencera plus !

Il se trompait.

V

Le capitaine de vaisseau comte Roger de Rhuys entre deux embarquements, habitait à Brest un fort bel appartement sur le cours d'Ajot. Il vivait seul, très retiré, prenant pension à l'hôtel Continental, consacrant au travail, sans relâche, les loisirs que lui faisaient ses séjours à terre. Présentement, c'était un homme de quarante-deux ans, dont toutes les effusions s'étaient concentrées sur son fils unique, Hervé de Rhuys, enfant de treize ans, qui suivait les cours du lycée et allait se préparer à l'examen d'entrée au *Borda*.

On était marin de père en fils dans la famille de Rhuys. C'était plus qu'une tradition, cela avait acquis la force d'une habitude atavique, et c'est de celles-là qu'on peut dire surtout qu'elles sont ou deviennent « une seconde nature. »

Depuis le malheur qui avait brisé sa vie, le commandant de Rhuys avait pris le monde et ses

joies en aversion. Dans tout le glorieux corps de la marine où on l'aimait, où on l'admirait plus encore pour ses grandes aptitudes au commandement, on le désignait d'un sobriquet universellement répété des officiers comme des matelots. Le « commandant SANS RIRE » était devenu comme une sorte de prototype de l'homme de mer accompli. On ne racontait de lui aucune de ces prouesses qui fixent au front d'un homme le renom en auréole d'un audacieux capable de toutes les folies de bravoure. Mais fallait-il citer un exemple d'habileté souveraine, de manœuvre exécutée *in extremis*, en face de la mort, de vaisseau sauvé à force de sang-froid et de précision, tout de suite c'était le nom de Rhuys qui venait sur toutes les lèvres.

De taille moyenne, d'une carrure qui, seule, eût suffi à imposer le respect, le comte Roger avait le type du Breton méridional, du Vannetais, ou, plus exactement, du Venète des côtes morbihannaises. La tête était ronde et le front bombé, le nez court, mais droit et bien fait, le menton en saillie, mais rattaché au cou par des maxillaires arrondis et charnus. Il portait la barbe en favoris assez peu fournis, suffisants pour former un cadre agréable à cette figure qui respirait la force paisible.

Ce qui donnait à cette physionomie une séduction puissante, c'étaient deux grands yeux bleus, d'un bleu tirant sur le vert, limpides comme l'eau

de mer aux heures d'accalmie, profonds aussi comme elle.

On ne lui tenait pas rigueur de sa sauvagerie. De la catastrophe morale qui avait ruiné l'honneur de son foyer, M. de Rhuys était sorti plus considéré, car il n'était pas de ceux auxquels les afflictions de ce genre mettent une tare de ridicule. On savait bien que, si cet homme, aussi romanesque que possible, n'avait point frappé les deux misérables complices de sa honte, c'était uniquement parce que, très au dessus des préjugés vulgaires, il se sentait par là même au dessus des atteintes d'une faute dont la flétrissure s'attachait aux seuls coupables.

Mais on s'expliquait, en même temps, que cet homme, rivé à son devoir, y cherchât désormais toutes les satisfactions de l'esprit, en même temps qu'il demandait toutes les joies de son cœur à l'amour dont il enveloppait son fils.

Roger de [illegible] n'était pas seulement un marin de premier ordre, conséquemment un véritable savant. C'était en outre un penseur véritable, un observateur pénétrant et sagace, un amoureux de la science, non pas tant pour elle-même et pour les dons qu'elle fait à l'intelligence, mais pour les résultats pratiques qu'elle donne, pour les ressources qu'elle procure en permettant d'accroître le bien-être physique ou moral de l'espèce humaine. Il n'en était pas une branche à laquelle il n'eût porté son attention et ses recherches, mais, entre toutes, il

étudiait, de préférence, celles qui ont trait à l'homme lui-même, à la vie, à ses manifestations, aux divers influx matériels qui prédisposent l'individu, qui l'inclinent vers telle ou telle tendance heureuse ou funeste.

Et comme cette voie du savoir est sans limite, son esprit la suivait avec acharnement. Comme d'innombrables routes y viennent affluer, s'y amorcer, il faisait, dans ses travaux, des incursions sur ces domaines moins vagues dans leurs cadres, mais d'un intérêt plus immédiat. Habile à tous les exercices du corps, d'une prodigieuse adresse de ses mains, d'une incomparable délicatesse de toucher, malgré sa vigueur herculéenne, il avait pris goût à la médecine et à la chirurgie. Plusieurs fois, il lui était arrivé d'appliquer, dans un cas de presse, à l'un de ses matelots blessés, les premiers pansements, dont les praticiens s'étaient émerveillés par la suite. Et s'il ne poussait pas ses bons offices et sa charité jusqu'à pratiquer des opérations plus sérieuses, c'était par l'unique désir de ne pas sortir de ses fonctions et de respecter celles des hommes de l'art attachés à son bord.

Or, le commandant de Rhuys aimait passionnément son fils Hervé, dans lequel il voyait, avec une sorte de terreur, revivre la beauté et les grâces de sa mère. L'enfant était trop frêle, trop délicat pour un homme, et, souvent, le père, douloureusement impressionné, s'était dit en fronçant les sourcils :

— Oh ! pourquoi ai-je introduit du sang parisien

dans les artères de ce Breton des roches et de l'écume ?

Car, de ses études biologiques et médicales, il avait tiré cette considération que nous sommes responsables du mal que nous infusons dans l'âme de nos enfants, aussi bien que des vices que nous infligeons à leur constitution.

Sans doute, il ne professait pas, avec les criminalistes de l'école matérialiste, que « le vice et la vertu sont des produits chimiques comme le sucre et le vitriol », — que ce qu'on nomme l'âme, étant la résultante des fonctions organiques, reçoit les impressions bonnes ou mauvaises de ceux qui ont enfanté ou engendré cet organisme. Mais il croyait très fermement que l'âme, substance spirituelle de l'être humain, destinée à subsister hors de ce corps jusqu'au jour de sa deuxième et immortelle incarnation, n'en est pas entièrement indépendante, et que, si Dieu l'a créée du néant, il ne l'affranchit point pour cela de la sujétion originelle que lui infligent les fautes de ses ascendants.

C'était pour ce motif que le commandant de Rhuys entourait d'une paternelle sollicitude l'enfant né d'une union malheureuse à tant de titres. Il craignait que cette grande ressemblance physique d'Hervé à sa mère ne fût que l'indice d'une ressemblance morale. Et c'était là ce qui le faisait trembler.

Déjà, à certains signes non équivoques, il avait reconnu de frappantes similitudes de goûts, des rapprochements de caractère, des concordances de sentiments.

Peut-être s'en alarmait-il prématurément, outre mesure. Mais comme il croyait au libre arbitre, à la curabilité des instincts et des penchants défectueux, il s'était juré de remédier à ces apparences menaçantes, de combattre ces prédispositions morbides.

Aussi fallait-il voir avec quel soin pieux il veillait sur l'éducation de son fils, de quelle inépuisable tendresse il entourait, non seulement son développement corporel, mais surtout son efflorescence intellectuelle, le progressif épanouissement de ce jeune esprit et de ce jeune cœur !

On a écrit des volumes sur l'amour maternel. Qui donc redira les infinies délicatesses, les longues sollicitudes de l'affection du père ?

M. de Rhuys les possédait, lui, et l'enfant, seule survivance d'une union malchanceuse, bénéficiait de toutes les tendresses dont ce cœur de père était plein !

Le commandant avait placé son fils comme demi-pensionnaire au lycée, préférant ce régime qui maintient les relations de famille et l'influence bienfaisante du foyer, à la promiscuité trop souvent malsaine de l'internat.

Un matelot, d'une famille depuis longtemps liée par l'attachement et la fidélité à la famille de Rhuys, était le gardien ordinaire, la bonne d'enfants, un peu rude et barbue, du petit Hervé. Et celui-ci, avec l'exubérante gaieté des premières années, avait donné au brave Mâlo Riantec le surnom folâ-

tre de « Maman *Souque-Dur* », parce que cette expression, essentiellement maritime, revenait plus souvent qu'à son tour sur les lèvres épaisses de sa... gouvernante.

Mâlo conduisait Hervé à sept heures du matin et venait le chercher à sept heures du soir. Les jours de congé, les jeudis et les dimanches, si M. de Rhuys n'était pas toujours maître de son temps, le matelot l'était, lui, et comme il n'avait rien de mieux à faire que « d'élever l'enfant », c'était alors surtout qu'il avait occasion de lui infuser les meilleures notions de sa propre science.

Or la science de Mâlo Riantec, ex-second maître canonnier à bord de l'Etat, était, cela va sans dire, toute, ou presque toute, de pratique utile pour l'individu, nuisible à tous autres.

Mâlo jouait du poing et de la savate, de la canne et de la contre-pointe avec une perfection telle que, tout récemment encore dans un assaut où ces diverses « armes » étaient représentées par des maîtres distingués et diplômés, il avait conquis une paire de gants, de chaussons, de bâtons et de sabres d'honneur.

Quelques mois plus tôt — histoire de rire — il avait terrassé successivement sept lutteurs de profession dans la baraque de Lagriffe, à Quimper, et cela lui avait valu le caleçon pailleté d'or avec lequel Mâlo, pas fier, faisait ses « pleine eau » en rade de Brest. Pour tout dire, il était Grésillon, fils de cette île escarpée dont les habitants passent,

à bon droit, pour les hommes les plus vigoureux de toute la Bretagne du Sud.

Il n'était pas précisément beau, mais on ne pouvait pas dire qu'il fût laid. Il était quelque peu semblable, dans son allure, à ces grands singes que les Javanais appellent *orang-outang*, c'est-à-dire « homme des bois ». Mais cette ressemblance se bornait à la démarche, car Mâlo Riantec, dans le noble et modeste déshabillé des lutteurs antiques, rappelait plutôt l'Hercule Farnèse, à cette différence près que, comme la plupart de ses compatriotes de la région, il avait les épaules hautes, le dos épais et bombé. Mais les membres, avec leurs formidables muscles, tordus comme des câbles autour d'une vergue, décelaient cette stupéfiante beauté, cette majesté écrasante que la force seule a pour elle.

Tel était le gardien d'Hervé de Rhuys.

Peut-être une mère craintive eût-elle tremblé à la pensée que son fils n'avait d'autres soins que ceux de ce rude gars. Mais la mère d'Hervé avait d'autres soucis, hélas ! et, d'ailleurs, elle était morte pour lui, car c'était la croyance que son mari avait laissé s'accréditer dans l'esprit de l'enfant. Bien plus : aucune mère, même la plus susceptible d'effroi, n'aurait pu souhaiter une surveillance plus attentive et un zèle plus continu que n'en déployait Mâlo auprès de son élève.

Car cet athlète, ce gaillard qui broyait des galets sous son poing, rompait des filins et tordait

des barres de fer entre ses doigts, était doux comme une jeune fille et naïf comme un enfant lui-même. A ce point que le commandant, dont la grande distraction était de contempler en cachette les ébats de son fils en compagnie de l'hercule, disait parfois à celui-ci, en riant aux larmes :

— Tu sais, Mâlo, si ça continue, je serai forcé d'intervertir les rôles et de te confier à la garde d'Hervé.

A quoi le brave garçon, rectifiant la position, les pieds en équerre et la main au bonnet, répondait :

— Pour lors, commandant, ça sera comme vous voudrez.

Et l'on voyait bien que, malgré son ton d'obéissance, le gars était tout prêt à désobéir.

Aussi bien, M. de Rhuys ne s'offusquait-il pas plus de cette demi-familiarité qu'il ne s'inquiétait devant les véritables tours de force ou d'adresse que son fils accomplissait sous l'habile direction de Mâlo.

A treize ans, en effet, le petit Hervé, en dépit de ses apparences frêles, était déjà un solide garçon, rompu à toutes les gymnastiques et qui s'était tout de suite fait respecter de ses camarades, au lycée, par la virtuosité de ses poings, par les muscles de fer qui enveloppaient de leur réseau noueux des membres dont les os étaient remarquables par leur gracilité.

Il nageait comme un poisson, et soutenait sans

fatigue cet exercice pendant plus d'une heure. Dans toutes les occasions qui lui étaient offertes d'escalader roches ou murailles, mâts ou troncs d'arbre, il montrait une agilité de singe, et le commandant, qui n'avait jamais tremblé, avait eu un frisson d'épouvante, un soir que, traversant le pont de Recouvrance, il avait suivi les yeux de la foule et reconnu son fils faisant le *drapeau* tout en haut d'un des longs câbles de fer du tablier.

Il avait gourmandé l'enfant, lequel lui avait avoué que cette prouesse était le résultat d'un pari tenu contre ses camarades de classe.

— Mon garçon — avait conclu le père — voilà des exploits inutiles et dangereux. Ils compromettent le corps et ne servent que la vanité, une vanité sans excuse. Retiens donc bien ceci : le vrai mérite attend les occasions et ne fait pas montre de ses ressources, pour être fort, il faut ne dépenser que la quantité d'effort nécessaire au résultat à obtenir.

Cet aphorisme, énoncé comme un axiome, avait paru faire la plus vive impression sur l'esprit de l'enfant.

De fait, Hervé n'avait pas recommencé.

Le commandant en avait éprouvé d'autant plus de joie que cet exemple lui avait prouvé, en même temps que la docilité de son fils, la puissance de sa volonté, sachant se tenir à une résolution prise.

Il ne ressemblait donc pas de tous points à sa mère !

C'était un motif d'espérance pour le père. Mais les appréhensions de celui-ci ne devaient point prendre fin pour cela.

L'esprit observateur du commandant de Rhuys avait été profondément frappé du caractère d'insouciance, presque d'inconscience de sa femme. Il en avait conclu, avec beaucoup de raisons favorables à un tel jugement, que c'était là le signe d'une véritable incurabilité, et que la malheureuse Berthe était irrémissiblement condamnée. Cette sentence, il l'avait prononcée à la fois avec pitié et avec sévérité : avec pitié pour ce qu'il considérait comme un état morbide, avec sévérité à l'encontre d'une volonté lâche et mollissante. Lui, l'homme des énergies héroïques, ne pouvait pas plus excuser que comprendre les défaillances qu'il lui était donné de voir autour de lui. Il avait fallu l'intervention de son précédent amour pour lui faire admettre la circonstance atténuante du tempérament.

Mais, comme il l'avait inexorablement signifié à sa femme, cette pitié avait des limites. Berthe n'existait plus pour lui et ne devait plus exister pour son fils. Si la moindre tentative de sa part venait menacer sur ce point la demi-quiétude du capitaine de vaisseau, il userait plus rigoureusement de ses droits d'époux outragé. Il l'avait fait clairement entendre à Berthe, et elle le savait homme à tenir ses promesses.

Toutefois, il y avait des heures où la pitié élevait beaucoup plus haut la voix dans l'âme de

Roger de Rhuys. Et, à ces heures-là, si quelque témoin avait pu le voir et l'observer, il l'eût trouvé tout en larmes.

La circonstance la plus pénible dont sa mémoire gardât l'empreinte, après la terrible scène dans laquelle il avait enlevé son fils à la mère indigne, s'était produite six ou sept ans plus tôt, un jour qu'Hervé, d'une intelligence bien au-dessus de son âge, avait surpris son père, la tête entre ses mains, laissant des pleurs couler entre ses doigts.

Il y avait un moment déjà que l'enfant, entré sur la pointe du pied pour ne point le déranger, regardait, avec une stupeur douloureuse, le chagrin de cet homme qui incarnait, à ses yeux, la force indéfectible. Et voilà que, brusquement, cet homme de fer, aux traits durs, malgré la douceur dont ils se revêtaient pour lui, se révélait avec une faiblesse dont Hervé jugeait les enfants et les femmes seuls susceptibles.

Rien n'émeut aussi puissamment que la douleur d'un homme, surtout d'un homme fort.

Le premier effet de cette découverte avait été pour Hervé le bouleversement de toutes ses précédentes notions ; le second, et le plus durable, fut l'invasion de son cœur par une compassion poignante, invincible, tyrannique, dont il ne put refréner la manifestation.

Jusqu'à ce jour, quelque tendresse que lui eût prodiguée son père, l'enfant n'y avait pas répondu avec l'abandon, la douce confiance de son âge. Cet

homme de bronze lui inspirait plus de respect encore que de sympathie.

Mais aujourd'hui qu'il le voyait plus voisin de la passion et de la souffrance, une sorte de revirement s'opérait en lui. Ce n'était plus le père qui commande, qui représente la loi et le droit — c'était le père objet d'affection et de soins, l'être sur le cœur duquel on aime à reposer sa tête, qu'il entrevoyait dans une intuition soudaine, et cela le faisait cruellement souffrir lui-même que son père pût souffrir.

Le petit garçon s'approcha timidement, à petits pas, du fauteuil sur lequel M. de Rhuys était assis.

Il ne s'était pas trompé, c'étaient bien des larmes qui tombaient des yeux du commandant.

Alors toute timidité abandonna le petit garçon. Il eut comme la conscience qu'il pouvait apaiser cette douleur et tarir ces larmes. Doucement, il passa son bras droit autour du cou du comte et lui demanda affectueusement :

— Papa, pourquoi pleurez-vous ?

M. de Rhuys ne s'attendait point à la venue de son fils.

Il releva la tête, mais le temps lui avait fait défaut pour essuyer ses yeux rougis. Au reste, il avait le mensonge en horreur.

Il répondit simplement :

— C'est vrai, mon enfant, j'ai pleuré, mais, puisque tu es là, je ne pleurerai plus.

Papa — dit encore Hervé — je comprends

très bien que lorsqu'un homme comme vous pleure, ce n'est pas la même chose que pour un petit enfant comme moi. Vous pouvez donc continuer devant moi, si cela vous fait du bien.

Cela était prononcé avec cette tendresse débordante dont les petites créatures savent seules imprégner leur accent. M. de Rhuys, profondément ému, pleura derechef, mais de tout autres larmes.

— Tu vois que je m'autorise de la permission, mon petit Hervé, — répliqua-t-il en essayant de sourire, — seulement, je ne souffre plus en ce moment, et c'est toi, mon fils, qui m'apportes la consolation.

— Vous souffriez alors, tout à l'heure ?

— Oui, mon enfant, mais, maintenant, c'est fini, je te le répète, puisque te voilà.

Il avait pris son fils sur ses genoux, et le considérait avec une intensité d'affection qu'Hervé n'avait jamais remarquée aussi nettement qu'en ce jour. Aussi l'enfant profita-t-il de la circonstance pour faire plus amplement et plus intimement connaissance avec son père.

Son imagination avait travaillé pendant ces quelques minutes. Quelle pouvait être la cause du chagrin de son père ? La réponse qu'il s'était faite à lui-même témoignait de la plus touchante sensibilité :

— Je suis sûr, dit-il, que vous pensiez à ma pauvre maman ?

Le comte tressaillit.

Sans le savoir, Hervé venait de mettre le doigt sur la plaie. Qui donc avait donné à cet enfant cette divination étrange ? Par suite de quelle singulière association d'idées en était-il venu à induire... la vérité ?

Heureusememt, ce qu'il ne pouvait deviner, c'était la nature de la douleur causée par un tel souvenir.

Le commandant embrassa le petit garçon sur le front, et, le serrant étroitement sur son cœur :

— Tu as raison, mon fils, je songeais à ta mère.

— Et vous la regrettiez, papa, parce que vous l'aimiez bien, n'est-ce pas ?

— Oui, mon enfant, je l'aimais bien, presque autant que je t'aime. — Allons ! ne parlons plus de ce sujet, et que la volonté de Dieu soit bénie malgré tout. Prie pour elle soir et matin, mon petit Hervé.

— Pour que le bon Dieu me la fasse revoir ?

— Oui — dit encore le commandant, mais avec un effort, cettefois — pour qu'il te la fasse revoir... un jour.

Ce « jour », le comte Roger n'aurait su dire lui-même s'il en plaçait l'aurore en cette vie misérable ou dans cette autre vie où le bonheur règne sans fin, parce que le pardon l'ouvre au ciel.

VI

Un matin de mars, le soleil ayant eu l'obligeance de se montrer au firmament de Brest, Mâlo Riantec proposa au commandant de conduire Hervé en canot jusqu'à la crique du Trez' hir, pour y cueillir un bouquet de violettes. On était précisément aux vacances de Pâques, et il était difficile d'employer plus agréablement son temps. On irait à la voile et à l'aviron, ce qui ajouterait à l'agrément de la promenade l'avantage d'un exercice très salutaire.

M. de Rhuys accorda la permission demandée.

Hervé sauta de joie et alla tout de suite rejoindre maman *Souque-Dur*, lequel avait, à cette fin, fait le bateau aussi propre, aussi reluisant que s'il eût été neuf.

On s'embarqua au port du commerce, station ordinaire du canot acheté par le commandant pour l'instruction autant que pour le plaisir de son fils.

La brise soufflait de l'est ; Hervé fut ravi de l'occasion qui s'offrait à lui de « nager » un brin pour se mettre dans le lit du vent.

A la hauteur de la *Bretagne*, l'embarcation fut saisie par le courant de jusant, et il n'y eut qu'à hisser foc et voile pour se laisser porter d'une merveilleuse allure sur une eau bleue comme l'azur printanier et unie comme une nappe d'huile. L'étroite embarcation fila sur cette surface immobile avec la rapidité d'une flèche, et une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'elle rasait les falaises rocheuses du Goulet de Brest, pour accoster au petit havre de Berthaume qui termine la jolie crique du Trez'hir.

Par malheur, la mer était fort basse, et le côtre, de grandes dimensions, se trouvait arrêté par un amas de roches dures au milieu desquelles l'eau salée circulait en rivulets limpides. On courait le risque, en s'y engageant, d'ébrécher la quille et d'érafler les flancs.

Riantec promena les yeux autour de lui. Il ne vit que les têtes de récifs caressés par leur claire ceinture de petites lames.

— M'est avis, monsieur Hervé, que nous ne débarquerons pas de si tôt — dit-il.

— Bah ! fit joyeusement l'enfant — mouille au plus près et nous relèverons nos pantalons pour aller à la côte.

Le marin se mit à rire.

— Faudrait bien relever tout le reste, monsieur

Hervé, vu qu'il y a assez d'eau pour tirer plusieurs brasses jusqu'au fond.

Ils se regardèrent, fort perplexes.

En ce moment, deux hommes parurent sur la grève. L'un d'eux était un « monsieur », l'autre un pêcheur.

Du premier coup d'œil ils virent l'embarras des arrivants.

Le pêcheur mit ses mains en porte-voix :

— Ohé ! matelot, amène tout, et nage à l'ouest. Quand tu auras doublé la pointe, tu pourras entrer dans une passe où tu iras jusqu'à un pied d'eau.

Et, joignant le geste à la parole, le donneur d'avis faisait signe à Mâlo de gouverner dans le sens de sa propre marche, se dirigeant lui-même vers une sorte de promontoire faisant saillie sur le reste de la petite baie.

Le conseil fut suivi et, dix minutes plus tard, le canot s'échouait paisiblement sur fond de sable.

Maman *Souque-Dur* sauta à terre le premier, débarqua Hervé de Rhuys et vint droit au pêcheur, auquel il serra la main.

C'était plaisir que de voir cette étreinte de deux hercules.

— Merci, camarade — commença « la gouvernante » — Mâlo Riantec, de Groix, pour te servir.

— Et moi, Gildas Penhoët, du Trez'hir, pour avoir l'honneur de t'être agréable. Pour lors, c'est unebelle journée, mon camarade, mais faut t'avertir

que si tu viens pour manger une *cotriade*, tu n'en trouveras pas avant le Conquet.

Mâlo allait répondre que tel n'était pas le but de leur promenade lorsque le « monsieur », qui venait derrière le pêcheur, se rapprocha.

— Tu te trompes — dit-il à celui-ci. — Ta mère m'en prépare justement une pour ce matin, et si ces messieurs veulent bien accepter mon invitation...

Riantec se grattait la tête.

Pour le sûr, il n'avait pas formé d'autre projet que celui de cueillir des violettes. Mais, dame ! la perspective, inattendue surtout, d'une soupe au poisson était faite pour le séduire. D'autant plus qu'à Brest, la cuisinière qui préparait le dîner du commandant et de son fils, vu que M. de Rhuys déjeunait au restaurant, n'avait pas l'habitude de les régaler d'aussi simples potages.

Il se tourna donc vers Hervé, qui éclata de rire devant le désir exprimé par les yeux du matelot, et répondit gracieusement :

— Je vous remercie, Monsieur, de votre invitation pour Mâlo et pour moi...

— Et vous acceptez? interrompit gaiement le « monsieur ».

— J'accepte, conclut l'enfant sur le même ton.

— Fort bien. Nous déjeunerons à onze heures. Il en est à peine neuf. Je vous attendrai, Messieurs. Vous voyez d'ici la maison, sur la côte.

Hervé salua comme un homme.

— A qui ai-je l'honneur de parler, Monsieur ?

— A Pierre de Trémeur, homme de lettres. Et moi ?

L'enfant avait rougi de plaisir. Ce Pierre de Trémeur était connu dans toute la France !... Il répondit, non sans une certaine fierté :

— Je suis Hervé de Rhuys, fils du commandant de Rhuys, qui habite Brest, et celui-ci, c'est Mâlo Riantec, mon... institutrice.

— Dites donc « bonne d'enfant », tant que vous y êtes, monsieur Hervé, rectifia joyeusement le matelot.

Les quatre personnes se mirent à rire de compagnie.

— Allons ! dit Trémeur pour finir, je gage que ces messieurs sont venus cueillir des violettes. Je ne les retiens donc pas.

— Je vais vous indiquer où vous en trouverez de belles, ajouta Gildas en prenant les devants.

L'instant d'après, Hervé bondissant comme un jeune chevreau, s'élançait à travers les champs de la côte, suivi, quoique plus lentement, par les deux marins.

De fait, il n'avait pas besoin de guide.

La matinée était d'une exquise fraîcheur et l'atmosphère saturée du suave parfum des modestes fleurs.

On en fit une ample moisson. Les violettes sont communes sur nos côtes de Bretagne. Elles y ont leur renom particulier, comme les fraises de Plou-

gastel et du Folgoat, comme les prunes de la campagne de Vannes et les crêpes de Quimperlé.

A onze heures, Hervé de Rhuys se présenta chez Trémeur, chargé de trois énormes bouquets.

Et quand le romancier lui demanda, en riant, ce qu'il comptait faire de cette provision, l'enfant répondit avec une aimable sincérité :

— Dame ! Monsieur, le premier de ces bouquets est pour mon père, le second pour vous, le troisième pour moi.

— Vous êtes bien gentil de ne m'avoir pas oublié, mon enfant — répliqua Pierre — mais, à mon tour de vous prier d'offrir ces fleurs, en mon nom, à madame de Rhuys.

Hervé le regarda avec des yeux surpris.

— Je veux dire à votre mère — insista Trémeur.

Une tristesse passa comme une ombre sur le front du petit garçon.

— Ma mère est morte, monsieur de Trémeur — répondit-il.

— Ah! — s'exclama Pierre, qui, tout en regrettant son inadvertance, venait d'être frappé d'un soupçon.

Il regarda plus attentivement l'enfant et ne conserva aucun doute.

Hervé était le fils de l'*autre*, de cette Berthe Blinval qu'il avait laissée à Paris et dont il fuyait la présence en ce coin de terre paisible et ignoré.

L'après-midi, quand ses deux visiteurs se furent

éloignés en lui laissant la promesse de revenir le voir « souvent », Pierre tomba dans une profonde et mélancolique rêverie.

Pendant ce temps, Hervé et Mâlo se rembarquaient et, l'aviron en mains, regagnaient Brest sur le courant de flot.

— C'est un homme bien aimable, ce monsieur de Trémeur, n'est-ce pas, maman ? — disait Hervé à son compagnon.

— Pour sûr, alors — répondait l'autre — même qu'il a eu là une fière idée de nous faire manger la soupe. Et le camarade aussi est un brave garçon. Il a une bonne femme de mère et une jolie petite femme, même que si je n'étais pas si vieux.....

— Eh bien ? demanda l'enfant.

— Eh bien ! Ça me donnerait peut-être des idées de chercher à m'établir dans ce pays ici, une fois que vous seriez entré au *Borda*.

— Alors, comme ça, tu abandonnerais papa ?

— Ah ! mille tonnerres, non, par exemple ! Seulement, je pense que la vieille Thérézon, qui nous fait la cuisine, elle est bien vieille, même qu'elle ne sait plus mettre de sel dans son fricot et qu'elle pourrait bien s'en aller, un de ces jours, rejoindre sa famille...

— Alors? répéta encore Hervé.

— Alors, dame ! je pensais que peut-être une *jeune* qui serait adroite et forte ferait bien mieux l'affaire pour votre papa, même que ca lui épargnerait d'aller tous les jours au restaurant de

l'hôtel Continental, ous qu'on sert trop de plats, à ce qu'il dit.

— Et — plaisanta joyeusement le gamin — ça permettrait à maman *Souque-Dur* de manger un peu plus souvent de la bonne soupe au poisson, sans attendre de venir cueillir des violettes au Trez'hir pour y trouver une invitation de M. de Trémeur.

La bonne face de Mâlo s'épanouit dans un large rire :

— J'ai toujours dit au commandant que vous étiez trop malin pour votre âge, monsieur Hervé.

Quand leur mutuelle hilarité se fut apaisée, le matelot interrogea :

— Pour lors, je voudrais tant seulement vous faire une petite question au sujet de ce bon monsieur de Trémeur. Je sais bien ce que c'est qu'un matelot, un quartier-maître, un commandant, un amiral, et généralement tout ce qui est censément de la marine, et aussi ce que c'est qu'un notaire, un épicier, un armateur. Mais je ne sais pas ce que c'est qu'un « homme de lettres ». Est-ce que vous savez ça, vous, monsieur Hervé ?

L'enfant ne put cacher son embarras.

Il savait bien que Trémeur était célèbre comme écrivain. Mais il avait été fort surpris lui-même lorsque, le matin, celui-ci avait pris devant lui la qualité d' « homme de lettres ».

Il répondit au hasard :

— Dame ! Je ne peux pas te dire au juste, Mâlo,

Seulement, ça doit être un homme qui écrit des livres.

— Alors, pourquoi qu'on les appelle pas « hommes de livres ? » Parce que ça me semble qu'un homme de *lettres*, ça doit être quelqu'un qui fait des lettres, un écrivain public, censément, ou un fabricant d'enseignes.

Hervé secoua la tête.

— Mâlo, tu as l'air d'avoir raison, mais je suis sûr que ce n'est pas ça. Nous demanderons à papa, ce soir.

C'était une manière de mettre fin à ce débat aussi grave qu'embarrassant.

— C'est ça — termina Mâlo, sans insister davantage.

Le bateau n'avait qu'à se laisser porter. Si bien qu'au cours de cette conversation instructive et amusante, l'équipage n'eut guère qu'à effleurer la surface de l'onde du bout de la pelle des avirons. Le vent était contraire, mais si doux, si caressant, qu'il ajoutait encore au charme de la promenade. On ne mit pas plus de trois quarts d'heure pour regagner le port de commerce.

Le soir venu, comme on se mettait à table, Hervé prit son père à partie.

— Papa — questionna-t-il sans préambule — qu'est-ce que c'est qu'un homme de lettres ?

Le commandant répondit avec placidité :

— C'est un homme qui s'adonne à la littérature, c'est-à-dire à la culture des « belles-lettres. »

— Alors, c'est le même sens qu'au baccalauréat, quand on dit : les lettres et les sciences ?

— A peu près.

— Alors les hommes de lettres ne savent rien des sciences ?

Le capitaine de vaisseau éclata de rire.

— Ça, c'est très souvent vrai, mon fils. Mais pourquoi me demandes-tu cela ? Est-ce que tu connais quelque homme de lettres ?

Le petit garçon se rengorgea :

— J'en ai un pour ami.

— Oh ! oh ! Un homme de lettres pour ami ? Et depuis quand ?

— Depuis ce matin, père. Et si vous le connaissiez, vous verriez comme il est aimable ! D'ailleurs, il a un nom célèbre.

— Ah ! ça, — se récria l'officier de marine à moitié plaisantant — et où niche-t-il ton homme célèbre ? Tu me le feras bien connaître, j'espère ?

— Je le lui ai promis, papa, et il m'a dit qu'il en serait très honoré. Il habite au Trez'hir.

— Et tu le nommes ?

— M. Pierre de Trémeur.

L'enfant ne vit point l'étrange changement qui se produisit dans les traits du comte à l'audition de ce nom.

Roger de Rhuys avait pu être assez maître de lui-même pour réprimer sur-le-champ toute manifestation trop vive de sa surprise assurément désagréable. Mais sa fourchette était retombée brusque-

ment dans son assiette, et ses sourcils s'étaient violemment froncés.

Quelques secondes s'écoulèrent, et le commandant, sûr désormais que sa voix ne trahirait point son trouble, curieux, d'ailleurs, d'en savoir plus long par son fils, lui fit subir un véritable interrogatoire.

L'enfant répondit ingénument, n'ayant aucun motif de se taire ou de farder la vérité.

M. de Rhuys connut ainsi tous les détails de l'incident du matin : la rencontre sur la grève, l'invitation à déjeuner suivie du repas chez l'écrivain, toutes choses dont l'enfant narra les épisodes à son père avec autant d'enthousiasme que de prolixité. Il ne put même se défendre de prendre un vif intérêt à ce récit.

Mais quand le repas eut pris fin, quand le pauvre père se retrouva seul dans sa chambre, en tête-à-tête avec ses pensées, d'amères réflexions vinrent le hanter.

Il ne connaissait point Pierre de Trémeur, il ne l'avait jamais vu. Mais il savait son histoire ou plutôt le roman de son amour pour celle qui était devenue madame de Rhuys. Et bien qu'il eût été, lui Roger de Rhuys, le candidat préféré, bien que, plus tard, il eût cruellement expié cette préférence par un malheur auquel le premier prétendant était demeuré totalement étranger, il ne pouvait se défendre d'une vague antipathie à son encontre. On n'aime pas à retrouver sur son chemin les gens qui

ont pu, à un moment donné, devenir un obstacle, ou, tout au moins, un embarras. Pierre de Trémeur avait jadis causé quelques inquiétudes au fiancé de Berthe Blinval. Cela suffisait pour qu'après seize ans écoulés, celui-ci éprouvât encore à son égard une instinctive répulsion.

Mais M. de Rhuys avait l'âme trop haute, le caractère trop généreux pour s'arrêter à de telles considérations.

Une raison plus sérieuse lui faisait redouter les conséquences de cette rencontre d'Hervé avec le romancier.

L'enfant avait vécu jusqu'à ce jour dans la croyance que sa mère était morte, et, cette croyance, le père avait pris toutes les précautions pour la maintenir.

N'allait-il pas naître de cette rencontre telle circonstance imprévue qui dessillerait les yeux d'Hervé ? Une parole imprudente, un mot tombé maladroitement dans la conversation, un geste surpris, ne révéleraient-ils pas à l'enfant ce que le comte tenait tant à lui cacher ?

Et alors, quelle atroce situation ne serait-elle pas faite aussi bien au fils qu'au père ?

Car, à son âge, Hervé ne pouvait pénétrer le vrai sens des mauvaises raisons qu'il faudrait invoquer pour expliquer, pour excuser même, l'éloignement de sa mère. De deux choses l'une : ou il condamnerait celle-ci, avec l'inflexible logique de son innocence, et M. de Rhuys aurait ce chagrin

d'avoir suscité à la mère coupable un juge plus sévère que lui-même ; ou Hervé croirait sa mère victime, et, dans ce cas, ce serait le malheureux père, malgré son affection constante, son dévouement de toutes les heures, qui encourrait la réprobation de l'enfant bien-aimé.

Certes, c'était là une alternative bien faite pour jeter le trouble et la souffrance dans la belle âme du commandant.

Il maudissait l'occurrence qui avait mis face à face M. de Trémeur et le petit garçon, et, naturellement, sa malédiction retombait sur l'écrivain, fort innocent de ces conséquences redoutées par anticipation.

N'allait-il pas trop loin dans ces appréhensions ?

Sans doute, la prudence est avant tout la prévoyance, et il est permis de pousser cette prévoyance aux plus lointaines limites. Mais il ne faut point, pour cela, n'envisager que les hypothèses fâcheuses et les conséquences déplorables. Une telle prévision tourne trop facilement au pessimisme.

Ce fut ce que se dit le capitaine de vaisseau, et, tout de suite, son esprit, essentiellement sage et pondéré, chercha le moyen de tirer le bien du mal. Il considéra qu'après tout, cette rencontre était moins menaçante peut-être qu'il ne le croyait, et qu'en prenant lui-même les devants, il pourrait en atténuer les mauvais effets.

En conséquence il se décida à accepter tout ce

qui avait été arrangé par son fils, et à faire à M. de Trémeur la visite annoncée par Hervé.

Cette visite ne l'engageait à rien.

C'était un simple devoir de politesse, un remerciement pour le déjeuner gracieusement offert, et accepté un peu à l'étourdie par l'enfant. Aussi bien ne pouvait-il se dérober à cette obligation toute mondaine.

Cette suite de réflexions calmèrent un peu les transes du commandant, et il se coucha tranquille, ce soir-là.

Mais, le lendemain, les inquiétudes reparurent.

C'était une véritable fatalité que cette rencontre. Elle allait entraîner nécessairement des explications que M. de Rhuys ne voyait pas la possibilité d'éviter.

Naturellement, un tel état d'esprit ne laissa pas que d'influer un peu sur son caractère, et le soir, lorsque Hervé, revenant sur son aventure, exigea de son père quelques détails de plus sur la profession d'hommes de lettres, celui-ci lui répondit avec une partialité évidente.

— Vois-tu, mon fils, les gens de lettres ne sont pas toujours très recommandables, et je ne voudrais pas en voir beaucoup parmi tes amis.

— Ah ! — fit l'enfant en ouvrant des yeux étonnés.

— Ce que j'en dis — poursuivit le capitaine de vaisseau — c'est uniquement pour te tenir en garde. Tu n'es encore qu'un enfant ; mais, plus

tard, tu pourras contrôler l'exactitude de mes paroles. Du reste, la carrière que tu dois suivre ne te mettra pas en contact immédiat avec beaucoup de littérateurs.

Hervé ne comprit pas bien cette réserve de son père, mais il se le tint pour dit et ne poussa pas plus loin la conversation sur le sujet.

Néanmoins, cette condamnation générale de écrivains, quoique enveloppée de réticences, fit travailler considérablement l'esprit de l'enfant. Il discerna fort bien l'espèce d'anathème fulminé par son père contre la profession tout entière et ses divers représentants

A partir de ce moment, une espèce de méfiance germa dans sa pensée, et comme cette méfiance ne s'accordait pas le moins du monde avec l'estime particulière qu'il avait conçue à l'égard de M. de Trémeur, Hervé forma *in petto* la résolution d'élucider cette énigme à la première occasion qui s'offrirait à lui.

Entre temps, un soupçon nouveau se fit jour dans l'esprit du commandant.

Il s'imagina, sans trop savoir pourquoi, que cette rencontre de son fils avec le romancier n'était pas due au simple hasard. Il avait lu dans les journaux diverses anecdotes, des histoires d'enfants enlevés à leurs pères par des mères divorcées ou séparées, avec la complicité d'individus quelconques, d'hommes à tout faire, grassement rétribués.

Il pouvait y avoir là-dessous quelque machina-

BAYERISCHE STAATS-BIBLIOTHEK MUENCHEN

tion. Que pouvait-on savoir ? Ce M. de Trémeur avait beau être un écrivain de talent et de renom, rien ne s'opposait à ce qu'il fût, en même temps, l'amant et l'auxiliaire de madame de Rhuys. Il s'était vu des choses plus étonnantes que cela, après tout.

Précisément madame de Rhuys s'était faite « femme de lettres », ce qui, comme chacun sait, est la pire condition que puisse adopter une femme. Or, rien n'empêchait qu'elle n'eût retrouvé dans son monde, ou dans d'autres mondes, ce M. de Trémeur qu'elle avait connu avant son mariage. Qui pouvait dire ? Un reste de passion couvait peut-être sous la cendre. L'amoureux d'autrefois, galant homme qui avait respecté la paix du ménage de son heureux rival, n'avait pas eu les mêmes scrupules en présence d'une femme redevenue libre en quelque sorte.

De son côté, celle-ci avait pu mettre des conditions à ses faveurs, par exemple que son ancien adorateur lui rendît son fils, cet enfant dont elle était éloignée, et qu'une première fois déjà elle avait essayé de ravir à la jalouse tendresse du commandant.

Celui-ci s'était informé. Il y avait déjà sept ou huit ans que Pierre de Trémeur était propriétaire du Trez'hir. Cette particularité, qui aurait dû le rassurer, ne servit, au contraire, qu'à accroître ses appréhensions.

Il est à remarquer qu'il n'y a rien de tel qu'un

esprit alarmé pour créer des vraisemblances à l'objet de ses alarmes, pour donner un corps, une existence à ce qu'il redoute. Ce qui, logiquement, devrait réfuter ses terreurs devient le plus solide argument pour les justifier. On se forge tout un roman qui ferait honneur à la cervelle d'un habile dramaturge, et, dès lors, tout revêt une apparence si saisissante que la pensée influencée finit par se persuader elle-même qu'elle est en face de la réalité.

Pour le comte, ce qui s'était passé était fort simple.

Madame de Rhuys, entrée dans la carrière des lettres, y avait eu promptement connaissance des succès de Pierre de Trémeur. Elle avait appris, en même temps, qu'il était possesseur d'un petit domaine au Trez'hir. Or, comme lui, Roger de Rhuys habitait Brest avec son fils, la comtesse déchue avait immédiatement combiné un plan d'une infernale scélératesse.

Elle avait dû proposer à Trémeur le marché suivant :

— Si vous avez encore dans le cœur quelque chaleur de votre première flamme, si vous tenez à reconquérir mes faveurs, donnez-moi une preuve manifeste de ce grand amour, en me rendant mon fils.

Là-dessus on avait dû machiner la chose.

Trémeur était rentré à Brest, avait appris les sorties d'Hervé en compagnie de Mâlo Riantec et avait

échafaudé tout un projet en conséquence. Il en était résulté l'invitation à déjeuner qu'on savait. Comme Hervé n'était plus assez jeune pour qu'on l'escamotât comme une muscade, on s'était proposé un autre moyen, celui-ci, par exemple : mettre le fils en présence de sa mère, laquelle, à l'aide d'une scène de larmes et de protestations pathétiques, se chargerait de gagner le cœur de son enfant. Et le tour serait joué.

Ce qui rend les suppositions de cette nature très alarmantes en soi, c'est qu'elles se fondent toujours sur une parcelle de vérité. Or, en la circonstance, il était certain que le commandant avait, à force d'inductions hypothétiques, reconstitué quelque chose de la vérité et prévu quelque chose de l'avenir.

Ainsi, il avait deviné le rapprochement de Berthe et de Pierre, et, instruit par une cruelle expérience, inventé que Berthe avait assez de duplicité pour essayer auprès de Trémeur cette comédie de l'amour qui devait faire de celui-ci son complice dans l'enlèvement d'Hervé.

Mais ce que M. de Rhuys ne pouvait savoir, c'était que le caractère du romancier ne se prêterait jamais à d'aussi louches combinaisons. Il n'est pas obligatoire pour un homme de croire à la vertu intransigeante et héroïque d'un rival, alors surtout que l'imagination de cet homme interprète les circonstances avec assez de vraisemblance pour donner à ce rival des qualités, ou plus exactement des défauts, diamétralement opposés.

N'y tenant plus, M. de Rhuys résolut d'en finir avec ses doutes.

Il annonça donc à Hervé et à Mâlo qu'il allait s'absenter pour quelques jours, ayant besoin de prendre langue au ministère de la marine.

Ceci officiellement proclamé, il prit à part le bon matelot.

— Ça, garçon — lui dit-il — je te confie le petit pendant mon absence. Ne le quitte pas d'une semelle. C'est pour te dire qu'il ne faut pas lui laisser voir personne pendant que je serai là-bas, attendu qu'il en pourrait résulter un danger pour lui. Donc, ouvre l'œil et le bon. Je ne t'en dis pas davantage.

Au mot « danger », maman *Souque-Dur* avait tressauté.

— Vous dites comme ça, commandant, qu'il pourrait arriver un malheur à l'enfant? Pour lors, quel est le failli chien qui se permettrait?...

L'officier ne voulut point laisser s'égarer les soupçons du matelot.

— Tu vas me comprendre, garçon, ce n'est pas un danger pour sa vie, que je crains ; c'est plus grave.

— Plus grave que... pour sa vie ! — s'exclama Mâlo, les yeux ronds, ne comprenant plus.

— Hé oui, matelot. Comprends bien. c'est sa... mère que je crains, Elle veut le reprendre et je me méfie du particulier de là-bas, tu sais, le monsieur au déjeuner.

— Ah ! dit finement Riantec, le monsieur homme de lettres du Trez'hir ? Qui aurait dit ça tout de même? Il a si bon air et si bonnes façons, et une vieille femme qui fait si bien la *cotriade !*

— Enfin, tu es prévenu. Je t'ai dit d'ouvrir l'œil.

— On l'ouvrira, commandant, on l'ouvrira. comme si que ce serait le vôtre. C'est juré.

Tranquille de ce côté, le comte fit ses préparatifs de voyage.

Le lendemain, à six heures du matin, il prenait le train pour Paris.

A peine débarqué dans la capitale et descendu à l'hôtel Meurice, qui avait ses prédilections, il courut aux renseignements.

Ses chimères noires s'évanouirent comme par enchantement.

La poétesse Amandine Derny n'avait pas quitté la capitale et ne laissait pas voir l'intention de la quitter de sitôt. Elle tenait cour plénière et des disciples d'Apollon la comparaient pompeusement à Clémence Isaure. Elle venait même de donner, il y avait près de deux mois, une petite fête intime dont on parlait encore, mais à mots couverts.

Tout cela, ô nature humaine ! causa presque de la joie au commandant. L'amour paternel est aussi tyrannique, aussi égoïste que celui des mères, et bien que le légitime orgueil de l'homme souffrît de ces insinuations chuchotées à l'oreille sur le compte de la femme qui portait encore son nom,

il ne put se défendre d'une satisfaction à recueillir ces nouvelles. Si la jeune femme était si occupée que cela dans son centre d'adorations plus ou moins littéraires, elle ne devait pas avoir le loisir de penser à autre chose, de se souvenir qu'elle avait laissé son fils aux mains de son mari, quelque part, en province, du côté de la Bretagne.

Il voulut s'informer davantage.

Il manœuvra donc fort habilement, mais non sans étonner un peu ceux de ses amis et de ses camarades qui avaient toujours admiré sa discrétion et sa réserve. Il apprit de la sorte quelle était la tenue habituelle des réunions d'Amandine Derny, quels en étaient les hôtes et les commensaux ordinaires.

Pas une seule fois le nom de Pierre de Trémeur ne fut prononcé.

Il était donc manifeste que le célèbre romancier, dont la présence n'eût point échappé aux investigations curieuses et aux potins du monde des lettres, ne fréquentait pas chez Berthe Blinval.

Il ne pouvait donc avoir ourdi, de concert avec elle, la trame perfide à laquelle le commandant, romancier très imaginatif lui-même, lui avait attribué une part de collaboration.

Rassuré entièrement, M. de Rhuys ne crut pas avoir besoin de prolonger davantage son séjour à Paris.

Il y était demeuré six jours en tout.

Il reprit donc le train avec un esprit calmé et

réintégra Brest, très résolu à rendre à Pierre de Trémeur, pour le compte d'Hervé, une visite de digestion, ne fût-ce qu'à titre de moyen préventif.

Sa première parole à Màlo Riantec fut pour lui demander :

— Eh bien ! Rien de nouveau, garcon ?

— Non, commandant.

— Tu n'as pas revu le monsieur du Trez'hir ?

— Je vous fais pardon, commandant, je l'ai revu avant-hier, ici, à Brest.

— Ah ! Et que faisait-il ?

— Il achetait des casiers à homards.

Le comte respira. Un homme qui pêche le homard doit être pacifique.

VII

Cette visite inattendue d'Hervé de Rhuys à Pierre de Trémeur avait apporté dans l'existence de celui-ci une profonde perturbation.

S'il était un événement auquel il ne se fût pas attendu, c'était assurément celui-là.

Quinze jours plus tôt, il avait quitté Paris pour fuir la menace qu'il sentait suspendue au-dessus de sa tête. Il s'était réfugié au Trez'hir, suivant son habitude, croyant mettre ainsi une infranchissable distance entre lui et Berthe Blinval.

Celle-ci, depuis sa visite au romancier, ne lui avait plus donné signe de vie. Mais il y a, pour quelques natures, de ces avertissements secrets et inexplicables qui ne trompent pas. C'est ce que les incrédules raillent et tournent en ridicule sous le nom de pressentiments.

Pierre avait pressenti que Berthe, revenant à

l'amour à l'âge où la plupart des femmes sont définitivement fixées dans l'amour, illicite ou permis, ne se relâcherait plus de sa poursuite.

Et, comme lui-même, malgré son énergie et son orgueil, avait dû reconnaître sa faiblesse, il s'était résolûment arrêté à ce plan de prudence qui consiste à fuir la tentation.

Il était donc au Trez'hir depuis deux semaines, éprouvant déjà le bien-être et l'apaisement de cette existence tranquille, de ce milieu sain et fortifiant, lorsque s'était produit l'incident imprévu qui lui mettait dans l'âme un trouble d'un nouveau genre.

Il avait laissé la mère à Paris. Voici qu'il retrouvait le fils en Bretagne.

Son fils !

Chose bizarre, inexplicable — ces deux mots le bouleversaient.

Son fils ! — Ce petit garçon qu'il avait reçu sous son toit, à sa table, était le fils de cette femme qu'il avait passionnément aimée, à laquelle il avait donné les prémices de son cœur, avec une telle intégrité, un si sincère abandon, qu'il avait épuisé, pour ainsi dire, la faculté d'aimer.

Et à la vue de cet enfant, lui l'isolé, l'homme qu'aucune affection profonde et chaude n'avait entouré de sa bienfaisante influence, avait éprouvé une douleur nouvelle, plus intense, plus déchirante que toutes celles qu'il connaissait déjà.

Cet enfant était le fils de Berthe... et d'un autre homme. Si Berthe l'avait aimé, lui, Pierre de

Trémeur, cet enfant aurait pu être son fils, le fruit de sa chair !

Hervé lui était apparu idéalement beau dans la fleur de ses treize années. Sur-le-champ, pour ce déshérité des grands amours qu'il avait presque étouffés en son sein, il s'était fait une révélation sublime et navrante de ce que peut être l'amour paternel.

Lorsque Hervé de Rhuys avait quitté le Trez'hir en compagnie de Mâlo Riantec pour regagner Brest, l'écrivain avait pleuré. Il lui avait semblé que la nuit se faisait brusquement autour de lui. Cet enfant inconnu ressuscitait son passé. De ce qu'il avait aimé la mère, Pierre concluait invinciblement, par une étrange logique intérieure, qu'il n'aimait le fils que par répercussion. Et il songeait qu'il avait trente-huit ans — un âge où l'on admet généralement que l'homme sage et digne a terminé son roman et pris sa part du bonheur que peut donner l'amour. Tout lui était interdit désormais. Il avait laissé passer l'heure des félicités familiales aussi bien que celle des ivresses conjugales. Lui-même avait scellé le sépulcre au fond duquel devait s'achever, solitaire et glacée, son existence de reclus.

Jamais, peut-être, sa solitude ne lui avait autant pesé.

Le comte de Rhuys, celui que Berthe avait préféré un instant, pour l'abandonner bientôt par une odieuse trahison, était sans doute à plaindre. Mais

combien la situation de cet homme était préférable à la sienne ! Lui, du moins, il avait eu l'illusion de l'amour, et tous les malheurs survenus depuis ne faisaient pas que les premières heures n'eussent été pleines de bonheur, que leur souvenir ne conservât leur ineffable charme.

Et puis cette union rompue n'avait pas été infé-conde, il restait au commandant une consolation. Il avait un fils, et ce fils remplaçait la mère ab-sente. Il pouvait remplir l'âme de son père, occuper sa pensée et son cœur au point d'en bannir les sou-venirs cruels qui ne se rapportaient point à cette nouvelle existence.

Oh ! quel bonheur est comparable à celui de la paternité ! Quel amour vaut celui d'un père !

Trémeur se disait toutes ces choses en pressant à deux mains sa poitrine ravagée par cette forme nouvelle de la douleur.

Alors, peu à peu, un calme se fit. Il s'établit en son esprit une comparaison qui adoucit ses rémi-niscences et le tourna tout entier vers la bienveil-lance.

Puisqu'il ne pouvait pas, puisqu'il ne voulait pas aimer Berthe d'un amour coupable, que ne suivait-il la pente de ses sentiments, que n'écoutait-il la voix de son cœur en faveur de cet enfant qui n'était point à lui, mais dont cette femme, qu'il avait ai-mée, était la mère ?

Oui, cela ne lui était point interdit, et peut-être ce besoin d'affection, de s'épancher au dehors, dont

il souffrait, trouverait-il son compte à cette diversion ? Peut-être y recueillerait-il quelque chose de ces joies paternelles qu'il enviait à M. de Rhuys.

Est-ce que, dans les champs, quand la récolte est faite, il n'est pas permis aux pauvres de glaner les épis oubliés ?

Or, il en était là, lui, l'homme en renom, lui qui voyait autour de son nom briller quelque chose comme une auréole qui pouvait être la gloire ? L'admiration, même discutée, du monde est une renommée, et cette renommée, avec ses satisfactions d'orgueil, n'avait pu lui donner de durables, de sereines joies. Pourquoi n'essaierait-il point, en marquant la borne à ses désirs, de se contenter de ce demi-bonheur ?

Il sentait bien, hélas ! que ce ne serait là pour lui qu'une échappatoire, une sorte de diversion à la longue souffrance d'un cœur qui commençait à s'ulcérer. Mais le projet lui sourit néanmoins et il s'y arrêta. Ce serait tout bénéfice pour Hervé de Rhuys. Il aurait ainsi deux pères ; celui que lui avait donné la nature et celui qui, n'ayant pu l'être selon la nature, voulait le devenir selon l'esprit.

— J'irai voir le commandant de Rhuys — se dit Pierre de Trémeur par manière de conclusion.

Mais, le lendemain, un empêchement surgit. Le jour suivant, le romancier se sentit moins décidé. De fil en aiguille, la semaine s'écoula, et Pierre se retrouva au même point que le premier jour. Si

bien que le projet différé attendait encore sa mise à exécution.

Or, dans cet intervalle, M. de Rhuys avait accompli son voyage à Paris, et en était revenu rassuré sur les éventualités menaçantes que son imagination avait forgées.

Il advint qu'un jour d'avril, en sortant de déjeuner, Trémeur monta dans sa chambre et fit une toilette de ville complète pour se rendre à Brest.

— Au moins — disait-il en riant et en mettant la dernière main au nœud de sa cravate — cette fois c'est l'impromptu, et je ne crois pas que le hasard puisse m'arrêter en chemin.

Il se trompait.

Le « hasard » est un inconnu bizarre qui machine à son aise les plus invraisemblables coïncidences.

Au moment où Trémeur faisait à haute voix cette réflexion, la porte de sa chambre, qu'il avait laissée entr'ouverte, fut poussée du dehors, et Pélo, qui faisait fonctions de valet de chambre pour soulager d'autant la bonne, Anne, entra, tenant une carte entre ses doigts.

— Un monsieur qui veut voir monsieur — dit-il.

Pierre jeta les yeux sur la carte et ne put s'empêcher de rire.

— Allons ! il faut croire que la même pensée nous est venue en même temps.

Et il descendit au salon, où l'attendait le comte Roger de Rhuys.

Les deux hommes s'abordèrent avec un peu de gêne, quoique, tout de suite, ils eussent sympathisé du regard.

— Monsieur — commença l'officier de marine — je suis peut-être un peu en retard pour vous remercier de la politesse que vous avez faite, il y a quelques jours, à mon fils. Veuillez m'en excuser et agréer, avant toutes choses, mes remerciements.

Pierre s'inclina.

— Monsieur — répondit-il — j'ai été on ne peut plus heureux de recevoir à ma table votre charmant enfant, et je tenais le fait pour si peu important qu'au moment où vous êtes entré ici, j'achevais ma toilette pour me rendre chez vous, à Brest.

Il dit cela avec un enjouement tel que le commandant se mit à rire.

— En vérité, voilà une piquante aventure, et si Hervé n'était pas né sous une bonne étoile, je croirais qu'il y a lieu de tirer un présage d'une telle coïncidence.

Pierre dit avec un sourire grave :

— Eh ! Monsieur, qu'y aurait-il de surprenant à la chose ? Votre enfant est bien fait pour se concilier, à première vue, toutes les sympathies, et je ne vous cacherai pas que mon cœur est allé droit à lui dès que je l'ai vu.

M. de Rhuys éprouva cette dilatation que tous les pères éprouvent en écoutant l'éloge de leurs fils. Mais une inquiétude vint tout à coup empoisonner sa satisfaction. Par cela même qu'elle était

spontanée et immédiate, cette sympathie de Pierre de Trémeur lui parut suspecte.

Et, derechef, se posa à son esprit cette question injurieuse : quel intérêt avait cet homme à penser et à dire tant de bien d'Hervé ?

Le capitaine de vaisseau n'était pas homme à demeurer sous l'empire d'un soupçon, surtout en face d'un inconnu dont tous les dehors étaient ceux de la droiture et de la loyauté.

Il voulut donc l'élucider sur l'heure, et, comme sa visite n'avait point pour unique but de faire la connaissance de l'écrivain, il aborda le grave sujet de ses préoccupations.

Par malheur, les préliminaires d'une conversation de ce genre n'étaient pas faciles. Le commandant dut s'y reprendre à plusieurs fois.

— Monsieur de Trémeur, avant même que votre nom eût acquis la célébrité, il m'était déjà avantageusement connu.

— Le vôtre aussi, monsieur de Rhuys. Je parle, cela va sans dire, des qualités qu'on se plaît à vous reconnaître, non des circonstances dans lesquelles je l'entendis prononcer pour la première fois.

La voix de Pierre s'était abaissée sur ces derniers mots. Il y perçait une amertume vainement dissimulée.

— Je sais — répliqua le commandant — mais nous nous étions rencontrés, si je ne me trompe, sur un terrain où, malheureusement, c'est moi qui suis resté.

Il affecta d'en rire comme d'une plaisanterie.

Mais ce rire sonnait faux ; il était presque malséant. Trémeur ne s'était pas déridé.

L'officier de marine revint à son caractère.

— Monsieur, dit-il, puisque nos deux mémoires ont évoqué en même temps un souvenir douloureux pour l'un et l'autre, permettez-moi d'en prendre texte pour vous parler à cœur ouvert.

— Je vous écoute, Monsieur, fit simplement Trémeur.

— Je ne prendrai pas de détours avec vous, poursuivit Roger de Rhuys. Je commence donc par vous déclarer que j'arrive de Paris, où je m'étais rendu un peu à cause de vous.

— A cause de moi ?

— Oui. Je vous ai prévenu que je serais sincère. Donc, votre amabilité pour mon fils m'avait inspiré quelques craintes...

Il s'interrompit. Quoiqu'il y mît des formes, ce qu'il avait à dire n'était ni aisé, ni agréable. D'autant plus que le romancier lui répondait, avec une parfaite candeur :

— Je ne vous comprends pas, Monsieur.

— Vous allez me comprendre. Vous avez été, avant moi, candidat à la main de mademoiselle Blinval, et je me suis laissé conter que vous en étiez fort épris, alors. En galant homme, vous n'avez rien entrepris sur les droits du mari, tant qu'il y a eu un ménage et un foyer respectables. Mais du jour où.... cette femme, manquant à tous

ses devoirs d'épouse et de mère, a déserté le toit conjugal, elle a recouvré une liberté dont je n'essaierai pas d'entraver l'exercice, tant qu'elle n'en fera pas un usage dangereux ou déshonorant pour mon fils.

Or, il m'était venu à l'esprit, que, peut-être, vous aviez retrouvé.... cette femme dans le monde, que vos premiers sentiments avaient pu se réveiller, et que, même à votre insu, vous aviez pu prêter votre aide à ses intentions.

Cette fois, le soupçon était si blessant que Pierre de Trémeur changea brusquement de couleur.

Sa voix eut un tremblement lorsqu'il dit :

— Et vous avez supposé, Monsieur, que j'avais bénévolement prêté mon concours à je ne sais quelle machination coupable de madame de Rhuys à l'encontre de votre sécurité ? C'est bien là, je crois, le sens que je dois attribuer à vos paroles ?

Le commandant l'arrêta d'un geste :

— Non, Monsieur, ce n'est pas le sens de mes paroles. A Dieu ne plaise que je suspecte la bonne foi d'un homme sans le connaître. Et puisque les circonstances m'obligent à vous dévoiler ma pensée, la voici dans toute sa netteté !

Je me suis demandé un instant, sachant combien cette femme est artificieuse, si ce n'était pas elle qui avait fait les premières avances auprès de vous, si, profitant peut-être des restes de votre ancienne... tendresse, elle ne s'était pas insinuée dans vos bonnes grâces, afin de pouvoir se rapprocher

ainsi de l'enfant dont je l'ai séparée. Vous, Monsieur, vous devenez pour elle une occasion et un moyen. Le Trez'hir est aux portes de Brest, et même en supposant que les rapports du romancier Pierre de Trémeur avec le poète Amandine Derny fussent de simples relations littéraires, ne voyez-vous pas combien ce voisinage devenait commode à la mère coupable, dangereux pour l'enfant abandonné !

L'irritation qui avait un moment envahi Trémeur était tombée. Maintenant les angoisses et l'embarras du pauvre père le poignaient lui-même.

Il passa fébrilement la main sur son front, comme pour en chasser un nuage, puis la tendit au capitaine de vaisseau.

— Vous avez eu raison, Monsieur, de vous défier, et, à votre place, j'eusse peut-être poussé la prudence plus loin encore. Mais, franchise pour franchise ! Vous avez d'autant mieux fait de tenir cette conduite envers moi, et de m'ouvrir les yeux, que, précisément cette année, et il n'y a pas fort longtemps, j'ai renoué avec madame de R... — je veux dire avec Amandine Derny — des relations simplement littéraires, ainsi que vous disiez tout à l'heure. J'aurais donc pu, à mon insu et avec la meilleure volonté du monde, devenir tout à fait hostile à vos intentions.

Il fit une pause.

— Maintenant, vous m'avez mis tout à fait à l'aise pour vous dire que ma sympathie pour vo-

tre fils est allée à lui tout droit, spontanément, sans le secours d'aucun souvenir, puisque, au moment où je l'ai rencontré, j'ignorais son nom et son origine. Or, ce nom et cette origine me le rendent aujourd'hui plus cher encore, puisque, d'une part, il est votre fils, et que, de l'autre, il est sous la menace d'événements que vous avez le droit de considérer comme un danger.

Trémeur termina, en riant :

— Un homme averti en vaut deux — dit le proverbe. Désormais, votre enfant aura trois gardiens autour de lui, car je suppose que le superbe matelot dont vous avez fait la gouvernante d'Hervé de Rhuys est investi de fonctions analogues.

Cette gaîté de bon aloi, cette sincérité d'accent avaient gagné le cœur de l'officier de marine.

— Merci, Monsieur — répondit-il — je ne puis vous exprimer toute ma gratitude pour les paroles que vous venez de prononcer. Je vous conduirai moi-même mon fils, ou plutôt, si vous le permettez, lui-même viendra demain sous l'égide de notre brave Mâlo, vous prier d'accepter notre invitation à dîner. Quoique mineur, Hervé tient de ma volonté le droit de rendre les politesses qu'on lui fait.

Cette fois, la glace était bien rompue, et il n'existait plus d'équivoque.

Le commandant se leva pour prendre congé. Pierre le retint.

— Voulez-vous me permettre quelques ques-

tions qui nous faciliteront une conclusion pratique de cette conversation?

— Très volontiers, Monsieur, — répliqua le comte en se rasseyant.

— Monsieur — continua Trémeur — vous m'avez ouvert les yeux, ai-je dit. Il est donc nécessaire que vous me renseigniez sur la conduite que je dois tenir à l'égard de... la personne dont nous venons de parler. Il me faut vous déclarer, tout d'abord, que c'est au hasard que je dois d'avoir repris avec elle des relations interrompues depuis treize ou quatorze ans au moins.

— Déjà tant de temps écoulé! — soupira le capitaine de vaisseau.

— Amandine Derny, poète, donnait une soirée où nombre de gens de lettres étaient invités. Je m'y rendis par politesse, un peu aussi par curiosité, ignorant totalement quelle personnalité se cachait sous ce pseudonyme. Je ne renouvelai ma visite qu'au bout d'un an, et il y a deux mois environ, j'ai fait cette visite pour la troisième fois.

— En effet, cela ne peut pas s'appeler de l'intimité.

— Je ne vous étonnerai point en vous disant qu'il n'a jamais été question du passé au cours de ces rencontres et des conversations auxquelles elles ont donné lieu. J'ajouterai même que, quelque agréable souvenir que j'en eusse conservé, je n'ai plus retrouvé mes sentiments d'autrefois, preuve que mon cœur était bien mort. Vous voyez

donc que, de ce côté, il n'y a rien d'alarmant.

— Mais je n'ai pas, un seul instant, douté de votre loyauté, Monsieur !

— Sans doute ; c'est moi qui ai voulu vous rassurer plus complètement à l'égard d'éventualités plus ou moins menaçantes. Toutefois, je tiens à insister sur ce qui fait l'objet de vos alarmes : la possibilité d'entreprises contre votre repos. Si vous les redoutez, c'est que vous avez des raisons pour cela.

— Hélas ! oui, Monsieur. Il en a été fait déjà.

— Bien. Veuillez faire attention à ceci. Il n'est pas en mon pouvoir d'empêcher madame Amandine Derny de pousser une pointe jusqu'à Brest et même de visiter le Trez'hir, où habite le romancier Pierre de Trémeur, une vieille connaissance. Mais il est en mon pouvoir de vous prévenir de la présence du danger près de vous. C'est ce que je m'engage dès à présent à faire au premier signe inquiétant. Je ne veux pas être à demi l'ami de M. Hervé. Maintenant, à vous, Monsieur, de me dire quelle doit être mon attitude à l'égard de l'enfant.

— Un mot suffira à vous éclairer, monsieur de Trémeur. Est-il besoin de vous dire qu'Hervé ne sait rien, et qu'il croit sa mère morte ?

— Cela, je le supposais avant toute question. Je respecterai donc scrupuleusement son ignorance.

— Et vous éviterez, n'est-ce pas, toute allusion, toute parole pouvant éveiller dans l'esprit de l'en-

fant un soupçon capable de lui faire connaître la vérité? Il ne la saura que trop tôt, hélas!

— Monsieur — conclut Trémeur — comptez que, désormais, vous aurez en moi plus qu'un ami — un allié. Je mettrai tous mes soins à détourner de votre cher enfant tout ce qui pourrait contribuer à altérer cette fraîcheur d'innocence que vous tenez justement à lui conserver le plus longtemps possible.

Les deux hommes se séparèrent sur ces derniers mots, et le capitaine de vaisseau put rentrer chez lui, tout heureux d'avoir rencontré, en son ancien rival, un auxiliaire de ses intentions.

Demeuré seul, Trémeur éprouva, en même temps qu'une vive satisfaction d'avoir ainsi régularisé son attitude en face du père, une sorte de remords d'avoir fait si bon marché de ce qu'on appelle parfois les droits de la mère.

De quelle autorité, en effet, était-il investi pour prononcer dans la querelle, pour prendre parti pour ou contre l'un des deux adversaires dont la lutte avait pour enjeu l'amour d'un enfant?

Et voilà que les arguments de la morale nouvelle — de la morale moderne — pleine de sensiblerie et d'atténuations, revenaient à l'esprit du romancier et battaient en brèche la première influence, la première conviction, irréfléchie en quelque sorte, qui l'avait incliné à favoriser le père.

A y regarder de près, que valaient les raisons

de M. de Rhuys? Ne se fondait-il pas, pour condamner sa femme sans appel, sur l'injure qu'il en avait reçue *personnellement*. Et de ce que Berthe avait été mauvaise épouse, il concluait qu'elle était mauvaise mère.

Mais rien n'était moins légitime qu'une telle déduction. Elle rentrait dans la classe de ces arguments vicieux qu'on nomme *sophismes de l'accident*. M. de Rhuys concluait d'un *fait* à un *fait* et, qui plus était à un *fait éventuel*, ce qui est contraire à toute espèce de logique. Trémeur ne pouvait en disconvenir.

Car, maintenant, des souvenirs lui venaient, infirmant cette opinion, ce préjugé du capitaine de vaisseau. Il avait mémoire de pauvres créatures déchues, entraînées par une première défaillance dans la vie honteuse et souillée, et en qui, pourtant, avait survécu, omnipotent, invincible, le sentiment de la maternité, l'amour du petit être, fruit d'un autre amour et cause première de leur dégradation irrémédiable.

Et Pierre se rappelait qu'il en avait rencontré dont l'infamie ne servait qu'à faire vivre l'enfant, confié à quelque nourrice de campagne ou élevé dans quelque asile où la mère ne se montrait que rarement, tremblant elle-même de dévoiler son abjection à cette créature, à la fois son châtiment et sa consolation.

Lentement, ces évocations troublaient l'âme de Trémeur et alarmaient sa conscience. Ne venait-il

pas de commettre une injustice, de se faire le complice d'une iniquité?

Tout le jour, cette pensée le tint soucieux, angoissé.

La nuit, en face des ténèbres, il lui parut que la lumière qui éclairait son esprit changeait de caractère, ou, du moins, qu'elle lui montrait des aspects nouveaux de la question.

Elle était complexe, cette question.

Elle ne se résolvait point par des principes. Pour la trancher en connaissance de cause, il fallait, en même temps que les raisons d'ordre logique, mettre en présence les faits, opposer les personnalités l'une à l'autre.

Or les faits parlaient haut.

D'une part, il y avait là un homme de cœur et de devoir consacrant sa vie tout entière de dévouement et de fidélité à l'éducation de son enfant.

De l'autre, on voyait une femme qui, après avoir trompé un premier amour innocent et candide au profit d'une union contractée sans amour, avait derechef trahi ses serments dans cette union même, sans se laisser arrêter par le respect de la foi jurée, de l'honneur conjugal et de ses obligations envers son fils.

Et tandis que l'homme, renonçant aux satisfactions, même légitimes, que peut donner le monde, se renfermait dans l'austère exercice de ses devoirs professionnels et sociaux, la femme, oublieuse de son parjure, débarrassée du complice de bas étage

qui l'avait aidée à pécher, continuait dans le monde une existence frivole et agitée, cherchant dans l'étourdissement et le bruit à étouffer ses remords, à braver la réprobation et la mésestime publiques.

Oui, en vérité, c'est ainsi qu'il fallait envisager les choses.

La justice, le droit, étaient du côté de cet homme contre cette femme. Le reste n'était plus qu'arguties misérables, chicanes dérisoires.

Dès lors, Trémeur se sentit rassuré. Son sentiment avait vu clair avant sa raison, spontanément, par ce pouvoir de vision instinctive que Dieu a départi au cœur, à la grande humiliation de l'intelligence.

Et voilà que le sceptique reçut de cette espèce de constatation une impression singulière. Il lui parut que ses idées se modifiaient à son insu, presque contre sa volonté. Tout l'échafaudage des ergoteries mondaines se révélait à lui dans sa pauvreté et ses aspects mensongers.

Il s'endormit dans cet ordre de réflexions, et, la nuit, il fit un rêve étrange par lequel il voyait sa solitude transformée. Un être allait la remplir désormais, et cette espèce de paternité mystique, dont son imagination caressait naguère l'hypothèse, était désormais réalisée.

Aussi, le matin, se leva-t-il avec allégresse. Il avait hâte de voir arriver Hervé.

Celui-ci vint vers une heure après-midi. Il trouva

Pierre dans les meilleures dispositions et lui renouvela l'invitation faite, la veille, par son père.

Et comme, selon l'habitude chère à Mâlo Riantec, il était venu en bateau, ce fut également en bateau que Trémeur prit le chemin de Brest, où l'on débarqua juste à point pour se mettre à table.

M. de Rhuys attendait les arrivants sur le quai.

Lui aussi, il avait totalement dépouillé l'espèce de réserve ombrageuse que ses traits avaient gardée pendant sa conversation avec le romancier, au Trez'hir. Maintenant, sa belle figure ouverte et fière souriait. Il tendit la main à Pierre.

— Vous êtes vraiment aimable d'avoir accepté, monsieur de Trémeur, et d'être venu. J'ai beaucoup médité, cette nuit, et je crois que c'est une bonne fortune pour Hervé de vous avoir rencontré sur son chemin.

VIII

A Paris, cependant, madame de Rhuys faisait d'amères réflexions.

Pour la première fois, quelque chose comme un regret s'éveillait dans l'âme de cette femme.

Elle avait trente-quatre ans, ce qui n'est pas un mauvais âge pour les femmes, mais ce qui n'est pas trente ans, le bel âge, si l'on on croit Balzac. Elle était dans tout l'éclat de sa beauté, mais cette beauté était à ce point de maturité après lequel commence le déclin.

Elle avait donc vécu les trois quarts de la vie aimable, et c'était avec épouvante qu'elle se voyait arriver à cette limite que les femmes n'avouent pas, précisément parce qu'en l'éloignant en paroles, elles se font l'illusion de la reculer dans la réalité. La quarantaine, en effet, est l'arrêt désormais irrévocable du destin, et il n'y a pas à en chercher les atténuations.

Et, maintenant, en dressant le bilan de son existence, elle éprouvait cette espèce de découragement qu'occasionne la constatation des fautes commises, des occasions perdues, des joies sottement négligées.

Elle avait vécu, mais au sens le plus vulgaire de ce verbe. Rien ne l'avait élevée au dessus du terre-à-terre des félicités banales permises aux plus obscures personnalités. Elle avait sacrifié à l'apparence le réel et, le jour où cette réalité était venue briser, d'un seul choc, ses conceptions imaginaires, elle avait voulu les remplacer par une autre réalité, factice celle-là.

Pour une femme qui n'a de l'honnêteté que l'habitude et non le principe, ces heures de réveil sont toujours fatales.

Or, Berthe Blinval s'était mariée sans amour, à un homme dont le caractère et la position sociale avaient flatté sa vanité. A l'époque où Pierre de Trémeur l'aimait, lui, elle n'avait ressenti pour le futur écrivain qu'une de ces affections de passage qui sont l'exutoire du trop plein de caprices dont un cœur de jeune fille a toujours la surabondance. L'épousant, elle se fût peut-être fixée dans ce choix et l'inclination, encore vague, se fût transformée en amour véritable.

Une fois liée à un ami, Berthe sentit le poids de la chaîne. Le mariage est un lien qui ne laisse aucune latitude, et il faut le briser pour reprendre sa liberté. La mort seule est la rupture légitime de ce

lien. Mais l'adultère en est une façon de rupture, tout à fait apparente, non moins violente mais plus immédiate.

Berthe n'était pas assez mauvaise pour désirer la mort de son mari. En conséquence, elle regarda de sang-froid la seconde issue qui lui restait ouverte. Il faut bien dire que sa faute fut encore plus cérébrale que sentimenlale. Lorsqu'elle était jeune fille, on l'eût grièvement mortifiée en lui faisant entendre qu'elle aurait, quelque jour, des faiblesses pour un cabotin.

Pourtant, quand elle pécha, ce fut avec discernement, ne cédant qu'à moitié à l'entraînement sensuel.

Cette liaison, de tous points infamante, avait constitué une chaîne infiniment plus lourde que la première. Aussi, la jeune femme, qui n'avait point à la rompre, la secoua-t-elle aisément, n'ayant, cette fois, aucun respect, aucune loi, aucun préjugé à braver.

Au bout de cette deuxième émancipation, il y avait la liberté *vraie*, c'est-à-dire entendue dans le sens où l'on entend la licence. M. de Rhuys l'avait condamnée au mépris ; le saltimbanque qu'elle avait préféré à ce mari généreux et digne, l'avait délivrée de cette honte qui ressemble à une éclaboussure de boue.

Elle était donc maîtresse de ses droits, comme de ses faits et gestes. Elle n'avait pas vingt-cinq ans, à cette époque. Jeune, belle, douée de talents

remarquables, ayant, par dessus tout, ce pouvoir ensorcelant que possèdent certaines femmes, elle ɟnp souffrir toutes les satisfactions désirables.

Et, cependant, chose singulière ! Cette femme que ne retenait plus aucun frein, cette femme affolée de rêves dangereux, affamée de jouissances, ne fut que rarement, très rarement coupable. La parole historique est toujours vraie : « On peut citer des femmes qui n'ont pas eu d'amants ; on n'en peut pas citer qui n'en aient eu qu'*un*. » En revanche, ce qui est tout aussi certain, c'est que le nombre, passé *un*, est essentiellement variable, et, à moins d'exceptions redoutables et maladives, comme les figures des Cléopâtre et des Messaline, on trouve que la lassitude, l'ennui, le dégoût et le remords finissent par avoir raison des penchants criminels.

C'était le cas pour Amandine Derny. Elle n'avait pas de remords, à proprement parler, puisque le caractère de sa faute originelle échappait à son sens moral. Mais les quelques expériences qu'elle avait pu faire de ce qu'on appelle « amour » lui avaient laissé un profond dégoût de ses joies. C'était ce dégoût qui l'avait toujours arrêtée au bord de l'abîme chaque fois qu'une sollicitation malsaine venait hanter son esprit. Elle se disait que c'était trop payer de la honte et de ses rougeurs, de la confusion et de ses nausées le plaisir illicite qu'on s'accorde pour quelques moments.

Elle avait donc cherché ailleurs des joies plus

nobles et avait cru les trouver dans les satisfactions de l'esprit. Celles-ci ont presque toujours, en ce cas, pour conséquence le développement sans mesure de la vanité, et les femmes contractent plus aisément encore que les hommes la maladie de l'orgueil chronique. Qu'elles aient tourné un vers sans trop de maladresse, elles ne se mesurent plus qu'à leur aune propre et n'admettent leurs émules du sexe fort à les conseiller qu'à la condition d'être appelées par eux Sapho ou Corinne. S'ils y consentent, elles perdent tout à fait la tête, et leurs débordements ne connaissent plus de frein. Non seulement elles ne s'aperçoivent pas que les neuf dixièmes de leurs courtisans ne louent en elles la poétesse qu'afin de se rendre maîtres de la femme, mais elles versent invariablement dans l'absurdité et le cynisme. C'est de bonne foi... momentanée que nombre d'entre elles se prétendent à l'abri des réclamations de la morale vulgaire et se prévalent de leur qualité d' « artistes » pour enfreindre toutes les lois.

Les choses vont ainsi jusqu'à l'heure où l'on s'aperçoit que ni le plaisir, ni la gloire ne font le bonheur. Cette heure vient vite, surtout quand le plaisir répugne et que la gloire se réduit aux limites d'un cercle ou d'une coterie.

— Madame de Rhuys avait déjà ressenti cette désillusion au moment où elle retrouva Pierre de Trémeur.

A trente-quatre ans, on ne pense plus comme à

vingt, voire à vingt-cinq. On est sur le retour des croyances, au lendemain des mirages, à plusieurs siècles des naïvetés d'antan. Il arrive fréquemment alors qu'on se retourne vers l'âge heureux comme vers un sommet éclairé par les feux de l'aube. Bien que ces lueurs brillent seulement pour ceux qui gravissent le versant de l'autre côté, ceux qui descendent la pente de ce côté-ci en aperçoivent les reflets d'or; ils oublient qu'eux aussi ont eu ce sommet doré pour but de leur course et ils n'en apprécient le charme et l'éclat que lorsqu'ils l'ont dépassé.

Tel fut l'aspect sous lequel la rencontre de Pierre de Trémeur fit reparaître aux yeux de Berthe le premier amour qu'elle avait connu. Au physique, le romancier avait vieilli relativement moins qu'elle. Elle lui découvrit une beauté grave et mélancolique qui l'impressionna. Après échange de quelques paroles banales, elle découvrit également que cette mélancolie, cette gravité étaient réellement dans le caractère du jeune homme.

Alors, une sentimentalité bizarre, qu'elle trouva consolante, lui emplit le cœur. Elle se persuada que c'était elle la cause de ce caractère de l'écrivain, que Pierre portait encore le deuil de sa première, de son unique tendresse.

Elle ne se trompait point absolument, puisque Trémeur devait à cette grande déception d'avoir renoncé à l'amour et adopté l'existence solitaire qu'il menait. Mais elle se flattait en en exagérant la

portée, surtout en supposant, par voie de déduction, qu'il était encore en son pouvoir de reprendre le roman à la page où elle-même avait brutalement fermé le livre.

En même temps que le livre, elle avait fermé le cœur de Pierre, et il n'était plus au pouvoir de personne de le rouvrir.

Ce que le romancier avait éprouvé, lui, en revoyant Berthe, avait été un sentiment d'une nature absolument différente, et peut-être n'eût-elle pas été très flattée de le connaître.

Quoi qu'il en fût, les regrets qu'éprouvait la femme du commandant de Rhuys devenaient chaque jour plus acerbes. Econduite par Trémeur dans l'espèce d'assaut qu'elle avait eu la prétention de donner à son indifférence volontaire, elle était demeurée plusieurs jours dans l'abattement de son échec. Puis, elle avait voulu se divertir et chasser de sa mémoire ce souvenir importun. Il était revenu, harcelant, tenace comme les névralgies et les migraines. Pour finir, elle avait composé avec les protestations de ce qui restait en elle de dignité en se faisant accroire que son amour-propre exigeait une revanche. Il lui fallait voir Trémeur à ses pieds. Ce jour-là, elle s'estimerait satisfaite.

Au fond, elle était éprise, et sérieusement cette fois. Précisément parce qu'il l'évitait, l'écrivain prenait sur elle un incontestable empire. Berthe Blinval s'acharnait à le poursuivre à son insu et malgré lui.

Elle apprit indirectement son départ pour la Bretagne. Dès lors, elle n'eut qu'une pensée : l'y rejoindre au plus vite et essayer, dans ces lieux plus calmes, avec la complicité de la mer, de la campagne, des silences et des brises, de reconquérir l'âme rêveuse de l'écrivain.

Mais comment l'y retrouver? Au temps des relations entre les Trémeur et les Blinval, on était au courant des adresses réciproques. Le mariage de Berthe avait fait cesser ces relations, et elle avait oublié de s'enquérir auprès de Pierre de son nouveau domicile, sachant pourtant que le jeune homme l'avait élu hors de Quimper. Elle ne connaissait que son logement de Passy et, quand il n'y séjournait pas, personne n'avait pu la renseigner, le concierge de la maison moins que tout autre, puisqu'il avait reçu de Trémeur l'ordre formel de ne livrer son adresse à qui que ce fût.

Amandine Derny se heurta donc à une fin de non recevoir formulée dans le plus gracieux des sourires, car ce concierge avait du savoir-vivre.

Il ne lui restait qu'à tenter la chance en s'embarquant au hasard — ce qu'elle fit.

Un soir, elle annonça à ses amis et à ses adorateurs qu'elle entreprenait un voyage d'affaires dans le Poitou, où son père lui avait laissé quelques biens. Et le lendemain matin, elle prit l'express de Bretagne, résolue à consacrer tout un mois à ses recherches, décidée à fouiller l'une après l'autre toutes les cités un peu importantes du littoral.

Cette méthode était parfaitement rationnelle. Elle devait aboutir à un succès, pensait la jeune femme. Car si, à Paris, on ignore le nom de son voisin de palier, il ne saurait en être de même dans une petite localité que doit remplir, bien certainement, le renom de ses habitants les plus marquants.

Et Berthe, raisonnant avec la logique en cours dans la capitale, se figurait que le romancier Pierre de Trémeur devait importuner de sa renommée parisienne les gloires moins tapageuses de la province.

Madame de Rhuys avait pris la ligne d'Orléans. Elle commença donc sa tournée par la Bretagne méridionale. Nantes fut sa première étape, et elle put s'assurer tout de suite que Pierre de Trémeur n'avait pu choisir un milieu aussi animé, qui n'eût fait que lui reproduire, dans un cadre plus restreint, le bruit et l'agitation de la capitale.

Chose étrange! cette femme d'un officier de marine ne connaissait rien de la mer — de la vraie mer que son mari était, par sa profession même, appelé à affronter à tout moment.

Ce qu'elle en savait se bornait à la notion des plages mondaines sur lesquelles M. Blinval, son père, l'avait conduite presque tous les ans, pour y étaler, aux côtés de tant d'autres, sa beauté capiteuse et ses toilettes élégantes.

C'était même dans une de ces expéditions à Dinard qu'elle avait rencontré Roger de Rhuys. Après le mariage, le commandant avait conduit sa femme

à Rochefort et à Toulon. Berthe, qui goûtait beaucoup les charmes de Nice, n'avait fait à Toulon qu'un séjour tout juste suffisant pour faire plaisir à son mari en visitant à son bras l'arsenal. Dès ce moment, l'officier avait pu deviner la frivolité et le peu de fonds de cette nature tournée vers le plaisir et ce qui tend à le satisfaire.

Il n'avait donc pas insisté pour montrer à sa femme les rades de Cherbourg et de Lorient et, surtout, cette incomparable rade de Brest, qui constitue la merveille maritime de la France.

Berthe, de son côté, n'avait manifesté aucun désir de s'initier plus complètement à la belle mais rude carrière de M. de Rhuys. Ce qu'il lui avait fait voir à Rochefort et à Toulon ne l'avait point intéressée. Aucune trace des beautés, des chefs-d'œuvre de l'industrie humaine n'était restée dans cette cervelle de femme légère et inconsistante.

Aussi le parcours que fit Amandine Derny de villes maritimes, car elles le sont toutes, peu ou prou, sur cette merveilleuse côte de Bretagne, fut-il fécond en découvertes, non de la Méditerranée, mais de l'Océan.

A Vannes, elle prit connaissance du Morbihan dont, la veille encore, elle ne soupçonnait point l'existence, car ses études géographiques n'avaient jamais été poussées très loin; à Lorient, elle s'extasia devant le *Brennus*, comme si elle eût vu un cuirassé pour la première fois; à Quimperlé, la forêt de Carnoët lui servit d'écran pour s'abriter

contre les souffles salins du Pouldu et de Doëlan ; à Quimper, elle se régala de sardines venues du Guilvinec et de Lesconil, sans accorder une pensée à ces souffre-douleurs héroïques qui sont les pêcheurs de Penmarc'h et d'Audierne.

Nulle part, elle n'avait rencontré Pierre de Trémeur.

Il ne lui restait plus qu'une étape à franchir : celle de Brest.

Un élan de la vapeur l'y apporta et elle débarqua à l'improviste dans la ville de guerre où, tout de suite, elle se fit porter à l'hôtel des Etrangers, rue de Siam.

Certes, le cœur lui battit en débarquant.

Elle y avait ressenti le choc de deux émotions différentes.

L'une tenait au souvenir de son mari. Elle savait bien, en effet, que le comte Roger était venu se fixer à Brest, et la présence de son mari n'allait pas sans inspirer à l'épouse infidèle un profond sentiment de honte, mêlé de quelque terreur.

L'autre émotion, plus profonde et plus puissante encore, elle la devait à la pensée de son fils. Car ce qui la faisait plus méprisable, c'était d'avoir trahi deux devoirs, et celui de la maternité est peut-être le plus saint des deux. En le méconnaissant, Berthe avait démenti la nature, qui met aux entrailles de toute femme l'invincible amour de l'être qui en a reçu la vie.

Et ici, madame de Rhuys se sentait envahie d'un

malaise étrange. Elle éprouvait comme la douleur cuisante d'une plaie mal fermée qui se rouvrirait après des années.

Elle n'avait jamais su les tendresses de la mère, ni comment se forme cette douce chaîne par laquelle l'enfant se rattache à sa mère. Hervé n'avait bu que le lait d'une nourrice et n'était rentré sous le toit paternel que peu de jours avant la fuite de Berthe. Elle ignorait donc ces premiers éveils de la conscience, ces adorables apparitions de l'âme au fond des prunelles limpides qui commencent à regarder le monde extérieur, ces sourires dont un seul met tant d'ivresse, ces larmes qui font éclore tant de douleurs dans le cœur des parents.

Et, depuis lors, un peu plus de douze ans s'étaient écoulés. Hervé avait grandi : il avait traversé tous les moments heureux ou critiques de l'enfance sans qu'aucun baiser, aucune caresse maternelle se mêlât à ses jeux, accrût son bonheur, récompensât ses mérites ou adoucît ses peines.

Aujourd'hui, il avait l'âge où les premières fleurs se sont fanées, où les suaves tendresses ne se manifestent plus. Berthe avait laissé perdre tout cela. Elle avait si bien perdu de vue le petit être abandonné qu'elle était incapable de le reconnaître à cette heure. Et cet être oublié, délaissé, inconnu, c'était son fils!

Toutes ces réflexions amères se présentèrent en même temps à son esprit dès son arrivée à Brest. Elle ne prit même pas garde au merveilleux pano-

rama qui se déroulait sous ses yeux. Tout entière à l'idée qui venait de se fixer en elle, elle ne se rappelait même plus qu'elle avait fait ce voyage pour retrouver Pierre de Trémeur. Il était bien le dernier auquel elle songeât en ce moment!

Dans le trajet de la gare à l'hôtel elle avait penché sa tête aux vitres de la voiture qui l'emportait. Dans la rue de Siam, elle avait rencontré une division du lycée et, tout aussitôt, elle avait pensé à Hervé, qui était peut-être dans les rangs, parmi ces enfants défilant en colonne. Et deux larmes lui étaient montées aux yeux, soudain. Oh! cette torture imprévue de voir tout à coup le passé surgir devant ses yeux, de se dire : « Mon fils est ici, dans ces murs, dans cette enceinte et je ne le reconnaîtrais pas! »

A l'hôtel, elle ne prit que le temps de changer de toilette et de manger quelque chose à la table d'hôte. Puis, possédée du désir de s'informer du sort de son enfant, elle se mit à arpenter la ville, ne sachant où diriger ses pas, sans cesse prise du désir de questionner les enfants d'un certain âge qui se trouvaient sur son chemin, se tenant à quatre pour ne point laisser éclater cette préoccupation. Et, un peu lasse, remarquant que le public, frappé peut-être par l'incohérence de sa démarche, la considérait avidement, elle se dirigea vers le cours d'Ajot, où vous ramènent invariablement toutes vos courses dans Brest, et se laissa tomber sur un banc.

Elle se sentait vide, sans forces. Son œil erra

distraitement sur l'admirable paysage placé sous ses regards et une larme mouilla le coin de sa prunelle, à la pensée de se voir si seule, si bien effacée dans la foule ignorante et indifférente. Là-bas, à Paris, dans un cercle d'où elle ne sortait guère, elle était Amandine Derny, la « Sapho fin de siècle, » devant laquelle d'impudiques courtisans brûlaient l'encens frelaté de leur culte. Ici, qui connaissait Amandine Derny? De ses volumes de vers, tirés à mille exemplaires et dont on vendait bien une moitié, nul ici n'avait peut-être lu un hémistiche. Et il suffirait de l'apostrophe d'une honnête femme, disant simplement : « Voici madame de Rhuys, » pour éclabousser de la boue de son passé toute l'auréole de son présent en clinquant.

Brusquement, ces réflexions pénibles cessèrent; elles prirent un autre cours...

Berthe venait d'apercevoir, traversant la promenade et sortant d'une maison de belle apparence, l'homme qu'elle était venue chercher jusqu'ici, ce même Pierre de Trémeur qu'elle poursuivait depuis Paris.

Elle ne s'y trompait point. C'était bien lui, avec sa taille haute et élancée, ses épaules légèrement voûtées, ou plutôt portées en avant, sa démarche cadencée en un vague balancement.

Elle se leva en sursaut et marcha à sa rencontre, car il venait vers elle.

Tout à coup, Pierre s'arrêta. Un jeune garçon de treize à quatorze ans avait couru après

lui, et lui avait tendu la main après l'avoir salué.

Berthe ne pouvait, à peine d'indiscrétion, se rapprocher davantage. Elle eut à peine le temps de voir au passage la silhouette élégante de l'enfant, qui, la poignée de mains échangée, était entré dans la maison que Trémeur venait de quitter.

Aussi bien, à cette heure, madame de Rhuys était-elle fort embarrassée. Quand elle avait décidé de rejoindre Pierre, elle ne s'était pas mise en peine d'une explication ou d'un prétexte. Elle avait jugé que rien ne serait plus facile que de découvrir un motif provisoire servant d'entrée en matière à la déclaration d'amour qui y ferait suite. Est-ce qu'un galant homme insiste jamais auprès d'une femme en pareil cas ? N'est-ce pas toujours lui qui prend les devants, qui ouvre le feu? A défaut d'un autre sentiment, la fatuité devait suffire à entraîner le consentement de Pierre. Ce n'est pas tous les jours qu'on voit la femme courir après l'homme, alors que le contraire est si fréquent!

Et voilà que Berthe se trouvait prise à court, entièrement dépourvue. Elle ne savait plus en quels termes aborder l'écrivain. Son plan, au départ, n'avait eu qu'un défaut, celui d'être combiné en vue d'un tête-à-tête, d'un dialogue engagé à la façon d'une conversation de théâtre. Elle était fort « théâtrale », mademoiselle Berthe Blinval, et elle devait ce défaut à l'éducation tout à fait factice qu'elle avait reçue. Le magistrat voltairien qui était son père l'avait élevée dans ses principes, et il avait pu, avant

de mourir, en mesurer les conséquences. L'arbre se reconnaît à ses fruits, dit l'Evangile. M. Blinval était mort de chagrin et de déception. Mais cela n'avait rien changé à l'humeur et au tempérament de sa fille. Elle était demeurée enthousiaste de la convention de l'en dehors. La réalité l'offusquait, et, à chaque heurt de la vie, elle cherchait un refuge dans le rêve.

Or, elle avait rêvé de surprendre Pierre et de le vaincre dans une rencontre machinée à peu près comme ceci :

Madame feignait un étonnement mêlé de plaisir. Elle tendait la main un peu distraite, un peu effarouchée. Naturellement, lui prenait cette main et approchait respectueusement ses lèvres du bout des doigts qu'on lui tendait. Alors elle s'écriait, avec un rire en sourdine :

—Voyez donc un peu le hasard ! Quel metteur en scène ! Il m'amène juste là où vous êtes ! Je quitte Paris pour me distraire et il se rencontre que la voie que je suis croise la vôtre !

Naturellement aussi, Pierre croit devoir répondre par un compliment. Ah ! n'importe lequel, le plus banal du monde. Et, de fil en aiguille, on en vient à parler de l'éternel sujet, et le marivaudage entre dans le vif. Dès lors, Berthe a partie gagnée, car tout le monde sait qu'à ce jeu une femme l'emporte toujours, pourvu qu'elle puisse se cambrer sur un dossier de fauteuil et sourire en clignant de l'œil à l'abri d'un éventail.

Par malheur, de toute cette mise en scène, il n'y avait présentement à la portée d'Amandine Derny que... l'éventail. C'était quelque chose assurément ; ce n'était point assez.

L'entrevue fut aussi froide que possible. Pierre était extraordinairement gêné — plus que gêné même. Il se sentait mal à l'aise. Toutes sortes de raisons contribuaient à ce malaise.

La plus sérieuse, celle qui prima les autres, fut que la rencontre avait lieu précisément sous les fenêtres de l'appartement occupé par M. de Rhuys au moment même où Trémeur quittait Hervé. Il n'était pas impossible que le commandant fût à sa fenêtre, ou, tout au moins, derrière ses vitres, selon son habitude, attendant le retour de son fils. Dès lors, ne pouvait-il s'alarmer, concevoir même les soupçons les plus légitimes au sujet de cette bizarre occurrence, croire même à une entente, à une complicité de sa femme avec Trémeur ?

Et tel que Pierre connaissait le commandant, la chose n'était que trop vraisemblable. Il lui suffisait de se rappeler sa première entrevue avec lui.

Il n'eut donc rien de plus pressé que de chercher à s'éloigner d'un endroit aussi dangereux, et, comme il avait aperçu Berthe d'assez loin, il se porta le plus vivement qu'il put à sa rencontre.

— Vous, à Brest ? — demanda-t-il en saluant.

— Moi, à Brest — répliqua-t-elle. — Est-ce que cela vous déplaît ?

— Madame, je vous répondrai, comme dans *Ho-*

race de Corneille — non, mais cela me surprend.

— Vous ne vous y attendiez donc pas du tout ?

— J'eusse été un fat de m'y attendre.

Elle se mordit les lèvres. Sous forme de galanterie, Trémeur venait de lui infliger, une fois de plus, une de ces leçons comme lui seul savait les donner. Elle brûla ses vaisseaux.

— Que voulez-vous, Pierre ? Cela vous paraîtra peut-être incroyable ? Cela est vrai, pourtant. Vous êtes le seul homme à l'estime duquel je tienne, et je n'ai pas voulu rester sous le coup de votre... désaveu de l'autre jour.

Tout en parlant ainsi, ils avaient gagné l'une des rues latérales qui s'amorcent au cours. Pierre, plus à l'aise, maintenant, pouvait aussi mieux répondre.

Et, franchement, l'air de tristesse de cette femme était si vrai, son affection paraissait si sincère, que le romancier se laissa toucher. Elle lui arracha de la sorte le secret de sa retraite au Trez'hir ; elle obtint même la permission de l'y aller voir.

Trémeur songeait, en effet, qu'il aurait toujours le temps de prévenir M. de Rhuys, afin qu'il retînt Hervé à Brest, ou, mieux, qu'il l'en éloignât, momentanément, dans une autre direction. Rassuré, il prit congé de Berthe, ne redoutant sa visite que dans plusieurs jours.

IX

Chez lui, Pierre médita longuement sur ce qui venait de se passer.

Tout d'abord, il céda à un mouvement d'humeur.

— En vérité, monologua-t-il, quel génie de la contrariété a poussé cette femme sur ma route, jusqu'ici ? Elle alléguait tout à l'heure les caprices du hasard. Elle a dû singulièrement l'aider, le hasard, car je n'imagine pas qu'une femme arrive, par accident, dans le lieu qu'habite un homme qu'elle tient à revoir. Donc, si le hasard est quelque chose en cette importunité, il n'y est que dans la fortuité de notre rencontre sur le cours d'Ajot. Mais, comme le cours d'Ajot est à Brest, et Brest au bout d'une ligne de chemin de fer qui commence à Paris, j'imagine que ledit hasard a eu pour instructeur et pour guide la volonté fantasque et mobile d'une femme sollicitée par je ne sais quel lutin du ca-

price. La seule coupable, en cette affaire, est donc madame Berthe Blinval, comtesse de Rhuys.

Et, tapant du pied avec fureur sur le parquet de sa chambre :

— Que va dire, que va penser surtout le commandant? Il a toutes sortes de raisons pour douter de ma loyauté et j'ai toutes les apparences contre moi. Ah ! cette Berthe a cédé à une fâcheuse inspiration !

Il arpentait la pièce d'un pas saccadé. Qu'allait-il faire maintenant ? En vérité, il ne pouvait lui tourner le dos au moment où il l'avait rencontrée ! Il n'y a que les goujats pour manquer de respect à une femme, quelque tort qu'on ait à lui reprocher ! Il ne pouvait lui refuser son adresse lorsqu'elle la lui avait demandée ? Seulement, la conséquence de tout ceci, c'était que Amandine Derny allait venir le voir au Trez'hir, qu'elle y retiendrait peut-être même une chambre pour quelques jours. De cela, elle était porfaitement capable n'ayant jamais été d'une bien grande retenue en son existence antérieure et ayant très crânement fait litière des préjugés habituels de la vie sociale.

Mais alors, lui, Pierre, quelle arme trouverait-il contre elle ? Par quel argument poli lui ferait-il comprendre qu'elle le gênait prodigieusement ? A aucun prix il ne pouvait invoquer la véritable, la seule raison : ses relations avec M. de Rhuys et son fils. Cela, c'eût été peut-être jeter de l'huile sur le feu. Car, quelle mère résisterait au désir

de revoir son enfant, surtout lorsque tant d'occasions s'offrent à elle de l'approcher sans danger ?— Non, non. Il ne fallait pas que la mère coupable pût, un seul instant, soupçonner qu'elle pouvait rencontrer son fils dans la maison de l'homme dont elle voulait faire un rival de plus de son mari.

La situation était grave, grosse de complications imminentes, hérissée de difficultés présentes ou latentes. Il n'y avait point à hésiter : la première chose à faire était de conjurer le danger. Et, pour ce faire, il n'y avait pas deux moyens ; il n'y en avait qu'un : prévenir immédiatement le comte de la survenance inopinée de sa femme et l'engager à éloigner Hervé le plus tôt possible.

Après avoir mûrement réfléchi, après avoir laissé toute une nuit s'achever sur ses incertitudes, Pierre avait été fort surpris de se retrouver calme et dispos, l'esprit presque indifférent à l'événement de la veille.

De son côté, madame de Rhuys avait passé une bonne partie de sa nuit à récapituler les faits accomplis, et, plus particulièrement, ceux de la veille au soir.

Bien qu'elle eût constaté de la part de Pierre une certaine froideur au début de leur conversation, elle ne s'en était point effarouchée outre mesure. En somme, la fin avait mieux valu que le commencement, et c'est toujours la fin d'un entretien, comme la fin d'un livre, qui permet d'asseoir un jugement.

Le résultat de cette heureuse conclusion avait été la décision prise par Berthe de ne point différer d'un instant la bataille du second jour.

Elle s'empressa donc de louer, dès le matin, une voiture pour se faire porter de Brest au Trez'hir.

Il était onze heures quand elle y arriva, c'est-à-dire l'heure, ou peu s'en fallait, du déjeuner.

Pierre ne pouvait se dispenser d'y retenir sa visiteuse. Il le fit, mais, en conscience, ce ne fut pas de bon cœur.

Heureusement qu'il avait eu le temps d'achever une lettre pour le commandant et qu'à cette heure, Pélo courait sur la route de Brest, au trot peu rapide, mais sûr, d'un cheval de trait.

Tranquille de ce côté, Trémeur put se prêter à un dialogue un peu moins sommaire que celui de la veille au soir.

Et Berthe, tout heureuse de trouver à son hôte une physionomie sereine, se mit en frais de séductions de toute nature.

Elle y réussit. Rien ne donne de grâce, rien n'ajoute aux charmes que l'on possède comme le resplendissement d'une satisfaction intime sur le visage. C'était le cas d'Amandine Derny. Toute la joie qu'elle éprouvait éclatait dans sa parole et donnait un superbe rayonnement à sa beauté.

Elle était vêtue avec un goût parfait, une simplicité pleine d'élégance. Un fourreau de laine douce gris clair faisait valoir les harmonies de son

buste. Ses cheveux, relevés sur le sommet de sa tête, découvraient la blancheur de sa nuque. Une échancrure du corsage permettait à l'œil d'admirer les magnifiques attaches du cou aux épaules. Le reste se devinait grâce aux soigneuses attentions de la couturière, qni avait tenu, sans doute, à vêtir comme il convenait le corps parvenu à la maturité de sa perfection.

Pierre la considérait avec une surprise qui, petit à petit, se changeait en un sentiment plus favorable. En vérité, il croyait ne l'avoir jamais vue avant ce jour, tant elle lui paraissait radieuse. Comme toutes les femmes seraient simples, si elles se donnaient la peine de vérifier les avantages de la simplicité!

Cette découverte le disposa mieux, à son insu, à écouter les confidences de cette femme. En fait, quel homme demeure indifférent à une recherche du genre de celle dont Pierre était l'objet? Comme tous, il subit l'influence de cette passion qui l'enveloppait de ses effluences. Il est bien rare qu'un amour ardent demeure sans effet, et c'est presque une conséquence du magnétisme universel que l'être aimant finisse par pénétrer lentement de sa chaleur l'être aimé.

Ce tête-à-tête du repas était donc essentiellement dangereux pour Trémeur. A ce contact, il sentait s'amollir ses résistances. Par suite du même effet, Berthe s'emplissait des joies du triomphe. O versatilité du cœur de la femme! En ce moment, elle

avait totalement oublié ses préoccupations de la veille. Il n'était plus question de son fils ou de son mari. Elle se donnait tout entière au bonheur étrange et tout nouveau pour elle de se raccrocher à l'amour, pareille au noyé qui rencontre une planche sous sa main en se débattant contre les étreintes de l'eau qui l'engloutit.

N'avait-elle pas, en effet, failli disparaître, submergée dans cet océan d'ennui et de dégoût au sein duquel l'avaient entraînée ses chutes successives ? Aujourd'hui, elle était en face de la seule tendresse du passé dont le souvenir ne suscitait en elle ni nausées, ni bâillements. Et, derechef, elle se reprenait à l'illusion d'un roman charmant, d'une idylle qu'elle recommencerait auprès de l'homme dont elle avait dédaigné, jadis, la pure et juvénile affection.

Le chapitre premier de ce roman n'avait pas été heureux ; mais le chapitre second s'ouvrait comme une églogue.

Elle était là, en effet, assise dans cette salle à manger aux larges fenêtres, recevant le jour et l'air par leurs vastes baies, et permettant aux regards d'errer sur le merveilleux panorama du Goulet de Brest. Tout au pied de la falaise rocheuse sur laquelle se dressait la villa, la mer aplanissait ses vagues et ceignait la côte de ses baisers clapotants. Elle était, vue de haut, d'une transparence verdâtre, pleine de teintes irisées. Les rayons descendaient tels que des lingots dans sa profondeur

fraîche, et faisaient rutiler le sable de ses plages sous la nappe de l'eau cristalline.

Au large, ces teintes se fondaient en un seul saphir rayé de vagues tremblements, et la brise de mai, vraiment digne de son renom, glissait à sa surface, emportant les hirondelles dans leurs vols de flèches au ras de ce miroir mouvant.

Berthe méritait sa réputation de poétesse. C'était même une singulière anomalie qui donnait à cette femme, si insensible aux beautés morales, la passivité exquise qui s'impressionne de toutes les beautés de la nature physique.

Elle contemplait le paysage, et des larmes lui montaient aux yeux. Il n'est point rare que la nervosité surexcitée traduise ainsi les profondes émotions, lorsqu'elles sont aussi douces.

— Ah ! — dit-elle enfin d'une voix grave — je vous reconnais là, Pierre ! Vous avez su bien choisir le lieu de votre retraite !

— Vous trouvez ? — demanda-t-il, charmé, malgré tout, qu'elle appréciât aussi favorablement la magnificence du panorama.

— Certes ! — continua-t-elle — je n'ai jamais, autant qu'il m'en souvienne, rien contemplé d'aussi grandiose que le paysage dont vous avez constamment le tableau sous vos yeux. Et vous ne sauriez croire quelles émouvantes pensées il fait naître en mon esprit.

— Pourquoi n'y croirais-je pas ? — répondit Pierre. — Estimez-vous que le hasard seul m'ait

conduit au Trez'hir ? Mon choix a bien été pour quelque chose dans l'emplacement et la construction de ma demeure. Cela vous laisse à supposer que j'ai dû éprouver des pensées analogues aux vôtres, ma chère amie.

Berthe secoua la tête avec mélancolie.

— Peut-être dites-vous vrai, Pierre, et cependant, je ne le crois pas. Comment nos pensées et nos sentiments pourraient-ils être semblables ? Nos destinées ont été si parfaitement contraires ! Vous avez suivi paisiblement, sans en dévier un seul instant, la route ouverte devant vos pas. Moi, je m'en suis écartée, j'ai pris les « chemins de traverse ». Beaucoup, ou, plutôt, l'immense majorité des hommes, me blâment, me condamnent, et je me demande parfois si je ne me suis pas trompée en prenant la voie que j'ai suivie...

Elle s'interrompit et pencha la tête. Les larmes qui pendaient à ses cils s'en détachèrent et tombèrent sur son corsage.

Elle surmonta ce trouble, et continua :

— Oui, en contemplant ce tableau, cette mer si calme, ce ciel si profond, ces falaises raides, ces verdures qui les couronnent, en écoutant ce silence qui vous entoure, je me suis dit qu'il doit faire bon vivre ici, loin de tous les tumultes et de toutes les concupiscences, que l'on doit plus aisément écouter les battements de sa poitrine et ne laisser chanter qne l'hymne de son cœur.

Seize ans plus tôt, Pierre de Trémeur eût trouvé

exquises de telles paroles sur les lèvres de Berthe Blinval. Aujourd'hui, le temps avait accompli son œuvre de refroidissement progressif et, plus encore que le temps, le scepticisme parisien avait désorganisé les éléments de l'enthousiasme indispensable de l'amour.

Et puis, seize ans plus tôt, Pierre n'avait que vingt-deux ans. Berthe n'en avait que dix-huit. Il faut à la poésie une allure, une attitude, un vêtement même, plus encore qu'un cadre. Madame de Staël n'était lue que des gens qui ne la connaissaient point, tout comme, de nos jours, Jasmin, qui fut pourtant un vrai poète, dut beaucoup à sa prestance, à son masque admirable, à la chaude mélodie de sa voix, le succès de sa poésie.

Or, si Berthe avait encore toutes les grâces de la femme, elle n'avait plus ces admirables ingénuités de la jeune fille qui, sous la toile, la mousseline, la dentelle ou la soie, gardent aux vierges leur attrait spécial. Sa beauté parlait bien plus aux sens, à cette heure, qu'à l'âme, et Pierre ne pouvait s'empêcher de remarquer cette différence.

Il trouva donc, et peut-être malgré lui, que la parole d'Amandine Derny n'avait plus les attributs de la cantilène. Il la comprenait mieux entonnant une ode que modulant une bucolique. C'est là un sentiment inévitable lorsque l'inspiratrice de nos rêves a dépouillé les ailes diaphanes de l'ange au profit des charmes moins translucides de la femme.

Avec toute autre, il n'eût pas résisté à la pous-

sée des saillies qui font de tout écrivain parisien un gavroche à ses heures. Il eût, correctement, cela va sans dire, mais irrespectueusement néanmoins, rappelé cette éthérée au sentiment de sa maturité physiologique.

Avec Berthe, il se montra moins dur dans le rappel.

— Alors, demanda-t-il ironiquement, vous trouvez que le cœur chante mieux ici qu'à Paris ? Etes-vous bien sûre qu'il ne chante pas faux tout de même ? Il y a, selon moi, une acoustique aussi bien qu'une optique du cœur. La preuve en est que dans les noces de ce pays, les seules chansons qui s'élèvent au son du biniou sont des chansons à boire ou des refrains de matelots. Cela n'empêche pas les maris d'aimer leurs femmes et les femmes d'être fidèles à leurs maris, bien que toutes ne soient pas des Vénus et que tous ne soient pas des Adonis.

Il n'avait pas pris garde qu'il venait de commettre un impair.

La jeune femme, en effet, crut découvrir une raillerie blessante dans ces paroles. Elle rougit et pâlit tour à tour.

— Vous êtes cruel, Pierre — fit-elle avec amertume. — Vous ne laissez passer aucune occasion de me reprocher... certaines choses que vous jugez, vous, homme de lettres et de pensée, exactement comme pourrait le faire le plus vulgaire bourgeois de notre époque.

Il ne crut pas devoir répondre à cette assimilation peu flatteuse de son jugement à celui d'un honnête homme « vulgaire ». Il s'empressa seulement de réparer son involontaire maladresse.

— Ma chère amie — répliqua-t-il avec vivacité — croyez bien qu'en parlant comme je viens de le faire, je ne mettais aucune allusion dans mon dire. Aussi bien cette spontanéité même d'expression aurait dû vous prouver qu'il n'y avait aucune malice dans mes intentions, puisque j'oubliais la situation tout à fait spéciale qui vous est faite par les événements.

Il était sincère et la vérité de sa réponse sauta tout de suite aux yeux de madame de Rhuys. Il est à considérer que l'on pèche par un excès de susceptibilité lorsqu'on se blesse de pareilles inadvertances, dont la spontanéité même, ainsi que venait de le faire remarquer Trémeur, exclut toute idée de malignité.

Madame de Rhuys revint donc sur-le-champ au sujet de la conversation. Seulement, cette parenthèse inattendue avait dissipé, en quelque sorte, la brume de ses alarmes.

Elle était rendue aux pensers plus riants, et le soleil, qui dorait les rives du Goulet, sembla verser les rayons sur son visage.

Elle reprit donc, avec animation :

— Oui, mon cher Pierre, quelque persiflage que vous affectiez à l'endroit des choses du cœur, j'estime que c'est à lui surtout, à lui seul, peut-être,

que cette retraite est profitable. Vous avez bien choisi, je le répète, et j'envie votre solitude.

—Ma solitude n'est pourtantpas enviable, —répondit Pierre. — Sans doute, comme vous l'avez fort bien compris, c'est le besoin de fuir Paris, de m'arracher à tous les mensonges quotidiens de la vie sociale qui nous dévore là-bas, qui n'est, à proprement parler, que la mort de l'individu, c'est pour ce motif, égoïste peut-être, que j'ai fait élection de cette thébaïde. Un poète breton, Hippolyte de la Morvonnais, l'a chantée, lui, cette *Thébaïde des Grèves*, en des accents d'une suavité ravissante. Moi, je suis un farouche. Je veux l'isolement absolu de ma retraite, et je souffre presque du voisinage d'une ville comme Brest, d'une station balnéaire comme le Conquet. Ma solitude est misanthrope, vous le voyez, et je n'y apprends pas à aimer les hommes.

Il mentait sciemment, le pauvre écrivain. N'était-ce point là, en effet, qu'il s'était consolé des vilenies de l'humanité au spectacle de la charité simple et grande pratiquée par des volontés d'humbles et de petits? N'était-ce point ici qu'il s'était pris le front à deux mains, doutant de son doute, surpris par la contre-attaque que Dieu lui-même avait dirigée contre son cœur et sa raison, en l'humiliant dans l'orgueil de son intelligence, en le contraignant à confesser la supériorité morale des simples et des pauvres d'esprit?

Mais Amandine Derny n'était point au courant

de ces détails ; elle ignorait ces phases diverses de l'existence de Trémeur ; elle ne pouvait soupçonner que cet homme qui s'accusait de misanthropie avait, au contraire, grandement avancé sur la voie du christianisme, enseignant l'amour du prochain, et qu'en ces lieux même, il avait, en une glorieuse circonstance, risqué sa vie pour le salut de ses semblables.

Elle traduisit donc au rebours les ironiques attestations de Pierre.

— Mon cher Pierre — dit-elle presque gaiement — il ne s'agit, entre nous, que de nous entendre. Solitude, au sens que j'attribue à ce mot, ne veut pas dire : « imperfection. » L'homme ou la femme tout seul est un être incomplet, conséquemment imparfait. Tout à l'heure, quand je parlais de l'hymne du cœur, j'entendais par là que le cœur pour chanter, a besoin d'un objet, d'un motif, si vous préférez. N'est-ce pas ce que la légende ou l'histoire naturelle nous conte du rossignol, dont les trilles merveilleux ne servent qu'à délasser le fatigues, à égayer les ennuis de sa compagne en couvée? — C'est donc de la solitude... à deux que je parle en ces termes.

— Allons! — pensa Trémeur, la déclaration est formulée d'une façon précise! Comment vais-je m'y prendre pour réduire cette musique aux proportions qui conviennent?

Il n'eut pas le loisir de résoudre ce grave problème.

La vieille Anne, qui avait remplacé Pélo absent dans le service de la table et qui allait et venait, observant d'un œil alarmé tout ce dialogue dont elle ne comprenait guère les sons, mais dont elle se fournissait un sens à elle-même par l'interprétation de la mimique, et, surtout, de la physionomie de Berthe — la vieille Anne s'approcha soudain de Pierre et lui dit à demi-voix :

— Monsieur, il y a là le petit monsieur, votre ami.

Ces mots produisirent sur Trémeur l'effet d'une décharge électrique.

« Le petit monsieur, son ami » c'était Hervé de Rhuys.

Il se dressa, pâlissant, troublé, ne sachant plus comment parer à ce grave contre-temps.

Car, il ne lui était que trop facile de se l'expliquer, Hervé, selon son habitude, avait dû partir de Brest, en compagnie de Mâlo Riantec, avant le moment où Pélo y était arrivé. Lui, Pierre, en était pour ses frais, et, à cette heure, M. de Rhuys devait être en proie aux plus vives angoisses.

L'excellente intention de l'écrivain n'aurait servi qu'à alarmer inutilement le pauvre père.

Mais on n'avait pas de temps à perdre en de vaines désolations. Il fallait, au plus tôt, écarter le petit garçon, venu si malencontreusement se jeter lui-même dans la gueule du loup.

Trémeur se tourna donc vers Berthe et lui dit :

— Voulez-vous m'excuser une seconde, le temps

de congédier un petit garçon qui est, selon l'expression d'Anne, « mon ami? »

Elle l'autorisa d'un sourire :

— Je vous en prie, ne vous gênez pas avec moi.

Le pauvre Pierre n'était pas au bout des difficultés.

Au même instant, Hervé, qui en usait très familièrement sur son grand ami, faisait irruption dans la salle à manger.

— Monsieur Pierre — cria-t-il de la porte — monsieur Pierre, ne vous dérangez pas à cause de moi.

Et il vint, en deux bonds, auprès du romancier, qui s'avançait vers lui.

Mais là, il s'arrêta soudain, comme s'il eût donné de la tête contre le mur. Il venait d'apercevoir madame de Rhuys.

— Je vous demande bien pardon — fit-il, embarrassé, rougissant — je ne savais pas... Puisque je vous dérange, je m'en vais. Mais, si vous permettez, je reviendrai vous prendre à trois heures, Mâlo doit nous mener avec le jusant jusqu'à Camaret.

— C'est cela, c'est cela, conclut Pierre, saisissant avec empressement cette branche de salut, vous ne me dérangez en aucune façon, mais, tout de même, je préfère que vous ne veniez me chercher qu'à trois heures. Au revoir, mon petit Hervé !

Il se mordit violemment, mais inutilement, la

langue. Que n'eût-il pas donné pour pouvoir ravaler le nom prononcé si imprudemment ?

Madame de Rhuys l'avait entendu, et, à peine l'enfant avait-il disparu qu'elle se leva et marcha vers Trémeur.

— Oh ! le bel enfant ! — murmura-t-elle. — Vous le nommez Hervé ? Hervé..... comment ? Quel est son autre nom ?

Elle paraissait fort agitée.

Heureusement, Pierre eut, cette fois, plus de présence d'esprit.

— Hervé Kerdren — répondit-il audacieusement.

Elle soupira.

— Ce nom m'a fait... quelque chose !...

— Oh ! vous savez, c'est un nom très commun, en Bretagne !

N'importe ! l'incident avait suffi pour endiguer le flot de poésie qui menaçait de déborder du cœur d'Amandine Derny. Cette brusque apparition de l'enfant venait de rejeter cet esprit mobile et inconsistant dans ses réflexions de la veille. Elle s'était souvenue de son fils, sans se douter que c'était lui dont la vue avait provoqué sa laudative exclamation.

Complètement désorientée, avertie par l'heure, elle prit congé de Pierre, lui promettant de revenir le lendemain.

Trémeur la vit s'éloigner avec une immense satisfaction.

Elle lui enlevait un pesant souci de la poitrine.

Et, cependant, quand elle eut quitté la villa, sa méditation redevint triste. Il songea à l'étrange scène dont il venait d'être un des acteurs en même temps que le témoin affligé.

La vie a parfois de bien cruelles coïncidences. Sous le toit du romancier, une mère et son fils venaient de se rencontrer sans se reconnaître, et, chose plus atroce encore, sans se connaître. La mère avait abandonné l'enfant, l'enfant croyait sa mère morte.

Quels que fussent les griefs de celui-ci et le crime de celle-là, rien n'aurait pu empêcher leur réconciliation en ce moment ; car l'enfant aurait été enivré par la pensée qu'il possédait encore, contre toute vraisemblance, l'être cher par excellence, et la mère n'aurait pu résister à cette joie unique de presser entre ses bras son fils ignorant sa faute. Quel bonheur en fût résulté pour l'un et pour l'autre !

Mais il y avait plus. Qui pouvait dire les conséquences d'une telle rencontre pour tous les deux ? Pour Hervé, c'était l'éclosion d'un sentiment nouveau, plus puissant, plus suave que les autres. Pour Berthe, c'était peut-être le salut, l'expiation, et, par là même, la rédemption. En se retrouvant mère n'aurait-elle pas déserté pour toujours les sentiers scabreux que suivait sa course de femme de lettres, pour revenir à la grande route rectili-

gne et régulière où marchent les femmes honnêtes, sacrées par la maternité, glorifiées par ses souffrances saintes et ses sublimes abnégations ?

Tout cela, ces ivresses légitimes et cette régénération probable, Pierre de Trémeur les avait empêchées par sa seule volonté. Il avait été en son pouvoir de les produire. Pour cela, il n'aurait eu qu'un mot à dire, et, à cette heure, cet incrédule, ce libre-penseur, comprenait, pénétrait mieux que bien des croyants cette double parole du Christ expirant sur la croix et léguant à Marie la misérable humanité rachetée :

— « Femme, voici votre fils! — Mon fils, voilà votre mère ! »

Et Pierre, brusquement initié à ce symbolisme du Verbe, se disait que les mêmes paroles auraient pu être prononcées ici. Seulement, ici, c'était la mère, et non l'enfant, qui eût été la rachetée, en même temps que l'enfant aurait été l'occasion du rachat de la mère.

Au lieu de cela, au lieu de ce pardon rénovateur, de cette absolution donnée par la bouche de l'être innocent dans son baiser à l'être coupable — il n'y avait eu qu'un froid échange de saluts cérémonieux entre la mère et l'enfant. En ce moment, l'un courait les champs avec des cris joyeux en attendant l'heure où il reviendrait chercher son ami ; l'autre, la tête basse, le front brusquement serré par le carcan d'un souvenir implacable, s'en allait tristement en sens inverse, traînant pénible-

ment le poids de son chagrin et sentant à chaque pas son cœur plus lourd.

Il avait fait cela, lui, Pierre, par amitié pour le père, par affection pour l'enfant; il avait, de son autorité privée, empêché ce rapprochement régénérateur et vivifiant.

Et, maintenant comme naguères, il se posait de nouveau cette question qui l'avait fait si douloureusement perplexe : avait-il vraiment le droit de se mettre en travers de ces deux destinées, d'opposer une barrière à ces deux affections nées pour tendre l'une vers l'autre, en un mot, et jeter à la nature cette prohibition absurde et cruelle :

« Tu n'accompliras pas ta fin ? »

X

Le lendemain de ce jour, le deuxième depuis l'arrivée de Berthe à Brest, Pierre de Trémeur était occupé à faire ses malles.

Il repartait pour Paris.

C'était la seule solution qu'il eût trouvée lui permettant de concilier ses devoirs envers M. de Rhuys avec *la* galanterie dont tout homme est tenu envers une femme.

Là-bas, si la femme du commandant s'acharnait à le suivre, il lui serait plus facile d'éluder ses menaces et, surtout, d'éviter une rencontre entre la mère et le fils.

Au reste, un événement prévu avait grandement contribué à lui dicter cette résolution.

Le comte Roger, bien qu'averti trop tard, avait pris par le plus court et était arrivé au Trez'hir au moment même où Trémeur y rentrait en compagnie d'Hervé et de Mâlo.

Il y avait eu une série de malechances en toute cette affaire. Non seulement le petit garçon était parti avant l'arrivée de Pélo, mais le commandant lui-même, appelé à la préfecture maritime, avait déjeuné chez l'amiral et n'avait pris connaissance de la lettre de Trémeur que vers quatre heures de l'après-midi.

Il va sans dire que, tout de suite, il avait couru chez l'écrivain.

A la vue des trois personnes devisant allègrement de toutes sortes de sujets empruntés à leur récente excursion en mer, M. de Rhuys se sentit tout d'abord rassuré.

Mais, pour se mettre l'esprit entièrement au repos, il profita d'un instant où son fils s'était éloigné, pour questionner avidement Pierre.

— Je n'ai reçu votre petit mot que fort tard, et, quelque gratitude que je vous en aie, vous devez comprendre l'inquiétude qu'il m'a causée !

— En effet, et elle eût été bien autrement grande, si vous aviez pu savoir que... la personne en question était venue jusqu'ici.

— Jusqu'ici... ? Aujourd'hui... ?

— Oui, cher commandant, aujourd'hui même, me demander à déjeuner. Ce sont là licences permises par la vie d'artiste. Mais je ne puis vous dire quelles angoisses elles m'ont occasionnées, surtout lorsque, vers midi et demi, votre fils est venu me surprendre.

— Oh ! — s'écria le commandant épouvanté —

mais, alors... ils se sont rencontrés ? Hervé a vu sa mère ?

— Oui, mais tout s'est bien passé — répondit Trémeur.

Et il raconta au commandant comment avait eu lieu l'entrevue. D'ailleurs, quelques minutes plus tard, Hervé, revenant sur les incidents de sa visite, confirma à son père la déclaration du romancier.

Comme ils s'en allaient sur la route, Pierre, faisant un bout de conduite à ses visiteurs, il eut tout à coup une idée.

— J'y songe, commandant, il y a un moyen simple et facile d'écarter la menace, c'est de rompre les chiens !

— Je ne vous comprends pas.

— Voilà. Absentez-vous un ou deux jours dans telle direction qui vous plaira. Moi, je reprendrai, dès demain, le chemin de Paris. Quelle que soit la cause du voyage de madame de Rhuys à Brest, il est certain qu'elle suivra l'un ou l'autre. Si, comme je l'espère, je parviens à la ramener dans la capitale, vous en serez quitte pour quarante-huit heures de déplacement.

Le commandant lui serra énergiquement la main.

En vérité, voilà bien du mal que vous allez vous donner pour nous. Croyez que je vous en ai une vive reconnaissance.

Voilà pourquoi, le lendemain de ce jour mémo-

rable, Pierre de Trémeur faisait ses malles et s'apprêtait à regagner Paris.

Quand les apprêts furent terminés, comme il avait expédié l'infatigable Pélo à Brest, porteur d'une nouvelle missive pour madame Amandine Derny, à l'hôtel des Etrangers, il se mit en disposition de déjeuner à loisir.

Anne, qui servait comme la veille, prenait avec son ex-nourrisson ses précédentes habitudes de familiarité.

— Alors, monsieur Pierre, voilà que vous repartez encore pour Paris ?

— Hé oui, mère Anne, et pas de bon cœur, je te prie de le croire.

— Bah ! Si ça vous coûtait tant que ça vous resteriez ici.

— Mère Anne, tu ne peux comprendre ces choses, mais il y a des cas où il faut savoir sacrifier ses goûts, ses préférences, à l'accomplissement d'impérieux devoirs, même à la sécurité d'autrui.

Elle hocha la tête.

— Oh ! que si fait que je comprends, mon fils Pierre ! Il ne m'en faut pas long, vous pouvez me croire, pour deviner, et j'ai bien deviné que si vous vous en allez c'est à cause de ce petit monsieur et de cette espèce d'évaporée qui, elle, est venue s'installer hier ici comme si elle aurait été chez elle.

Trémeur ouvrit de grands yeux, laissant lire sa surprise.

— Ah ! tu as deviné cela, mère Anne ?

— Dame oui ! C'était pas malin ! Fallait voir votre air au moment où je vous ai dit que le petit monsieur Hervé était là. Vous ressembliez à quelqu'un qui serait devenu subitement fou.

Pierre s'approcha de la vieille femme et la toucha à l'épaule.

— Ecoute, mère Anne — avec toi je n'ai pas de secrets. J'aime autant que tu saches tout. Tu seras, au moins, prévenue, pour l'avenir, parce que, ma foi ! on ne peut pas savoir.... Je crois t'avoir parlé d'une femme que j'avais aimée, quand j'étais jeune...

— C'est celle-là, je parie, mon pauvre enfant ?

— Tu l'as dit. Cette femme — et c'est ici que commence le drôle de l'histoire, — a épousé le commandant de Rhuys, que tu as vu encore hier au soir. Elle est la mère du petit Hervé.

— Mais, alors, si c'est elle la mère, je ne vois pas...

— Tu ne vois pas pourquoi je veux éviter que la mère et le fils se rencontrent chez moi ? Ecoute encore. Je suis fâché d'avoir à te dire du mal de cette femme. Mais elle a été une mauvaise épouse et une mauvaise mère : elle a abandonné son mari et son enfant...

Les yeux de la vieille femme étincelèrent ; elle serra les poings.

— Oh ! la perdue, va !... Et, à présent, je parie qu'elle voudrait bien revenir avec eux, pas vrai ? Elles sont toutes comme ça, ces gueuses.

— Tu as deviné à moitié. Non, elle ne tient pas à revenir avec eux, mais elle voudrait reprendre son fils à son mari.

— Ah ! la malheureuse ! la vilaine femme !

Trémeur sourit :

— Chut ! — fit-il — il ne faut pas être trop sévère dans ses jugements. Il y a des jours où elle se repent, mais le mari ne veut pas pardonner, lui. Et il a peur qu'elle ne lui enlève l'enfant par surprise.

— Et le petit, qu'est-ce qu'il dit de tout ça ?

— L'enfant ne connaît pas plus sa mère que sa mère ne le connaît. Il la croit morte. Tu as pu voir, hier, qu'ils sont demeurés étrangers l'un à l'autre.

— Seigneur du ciel ! C'est-il possible, ces choses-là ? se récria Anne, en joignant les deux mains dans un geste de pitié révoltée.

Et, ne saisissant pas entièrement la gravité du motif qui faisait agir l'écrivain, elle lui demanda :

— Mais vous, monsieur Pierre, qu'est-ce qui vous oblige à vous en aller ?

— Moi ? mais, mère Anne, tu ne comprends donc pas que, de même que cette femme veut reprendre son enfant, elle voudrait aussi retrouver le cœur de l'homme qu'elle a dédaigné jadis, c'est-à-dire se faire aimer de moi, seize ans après m'avoir éconduit ?

Anne le regarda avec des yeux tout blancs.

— Mais c'est péché, ça, monsieur Pierre ! C'est une horreur que cette femme-là ! Et je pense bien

que vous allez la renvoyer d'où elle vient, cette pas grand'chose, cette damnée, cette fille à Satan ?

Le romancier ne put s'empêcher de rire devant la vivacité de cette réprobation.

— Je le sais, mère Anne, que c'est péché, et tu peux être tranquille, je ne le commettrai pas. Il y a, d'ailleurs, une bonne raison pour cela : c'est que je ne l'aime plus, moi. Mais je n'en suis pas moins obligé d'être aimable avec cette dame, uniquement afin de l'entraîner loin d'ici, pour qu'elle ne puisse donner suite à ses projets contre son mari.

Il en avait assez dit pour expliquer sa conduite.

Pélo, rentré depuis une heure, avait fait reposer le cheval et venait d'atteler. Pierre sauta donc en voiture.

Chemin faisant, il réfléchissait sur l'étrangeté des circonstances actuelles, et ses pensées prenaient une tournure philosophique.

— En vérité — songeait-il — qui pourrait dénombrer les cas dans lesquels on est entraîné à commettre un tas de petits péchés qui ne sont guère moins répréhensibles que les grands ? On est pourtant à peu près irresponsable.

Ainsi, ai-je cédé à la malignité en racontant tout cela à Anne et en la prédisposant fort mal à l'égard de madame de Rhuys ? Non, certes ! Je n'ai voulu qu'expliquer ma conduite. De même, qu'est-ce qui m'autorisait à prêter à cette pauvre Berthe des intentions qu'elle n'a peut-être jamais eues

sur son fils ? Ça, c'est purement de la calomnie. Les eût-elle, ces intentions, son crime serait-il donc si grand ? Est-ce qu'une défaillance, en matière de fidélité conjugale, doit nécessairement avoir pour conséquence un défaut d'amour maternel ? Et, si elle tentait de reprendre son fils, ne serait-ce pas, précisément, la preuve d'un excès plutôt que d'un défaut d'amour maternel ?

Lorsqu'une question est par trop scabreuse, elle devient oiseuse. Ce fut ainsi, du moins, que jugea Pierre, ne découvrant pas de casuistique susceptible de l'éclairer sur cette variété de restrictions mentales extrêmement répandue dans les usages sociaux.

La voiture l'avait porté directement à la gare. Afin d'éviter, s'il était possible, d'être rejoint par Berthe, il s'empressa de prendre sa place, au plus tôt, dans un compartiment.

Il avait compté sans son hôte, ou, plutôt, sans son hôtesse, sa commensale de la veille.

Amandine Derny n'avait pas plus tôt reçu le billet par lequel Trémeur lui mandait son départ d'urgence, qu'elle avait pris ses renseignements sur les heures des trains, jeté pêle-mêle ses effets dans sa valise et revêtu son costume de voyage. Elle ne voulait plus d'intermittences dans les accès de sa fièvre, non plus que dans le contage qu'elle comptait bien communiquer à Pierre. Or, il y a un abîme entre hier et demain, et un dialogue amoureux qui commence à s'échauffer à Brest,

court le risque d'être parfaitement glacé si on l'achève à Paris, les deux villes ayant entre elles six cents kilomètres de distance et quinze longues heures de délai.

Elle n'était pas femme à courir un tel risque.

Elle arriva à la gare juste à temps pour voir Pierre monter en premières. Tout aussitôt, elle prit son billet et, suivant ces impulsions irraisonnées qui avaient gâté toute sa vie, la menant d'inconséquences en compromissions, de compromissions en chutes, elle alla, sans autres façons, s'asseoir sur les coussins capitonnés, dans le coin vis-à-vis du romancier.

Il lui fit le même accueil souriant que la veille, s'informa de sa santé et entra dans une multitude de détails imaginaires sur les motifs qui le contraignaient à rentrer à Paris.

Comme elle n'avait point de raisons pour suspecter sa bonne foi, elle dut le croire.

Mais bien qu'ils se trouvassent en tête-à-tête pendant la presque totalité du parcours, les affaires de cœur de Berthe n'en marchèrent pas mieux. Un train qui file à toute vapeur va encore plus vite au gré du sentiment. Ce n'est point en courant qu'on échange des paroles d'amour. Le pivotement est de tous points préférable, à preuve la valse, cette chorégraphie dont Eros fut, assure-t-on, l'inventeur.

Bref, on arriva à Paris sans s'être mis d'accord. Plus Amandine Derny multipliait les feintes sui-

vies de coups droits, plus Trémeur, attentif à la parade, se dérobait à cette attaque acharnée, plus il éludait les démonstrations de sa redoutable antagoniste.

Elle ne se tint pas pour battue, et, après lui avoir laissé quarante-huit heures de répit au milieu du mouvement de la capitale, elle revint inopinément à la charge.

Peut-être l'assiduité même de cette présence eût-elle suffi à sauvegarder Pierre, car rien ne préserve comme la lassitude provoquée par les importunités.

Mais il advint qu'à force d'essayer de procédés divers, Berthe finit par rencontrer le bon et, ce jour-là, elle prit le romancier au dépourvu.

Cela se produisit tout à fait accidentellement.

Il y avait deux mois déjà que Pierre avait repris l'existence laborieuse et monotone de la capitale lorsque madame de Rhuys, arrivant chez lui, à l'improviste, fut assez imprudemment introduite par Pélo dans le cabinet de travail de l'écrivain.

C'était un garçon simple et naïf, ce Pélo. Il n'avait aucune raison de se méfier de la visiteuse, à l'encontre de laquelle Trémeur n'avait point jugé opportun de le mettre en garde.

Or, par malheur, ce jour-là, Pierre avait négligé d'enfermer dans son tiroir de secrétaire divers lettres et papiers qui traînaient sur sa table.

Berthe, outre qu'étant femme, elle était curieuse — était, en outre, très éprise, très intéressée à tout

ce qui concernait Pierre, et, par là-même, vivement sollicitée à pénétrer ses secrets.

Elle ne se fit aucun scrupule d'interroger sa correspondance.

Plusieurs de ces lettres avaient trait à des affaires ; une ou deux venaient d'amis éloignés. Mais, dans le nombre, il en était une qui, tout de suite, attira l'attention de madame de Rhuys.

L'écriture de la suscription, quoique bien faite, dénotait une main d'enfant.

Berthe se mit à parcourir nonchalamment ces lignes qui disaient à Pierre combien on était affligé de son départ, quelles joyeuse parties on s'était promises pour la fin de l'été. Elles ajoutaient qu'on espérait bien un très prompt retour du grand ami au Trez'hir.

— Allons ! murmura madame de Rhuys en bâillant, toutes les lettres d'enfants se ressemblent. Celle-ci vient évidemment du petit garçon que j'ai rencontré là-bas et qui se nomme Hervé comme...

Son monologue s'étrangla dans sa gorge : elle avait tressailli.

Elle se frotta vivement les yeux, croyant rêver.

La lettre avait pour signature ces deux noms : Hervé de Rhuys.

En un éclair la vérité dessilla les yeux de la jeune femme. Elle comprit toute la comédie qui s'était jouée devant elle et dont elle avait été la dupe. Une sourde colère s'alluma dans son cœur.

— Ah ! ils s'étaient entendus tous les deux ! — articula-t-elle — les dents serrées par une rage concentrée. Ils m'ont jouée ! Mon fils ! J'ai été aussi près de mon fils ! Et je ne l'ai pas même embrassé ! Et Pierre s'est fait le complice de cette abomination !

Elle se leva, méditant des projets de vengeance. Lesquels ? Son esprit, aussi mobile que violent, ne savait s'arrêter à aucun. Et puis, elle reculait devant l'image de son mari, de cet homme implacable qui, une fois déjà, alors qu'elle avait refermé ses bras sur le petit être, prête à l'emporter avec elle au foyer du crime, l'avait terrifiée d'une seule menace.

Elle se rassit, frémissante. Ses pensées prirent un autre cours.

Il y avait un autre homme qu'elle pouvait atteindre, qu'elle pouvait frapper. Elle le frapperait. Car si le père avait pour lui le droit que la loi reconnaît à l'époux outragé, Pierre, lui, ne pouvait nvoquer aucune excuse. C'était de sa propre vonté, librement, qu'il s'était fait le complice de toute cette machination,

Oh ! oui, celui-là méritait un châtiment, et elle ne le ménagerait point. Seulement, quel était son point vulnérable ? Où le frapperait-elle ? Il fallait le savoir.

Pour ne point manquer d'armes contre lui, elle s'empara de la lettre d'Hervé et la mit dans sa poche.

Et elle avait aimé cet homme, elle s'était laissé prendre au mirage d'une passion renouvelée ! Lui, il s'était moqué d'elle simplement. Qui pouvait savoir ?... Toute cette conduite de Pierre n'était peut-être qu'une vengeance, longuement mûrie, savamment combinée ? Il avait voulu lui faire expier son dédain d'autrefois. Il voulait être sûr de la blesser au cœur, et il avait attendu l'éveil de sa maternité pour mieux diriger son atteinte.

Et il y avait réussi ! Ce qu'il y avait de plus horrible, en cette aventure, c'était qu'il la blessât ainsi au moment même où elle revenait à lui, où elle fondait sur lui ses espérances de régénération à la faveur d'un amour sérieux, refuge de ses dernières aspirations vers le bien. Il lui manquait de parole, il la frustrait de cette suprême consolation !

Pauvre femme ! c'était une véritable souffrance qu'elle éprouvait, à cette heure, et, loin de la pousser au seul repentir sincère qui pouvait effacer sa faute, cette souffrance l'exaspérait, la jetait dans l'impasse des désespérances finales.

Au reste, c'est un peu la règle commune qu'on s'en prenne à tout le monde du mal dont on est le seul auteur responsable.

Berthe Blinval n'eut pas un seul instant le souvenir de sa propre faute. Elle vit l'univers conjuré à sa perte, elle accusa l'humanité tout entière devouloir lui briser le cœur. Et, acculée à la nécessité de se défendre, elle jura une haine

à mort à ceux dont elle se jugeait la victime.

Ce fut en ces dispositions que la trouva Trémeur en rentrant.

Dès l'abord, il fut averti, par l'altération de ses traits, qu'elle était en proie à une violente émotion. Il voulut s'en enquérir poliment.

Le regard qu'elle lui jeta lui fit comprendre qu'il se méprenait sur la cause de cette émotion. Peut-être avait-il le droit de se fâcher d'être reçu de la sorte en son propre domicile. Il n'en usa pas et se borna à réitérer sa question :

— En vérité, ma chère Berthe, je suis d'autant plus surpris de votre... accueil que je devine à votre air un chagrin survenu inopinément et dont j'ignore l'origine

Elle consentit alors à répondre :

— C'est chez vous, Pierre, que j'ai trouvé ce chagrin et je vous jure que je ne m'y attendais pas. Si j'avais pu soupçonner quelqu'un capable de me faire souffrir comme je souffre en ce moment, certes, ce n'eût point été vous.

Elle avait couvert son visage de ses deux mains; elle sanglotait.

Trémeur vit bien que ce n'était point là une douleur feinte, une de ces ruses de guerre auxquelles les femmes ont recours si fréquemment. Il sentit que cette émotion le gagnait.

— Voyons, s'écria-t-il, je suis de ceux qui avouent leurs torts. J'accepte vos reproches, s'ils sont fondés, mais encore faut-il que je connaisse

vos griefs pour me disculper si la chose est possible. Expliquez-vous ?

Elle parvint à maîtriser ses larmes et l'apostropha violemment :

— Je ne sais vraiment ce que je dois admirer le plus de votre inconscience ou de votre impudeur ! Comment ! Vous ne devinez pas que j'ai connaissance de l'abominable comédie que vous m'avez jouée à Brest et au Trez'hir ?

Pierre changea de couleur. Est-ce qu'elle savait... ? Mais comment aurait-elle pu savoir... ? Ce n'était pas vraisemblable.

Elle ne lui laissa pas longtemps cette illusion. A la question qu'il se posait mentalement, ce fut elle qui fournit la réponse.

— Croyez-vous — poursuivit-elle avec véhémence — que j'ignore maintenant pour quel motif réel vous vous êtes enfui, sous un prétexte futile, du Trez'hir ? Il s'agissait de m'entraîner, n'est-ce pas ? Et moi, pauvre sotte, je n'ai rien vu alors à votre jeu. J'ai obéi à mon premier mouvement. Ah ! ma présence à Brest inquiétait M. de Rhuys, et vous êtes l'ami de M. de Rhuys, de mon mari, de l'homme que vous avez eu lieu de haïr autrefois, mais dont vous êtes apparemment devenu le confident et le conseiller aujourd'hui. En tout cas, vous êtes son laquais, son exécuteur des hautes œuvres. Je ne sais si c'est lui qui vous a choisi ou si c'est vous qui êtes allé lui offrir vos services, mais je sais bien que je ne vous félicite, ni l'un ni l'autre, de l'entente

que vous avez conclue pour mettre à la torture le cœur d'une pauvre femme depuis si longtemps éloignée de son enfant qu'elle n'a même pu le reconnaître en la seule occasion où il ait été permis de le voir !

Là les sanglots étouffèrent sa voix. Elle reprit cependant :

— Vous avez fait cela, Pierre, vous, vous que je croyais l'honneur, la loyauté, la bonté mêmes ; vous qui, autrefois, me juriez que, quoi qu'il advînt, vous seriez toujours mon ami ! Vous avez pu voir réunis sous votre toit le fils et la mère, et lorsqu'il aurait suffi d'une parole, d'un seul mot pitoyable pour mettre tant de bonheur dans ma vie, vous n'avez pas prononcé cette parole ! Mon enfant est parti sans me connaître, me prenant pour une étrangère. Ah ! si vous vouliez vous venger d'une erreur vieille de seize années et que j'ai été la première à déplorer, vous aviez bien d'autres moyens, dignes au moins d'un galant homme ! Mais celui-là, cette action atroce d'éloigner un enfant des bras de sa mère, qui s'ouvriraient si follement pour l'étreindre... Oh ! non, non ! Je me demande encore si c'est à vous que je parle, si c'est vous qui avez fait cela ?

Ces reproches étaient d'autant plus cruels, ils portaient d'autant mieux que Pierre se les était implicitement adressés déjà et qu'il n'avait jamais été bien sûr de la justice de sa cause.

Présentement, il plaignait de tout son cœur la

pauvre femme. Il ne s'arrêtait point à la pensée qu'elle avait jadis délaissé son fils, à l'âge où celui-ci avait le plus grand besoin des soins maternels ; il ne voyait que la mère éplorée, gémissante, l'accusant de s'être fait son bourreau. Et il sentait grandir en lui le désir d'expliquer sa conduite, de la justifier aux yeux de Berthe.

En ce moment, le plus à plaindre des deux interlocuteurs, c'était peut-être bien Pierre de Trémeur. Car il souffrait à la fois de l'angoisse de cette femme et de son propre mécontentement.

Il essaya d'un plaidoyer. Il le présenta mal, balbutiant, invoquant des raisons que, sous l'impression actuelle, il jugeait lui-même détestables. A chacun des arguments qu'il invoquait, Berthe ne répondait que par des sanglots ou par une de ces apostrophes véhémentes qui augmentent le désarroi d'un galant homme, parce qu'il ne peut répondre ni sur le même ton, ni par la formule vraie.

Elle ne cessait de lui répéter :

— Oh! vous m'avez fait bien mal, bien mal! Vous auriez pu me sauver du désespoir, me rendre ce sentiment de l'estime personnelle dont tout être a besoin pour se relever. Si vous me jugiez déchue, il fallait me tendre la main, non m'écraser sous un dernier coup. Aujourd'hui, je suis épouvantée du vide que je découvre en moi, parce que je n'avais péché que par amour jusqu'ici et que vous me condamnez à haïr. Ne dit-on pas que l'éternelle

damnation des réprouvés c'est la haine de Dieu, c'est-à-dire du bien ? Voilà ce que vous avez fait de moi, Pierre de Trémeur, c'est-à-dire de la femme que vous avez aimée !

Elle s'enfuit sur cette apostrophe, le laissant seul, tout plein de la fâcheuse impression que lui causait cet échange de propos acerbes. Il se rendait compte que, cette fois, Berthe lui garderait longtemps rancune.

Pierre ne s'en alarma pas trop au demeurant, et n'eût été la désagréable saveur de ce que madame de Rhuys appelait sa félonie, il eût béni cet incident qui disloquait brusquement les relations reprises par la jeune femme. Par malheur, l'événement devait avoir des conséquences plus graves. L'instinct maternel, réveillé dans l'âme de Berthe, allait peut-être l'entraîner à quelque tentative répréhensible contre le repos du comte Roger. Pierre ne pouvait plus se dissimuler que c'était là le résultat d'une imprudence de sa part, et le paquet de lettres en désordre qu'il retrouva sur sa table le confirma dans sa conviction que Berthe avait dû fouiller dans ses papiers.

Il fallait donc parer à cette menace nouvelle et prévenir le commandant. Aujourd'hui que madame de Rhuys connaissait les traits des on fils, une tentative d'enlèvement était tout à fait possible. Les journaux racontaient au public, avec force détails, deux ou trois faits de ce genre qui avaient conduit leurs auteurs sur les bancs de la police correctionnelle.

A défaut d'une initiative personnelle, Amandine Derny pouvait trouver dans cette lecture l'inspiration de quelque grand dessein.

Mais, au lieu de la spontanéité avec laquelle il avait servi, une première fois, les intérêts du père, le romancier ne trouvait plus en lui qu'une répugnance très marquée pour ce rôle de moniteur qui lui paraissait se confondre un peu avec les fonctions d'un policier.

Il jeta avec colère la plume qu'il avait prise pour prévenir M. de Rhuys des derniers événements.

—Non! — s'écria-t-il, —décidément, ce métier-là n'est ni dans mes goûts ni dans mon caractère.

Et, las de se discuter lui-même, il prit son chapeau et ressortit sans gourmander Pélo de sa maladresse, mais en faisant claquer la porte derrière lui, indice de mauvaise humeur.

A son second retour, le jeune domestique, toujours naïf, lui tendit une lettre apportée par le dernier courrier. Elle était du commandant de Rhuys. Il écrivait :

« Cher monsieur,

» Je vous informe de mon prochain départ. On me confie, en effet, un commandement qui me retiendra dix-huit mois hors de France. Comme Brest

m'effraye un peu — vous savez pourquoi ? — j'envoie Hervé à Jersey, pensionnaire au collège des Pères Jésuites. »

C'était tout. La lettre rassurait Pierre à quelques égards. Mais il ne put se défendre d'une amertume. Il aimait cet enfant : on le lui prenait.

DEUXIÈME PARTIE

LE DERNIER DEGRÉ

I

Væ soli! — a prononcé l'Evangile. C'est une sentence redoutable, toujours justifiée, celle-là. Pierre de Trémeur en vérifiait de plus en plus la rigoureuse exactitude.

Les jours passaient, mêlant de fils blancs sa chevelure plus clairsemée. Il n'en était même plus à ces dernières semaines qui achèvent la quatrième dizaine de la vie. Les quarante ans avaient sonné pour lui, et leur venue avait décidément fixé son esprit dans la voie des méditations austères, des longues et mélancoliques contemplations.

Ses livres s'en ressentaient. Peu à peu, les ambitions s'étaient éteintes en lui. Il n'avait plus même le désir de la gloire. Naguère, quand il écrivait, il apportait à ses œuvres ce soin « du bien faire »,

cette recherche de la précision et de l'élégance unies à la clarté qui avaient fini par triompher des partis pris et des malveillances. On ne le discutait plus, même dans les petites chapelles du purisme. Dans les coteries féminines, on avait désarmé. Que pouvait-on reprocher, en effet, à un auteur qui n'allait point dans le monde, qui rendait service aux besoigneux de la littérature, chaque fois que l'un d'eux, fût-il le pire de ses ennemis, venait lui tendre la main comme une sébille ? De plus, madame du Cerceau avait positivement pris sous sa protection ce romancier que, deux ans plus tôt, elle mettait en charpie.

Aussi bien, l'écrivain, déchiré ou non, n'avait plus cure de ces petites misères. Il s'en était affranchi en vivant de la vie isolée, « ours », au dire des gens malintentionnés, original bienfaisant pour ceux qui se donnaient la peine de regarder de plus près à sa vie.

Pierre vivait, maintenant, presque continuellement à la campagne. Il ne produisait guère plus d'un livre par an et n'en eût pas produit du tout, peut-être, n'eût été le désir de complaire à ses éditeurs. Car il était maintenant à l'apogée de la vogue, et ses œuvres ne se tiraient pas à moins de trente mille par édition. Tout doucement, il avait doublé sa fortune et figurait parmi les écrivains riches, ceux que l'on cite comme exemples du succès réservé au mérite littéraire, et dont les « ratés », pour employer une expression chère au cœur de madame

du Cerceau, disaient, avec ce dédain superbe des envieux mécontents, « qu'ils avaient enfin appris la vraie langue des pingouins ».

La villa du Trez'hir s'était peu à peu agrandie. Tandis que l'aile gauche se transformait sous les soins du maître en une véritable demeure d'artiste, riche de tous les agréments que procure le luxe délicatement réglé, l'aile droite s'ouvrait à tous les besoins de la localité et des environs. La maison Trémeur était connue d'Ouessant à Quimper, et l'on savait que tout pêcheur malade, tout matelot blessé, n'avait qu'à écrire au généreux propriétaire pour être admis sur-le-champ dans l'espèce d'Hôtel-Dieu où il avait établi dix-huit lits.

De même, à quelque deux ou trois kilomètres, Pierre avait élevé, également à ses frais, un second hospice pour les maladies réputées contagieuses. Lui-même, tranquille, souriant, vivait du cinquième de ses revenus, entouré de l'estime et de l'affection de tout ce peuple dont il s'était constitué la Providence.

Le libre-penseur qui était en lui avait, en outre, considérablement atténué ses opinions personnelles, que, d'ailleurs, il n'énonçait plus en public. La vieille Anne, qui continuait ses dévotions à Sainte-Anne et tout particulièrement devant la petite image qu'elle avait cachée un jour dans la maison pour mieux assurer le salut de l'âme de son « fils Pierre », observait avec une joie croissante les progrès de ce lent acheminement vers la foi. Il était

certain, en effet, selon sespittoresques expressions, que « le bon Dieu travaillait le cœur » du romancier.

Il avait même donné quelques signes extérieurs de ce changement intime. En ce temps de laïcisation à outrance, c'était à des religieuses, à des Filles de Saint-Vincent de Paul, que Trémeur avait confié la direction de ses établissements sanitaires et le soin de ses valétudinaires.

Mais cette conversion n'allait pas sans entraves, sans retards de toute nature.

Pierre ne se prêtait pas outre mesure à l'action de la grâce.

Il était, en effet, à l'heure critique, à l'âge mausade des vieux garçons.

Tout s'était apaisé en lui, ou, plus exactement, la chaleur de son sang s'était abaissée de trop nombreux degrés pour qu'il pût se dissimuler désormais qu'il avait franchi la limite assignée aux écarts les plus lointains de la jeunesse. Mais, s'il ne souffrait plus des atteintes de la passion, de ces soubresauts intermittents qui manifestent sa survivance jusqu'aux plus extrêmes bornes de la vie, il traversait l'époque néfaste que l'on peut comparer à une zone désolée, à une ceinture de friches entourant un somptueux jardin, où brillent les fleurs de l'été, et précédant une maison bien close derrière les vitres de laquelle on voit le reflet du foyer largement pourvu de combustible. N'est-ce point là toute la différence qui existe entre la jeunesse et la vieil-

lesse d'un homme riche, conséquemment réputé heureux ?

Il n'y a, pour les séparer, que cet espace de « l'âge mûr » assigné pour domaine à la raison, et d'où doivent être exclus aussi bien les longs espoirs que les fraîcheurs juvéniles. Là, plus de terres pour les hautes futaies des projets grandioses, et le roc laisse trop souvent voir son front chauve au travers de l'humus raréfié. Là aussi, plus de parterres ornés de fleurs brillantes ou de plantes au parfum capiteux. C'est la terre frugifère par excellence, parce que c'est l'heure de la récolte, comme la vieillesse est celle de la consommation inutile. Et l'on récolte nécessairement selon que l'on a semé. Les bonnes actions, ou simplement les actions sages, produisent le bon grain spirituel ou matériel. Elles viennent à maturité. Et si, par contre, on a traversé les premières années en jouisseur, en imprévoyant, c'est ici que l'on tombe, mourant d'inanition ; car des champs, fécondés par d'autres labeurs, n'ont aucune pitié pour la détresse de celui qui en a dédaigné l'ensemencement.

C'est pour cela même que l'existence à cette limite est généralement morne. Tant que vous êtes resté jeune, les frondaisons touffues, les vertes perspectives, en faisant votre regard plus court, vous masquaient l'horizon. Regardez aujourd'hui ces champs de blé, qui ondulent, dorés, sous vos regards; ou ces friches pleines d'ajoncs que vous avez négligé de féconder. Ils vous laissent l'œil li-

bre, et la ligne que vous apercevez là-bas, tout là-bas, au bout de votre labeur ou de votre imprévoyance, est si lointaine que le découragement vous prend. Vous n'y parviendrez jamais et il ne vous est pas permis de revenir en arrière, vers ces bosquets ombreux, vers ces jardins riants dont vous venez de sortir. Il faut marcher devant vous, parce que c'est la loi inéluctable, parce que la terre tourne et que le temps fuit. Sans doute, c'est encore le soleil qui vous brûle de ses rayons sur ces terres de moissons dépouillées d'arbres. Mais l'hiver vous surprendra avant que vous n'ayez fini de les traverser et, selon que vous aurez ménagé sur ce parcours une demeure confortable, ou que vous n'aurez compté que sur la bienveillance publique, l'hospitalité du prochain, vous achèverez, sous les glaces de la vieillesse, vos jours au sein d'une opulence imparfaitement consolatrice ou dans les murs blanchis à la chaux d'un hôpital.

Pierre de Trémeur s'efforçait vainement d'éloigner de son esprit les pensées ternes qui l'emplissaient. Mais, s'il parvenait à se débarrasser des idées les plus sombres, il ne pouvait secouer l'espèce d'engourdissement morbide qu'elles laissaient en lui, pareilles aux eaux chargées qui peuvent devenir limpides à la surface, en déposant leur vase au fond.

C'était la résignation qui le gagnait petit à petit, et la résignation n'a rien de gai en soi. On ne se résigne que lorsqu'on ne peut plus posséder, et

c'est une pratique philosophique de l'aphorisme : « Sachez vouloir ce que vous ne pouvez empêcher. » Depuis qu'il avait doublé le cap de la quarantaine, ses goûts eux-mêmes avaient changé. Il était devenu psychologue, mais avec toute la sincérité et l'absence de morgue que n'ont pas les écrivains de notre temps réputés tels. Ce n'était point pour le public, mais pour lui-même, qu'il analysait ses états de conscience aussi bien que ceux d'autrui. Avec le scrupule de l'homme de finances qui compte chaque soir ses gains et ses pertes, il récapitulait maintenant l'actif et le passif de son existence morale ; il tenait, pour ainsi dire, le registre des quantités ajoutées ou retranchées à ses primitives tendances.

C'était ainsi qu'il en était venu à constater que certaines facultés étaient prodigieusement affaiblies en lui, et il ne posait point aux regards de sa conscience en reconnaissant que « les choses de l'amour lui étaient devenues indifférentes et qu'il se dégoûtait progressivement de la renommée, ce fruit qui ne mûrit complètement que sur les arbres morts. »

La première de ces déperditions d'énergie l'avait amené à oublier, pour ainsi dire, les derniers événements de sa vie, dans lesquels l'amour eût tenu une certaine place et joué encore un rôle. Et ce n'était plus guère que par une sorte de curiosité naturelle qu'il s'enquérait parfois de ce que devenait Berthe.

Celle-ci, au contraire de Trémeur, s'était plongée plus que jamais dans le tourbillon parisien. La poésie ne rapportant que du bruit, elle avait cherché une voie nouvelle, et, comme il n'y en a qu'une de nos jours, dans le domaine de la littérature, qui permette d'atteindre parfois à la fortune en même temps qu'à la célébrité, Amandine Derny s'était adonnée au roman.

Elle y réussissait, ayant su se créer un genre qui, pour n'être pas neuf, n'en a pas moins toujours des lecteurs.

Cette émancipée, désireuse peut-être d'éclipser la gloire, un peu vieillotte aujourd'hui, des George Sand et des Delphine Gay, pour ne citer que les plus retentissants du temps jadis, s'essayait à écrire des récits où la morale était présentée sous d'étranges aspects, où la religion ne recueillait que des injures, mais où, en revanche, le plaisir et la passion étaient retracés et excusés en termes d'une couleur chatoyante et provocatrice.

La rumeur publique attribuait même à l'auteur de ces œuvres délétères certains opuscules inavouables, signés de pseudonymes divers, mais écrits avec un brio, une verve qui, précisément, les rendaient plus dangereux encore.

A la distance qu'il se tenait volontairement de l'agitation littéraire que les contemporains se figurent être l'indice d'une renaissance, Pierre percevait néanmoins les échos de cette renommée bruyante. A vrai dire, ce n'était point qu'elle trou-

blât le silence des grèves, ni qu'elle interrompît la grande, l'éternelle voix de l'Océan. Mais, outre que, quatre fois par an, Trémeur allait lui-même prendre l'air de Paris, il y avait toujours, à Brest, quelque Parisien de passage, ou, pour mieux dire, quelqu'un de ces provinciaux des deux sexes, jeunes ou vieux, il n'importe ! qui ne pourraient pas vivre, s'ils n'émerveillaient leurs compatriotes par les récits de leurs courses heureuses dans la capitale. Il est à noter que ces provinciaux-là se tiennent beaucoup mieux au courant des choses du boulevard que les indigènes eux-mêmes de la moderne Babylone.

Pierre n'avait aucune animosité à l'encontre de ce renom à fracas qu'acquérait le talent d'Amandine Derny, jusque-là cantonné dans la poésie. C'était, au contraire, une pitié qui lui venait à l'endroit de la femme de lettres.

Pour lui, qui connaissait tous les dessous de la gloire, telle qu'elle se vend et s'achète aujourd'hui, il y avait là matière à réflexions pénibles. Il se demandait à combien de complaisances, de démarches au moins risquées, de promiscuités dégradantes, la malheureuse créature avait dû condescendre pour réunir cette unanimité de suffrages favorables à ses œuvres.

— Quoi ! — se disait-il — George Sand, écrivain de race et de choix, a été discutée jusqu'au dernier jour de sa vie ; et si l'on rend enfin justice à la supériorité de son génie, c'est qu'elle est morte

et qu'il n'y a plus vingt lettrés peut-être en France pour lire encore *Mauprat* ou *Consuelo !* Quoi ! madame de Girardin est si complètement oubliée qu'on ne sait même plus son nom de jeune fille ni qu'elle a écrit *La Joie fait peur !* Quoi ! madame Swetchine est traitée comme une simple mystique et Eugénie de Guérin regardée comme rococo ! Et l'on prétend faire accroire à la postérité qu'une certaine facilité de production, une je ne sais quelle résonnance de syllabes suffisent à représenter le talent ? De ce qu'une femme bavarde, cancanière, pourvue de mémoire et de bagout, aura écrit, sans désemparer, plusieurs centaines de lignes en une langue si plate qu'elle reste inférieure à la conversation d'un salon contemporain, si pauvre qu'elle est obligée d'emprunter à tous les argots, si obscure qu'il faudrait un lexique spécial pour en traduire les jeux d'esprit — de ce que cette femme aura reservi, sans même les mâcher, à un certain public choisi, sinon de choix, tous les calembours, toutes les fadaises, disons le mot, tous les double-sens d'un almanach ou d'une grossière chronique à scandales, on aura le droit de conclure que cette femme est un écrivain et d'affirmer qu'elle possède un talent !

Allons donc ! Qui ne voit que ce talent tient tout entier dans ce qu'en ces termes de cuisine on appelle « l'art d'accommoder les restes », que ces jeux de mots devraient payer patente, que ces traits d'esprit n'ont aucune signature, puisqu'ils sont le

fruit d'innombrables collaborations et qu'ils appartiennent à Monsieur « tout le monde », lequel, de l'aveu de Voltaire lui-même, avait plus d'esprit que lui ?

Ces réflexions, que n'inspirait aucune jalousie, n'étaient pas l'indice d'une profonde admiration pour les mérites littéraires d'Amandine Derny. Trémeur n'avait point à mentir à autrui en prodiguant des éloges qu'il ne pensait point, et, quant à se mentir à lui-même, l'amour n'était plus là pour l'y inciter.

Au demeurant, de même qu'il se détachait de la gloire frelatée de notre temps, ne voulant plus se laisser griser par l'encens, qu'elle qu'en fût la provenance, il se détachait également du genre qui lui avait assuré sa réputation. Le roman ne lui paraissait plus que ce qu'il est en réalité, bon pour les époques intellectuelles où l'anémie des esprits ne supporte pas de plus substantielles lectures. Quand il revenait sur ses propres œuvres, pour les juger de sens rassis, il en ressentait comme une humiliation. L'emploi littéraire qu'il avait tenu, qu'il tenait encore, était celui d'amuseur public, et cette constatation, c'était bien la centième fois qu'il la faisait, mais il n'en avait jamais éprouvé une pareille confusion.

Et, l'âge aidant, il se tournait vers des fins plus élevées, il essayait de se donner à des occupations plus hautes, mieux en rapport avec la dignité humaine.

Il savait d'avance qu'il ne trouverait point, ou du moins qu'il ne trouverait que peu de lecteurs s'il essayait d'écrire soit une étude historique, soit un essai de psychologie sociale ou morale. La banalité de notre temps, qui a multiplié le chiffre des liseurs en réduisant le niveau de leur qualité, a du même coup abaissé le niveau de la valeur productrice.

De ses anciennes relations dans le monde des lettres, une seule lui était restée, celle qu'il avait inaugurée, par une sorte de réconciliation, avec madame du Cerceau, à la fameuse soirée où Amandine Derny avait prétendu « faire rire » ses invités.

A celle-là il demeurait fidèle parce que, petit à petit, une bonne franche et solide amitié l'avait couronnée. Aussi bien, la femme de lettres était-elle contemporaine de Pierre, et son esprit, toujours alerte, n'avait pris de la maturité que ses avantages. Les longues lettres qu'elle échangeait d'une manière fort intermittente avec Trémeur le lui prouvaient surabondamment.

— Quel dommage — lui écrivait-il souvent — que vous dépensiez toute cette verve au service d'une feuille d'amusette ! Car vous ne paraissez pas vous douter qu'il y a des trésors d'originalité, des mines d'esprit en profondeur incalculable dans votre cervelle d'étourdie.

A quoi elle répondait, avec sa vivacité de gamin de Paris :

— Que voulez-vous, mon cher ? Je suis une prodigue et si, vraiment, j'ai quelque chose de l'opulence que vous me prêtez... en ami, je suis heureuse de la dépenser sans compter. Car il est une chose qu'on ne me fera jamais croire, c'est que l'espèce humaine vaille la peine qu'on s'applique à lui faire du bien.

Telle que vous me connaissez, je ne « travaille » qu'en vue de plaire à quelques amis, et vous êtes du nombre. Il m'importe très peu de conquérir l'estime ou la sympathie du reste des hommes.

Un jour Pierre reçut d'elle une lettre fort courte ainsi rédigée :

« Très cher. — Je viens de célébrer ma trente-neuvième année, et mon mari, car je suis toujours en puissance de mari, ce dont je bénis chaque jour le Dieu des honnêtes gens, mon mari, dis-je, m'autorise à faire, où bon me semblera, une tournée en compagnie de ma fille. Comme j'ignore presque entièrement la Bretagne, l'idée m'est venue d'aller vous demander un itinéraire. C'est pourquoi vous me verrez arriver dans les premiers jours de novembre. »

Elle fit comme elle avait écrit et trouva son appartement tout prêt au Trez'hir : une chambre pour elle, une pour sa jolie fillette de quatorze ans, avec un boudoir exquis servant de salon.

Pierre, qui avait fait galamment les choses, s'excusa :

— Pour ce qui est de la salle à manger, je pense

que vous ne m'en voudrez pas de m'être réservé les privilèges de l'amphitryon. Inutile de vous dire que toute la maison est à vous, et vous pouvez en dater vos invitations.

Le surlendemain, madame du Cerceau, qui avait couru la côte jusqu'au Conquet, par un temps fait exprès pour elle, demanda à Trémeur :

— Plaisanterie à part, voilà un Océan superbe. Mais je ne suis pas venue pour voir une mer en cérémonie, et je la préférerais en grande tenue de tempêtes. N'avez-vous pas autre chose à me montrer ?

Il se récria :

— Quoi ! vous êtes à peine débarquée depuis vingt-quatre heures, et vous vous plaignez de trouver la mer trop belle ? Tranquillisez-vous. Nous sommes dans une saison où les accalmies sont rares, et je vais, à bref délai, vous changer le décor. On nous annonce, précisément, l'arrivée imminente d'une bourrasque du Sud-Ouest. Comme, ici, nous sommes relativement à l'abri, je vais vous mener en un point de la côte où vous aurez un spectacle auquel vous-même serez attentive.

— A la bonne heure ! — fit la femme de lettres en battant des mains.

— Calmez-vous, belle rieuse. Il faut du recueillement pour contempler comme il convient nos tableaux de mer.

— Et.... quand partons-nous, mon cher cicerone ?

— Vous êtes pressée !... Nous partirons aujourd'hui même, à deux heures. Je vous mène à Lampaul, sur la grève, en face d'Ouessant et de son archipel, sous le plein fouet de la tourmente. Vous me ferez part de vos impressions... après.

— Et emmenons-nous Yvonne ?

Yvonne, c'était la charmante enfant de cette mère romanesque.

— Pourquoi pas ? C'est là un spectacle qui ne peut lui faire que du bien.

La fillette avait entendu. Elle accourut et jeta ses deux bras au cou de sa mère.

— Oh ! oui, oh ! oui, maman ! M. de Trémeur a raison. Il faut m'emmener. Ça me fera du bien.

Quand la voiture fut attelée, Pierre, qui attendait ses visiteuses, jeta un cri à la vue de leurs toilettes de Parisiennes.

— Oh ! oh ! qu'est-ce que cela ? Les fêtes de l'Océan réclament d'autres atours que celle de la capitale. Faites-moi le plaisir de remettre toutes ces richesses dans vos armoires et d'endosser ce que vous avez de plus rude.

Et il fredonna, en saluant gaiement :

Quittez vos habits roses
Et vos satins brochés.

On arriva à Lampaul vers les six heures du soir, et l'on descendit à l'auberge. Quelle auberge ! Une maison basse surmontée d'un étage, aux murs

épais d'un mètre, aux fenêtres étroites, pareilles à des meurtrières. Les chambres, d'ailleurs très propres, étaient à peines blanchies à la chaux, et leur mobilier se réduisait au strict nécessaire : lit, commode, une table et deux chaises. Encore la commode faisait-elle fonction de table de toilette.

— La tempête est en retard, ce me semble — demanda Pierre à l'hôtelier.

Celui-ci, ancien marin, hocha la tête.

— Pas de beaucoup, Monsieur. Le baromètre baisse toujours. Ce sera pour cette nuit. Si vous êtes venus pour la voir, vous serez servis à souhait. Justement la maison est orientée au midi. Les grosses vagues monteront bien jusque-là.

Et, de sa main tendue, il désignait un groupe de rochers distants à peine de cent mètres.

Il ajouta :

— Mais ce n'est pas d'ici qu'on voit le mieux. Il faut aller sur le haut, à Lescoal. Seulement, vous ferez bien de vous couvrir et de vous abriter.

— Nous couvrir ? — s'écria madame du Cerceau, quand on fut entré dans la salle à manger pour dîner. — Cet homme ne nous trouve donc pas suffisamment couvertes comme cela ?

Elle montrait à Trémeur sa robe de laine et le water-proof d'Yvonne.

Pierre se mit à rire.

— Avec ça, vous serez percées à jour en deux minutes, sans compter que le vent vous déshabillera comme de vulgaires naufragés.

— Fi ! l'horreur de vent ! Il n'a donc aucun sentiment des convenances ?

— Il n'a pas été élevé à Paris, chère madame. Il faut le lui pardonner.

— Mais qu'allons-nous faire alors ? — se récria madame du Cerceau désolée. — Regarder un orage à travers les vitres, ce n'est pas pratique. Surtout si la pluie embrume ces vitres, comme je le crains.

— En effet, répliqua Pierre. Heureusement que j'ai prévu l'hypothèse et que j'y ai pourvu. Il y a dans la voiture des complets pure laine, à la mode du pays, pour vous deux et pour moi. Si vous tenez à voir la tempête d'assez près, il faudra bien vous fagoter avec cela.

Pendant le dîner, quelques plaintes lugubres arrachées à la toiture firent tressaillir la Parisienne sceptique :

— Hein ? Qu'est-ce que cela ? — interrogea-t-elle.

— Ça ! — répliqua le romancier, — c'est le premier crin-crin des violons. L'orchestre s'accorde.

— Mais, si ça continue, nous ne pourrons pas dormir ?

— Laissez donc. Vous dormirez fort bien. Les lits de Bretagne sont excellents !

Vers quatre heures du matin, Trémeur, qui sommeillait du meilleur de son âme, fut éveillé par des bruits de pas, des plaintes étouffées. La voix de madame du Cerceau, entrecoupée par les mugissements de la tourmente et la clameur des chemins, lui parvenait par le trou de la serrure.

— Monsieur de Trémeur ! monsieur de Trémeur ! implorait cette voix au paroxysme de l'angoisse, êtes-vous vivant ?

Pierre, bien qu'il eût une grande envie de rire, s'habilla à la hâte et courut ouvrir sa porte.

La femme de lettres et sa fille firent irruption dans la chambre de l'écrivain si violemment, qu'on les eût dites poussées par l'ouragan.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Que se passe-t-il ? — questionna-t-il un peu inquiet.

— Il y a... il y a que nous ne sommes plus en sécurité ici, et que cette maison va certainement s'effondrer, — s'écria madame du Cerceau terrorisée.

Le romancier laissa franchement éclater son rire :

— Alors ! Allons ! N'est-ce que cela ? Vous pouvez être tranquilles ! Pour un pauvre petit grain de suroît ! La maison en a vu bien d'autres, allez, et ses murs ont plus d'un mètre de dimensions.

— Alors, — interrogea la jeune femme médiocrement rassurée — vous croyez ?...

— Que vous pouvez dormir tranquilles ? Certes, si je ne le croyais pas, pensez-vous que je vous en donnerais l'exemple ?

Il parvint à leur remonter le moral, et elles regagnèrent leur chambre où mère et fille se blottirent dans le même lit. Mais il leur fut impossible de fermer l'œil. Le vacarme du ciel et de la mer étaient devenus assourdissants, et l'auberge menaçait de s'envoler dans les remous de l'air.

L'aube les surprit étroitement enlacées, dans l'attitude de deux ressuscitées s'éveillant à l'appel de la suprême trompette.

La lumière est toujours une joie, même quand elle éclaire une scène de désolation. A peine le jour gris et terne eut-il pénétré dans l'appartement par les fentes des persiennes, que madame du Cerceau et sa fille recouvrèrent tout leur courage.

Et quand elles descendirent dans la salle à manger, où Pierre les attendait en face d'un café au lait appétissant, elles étaient disposées à tous les héroïsmes.

Il les plaisanta quelque peu sur leurs nocturnes épouvantes.

— Eh bien ! Mesdames, nous ne voyageons point dans les nues, j'imagine. Ce n'est point une raison pour négliger les précautions indispensables si, toutefois, vous avez encore quelque velléité d'assister à l'admirable représentation qui se donne de l'autre côté de ces murs.

— Je crois bien, que nous le voulons — opina madame du Cerceau.

Et elle avala son déjeuner en deux temps et un grand nombre de mouvements.

Trémeur leur recommanda de boutonner étroitement, et jusqu'au dernier bouton, les cabans de laine épaisse qu'il leur avait procurés.

— Comme vos beaux yeux n'auraient aucun empire sur les vagues et qu'au contraire, celles-ci pourraient les éclabousser d'eau salée, veuillez vous couvrir de vos capuchons.

Les préparatifs achevés, les deux femmes coururent vers la porte d'entrée de l'auberge. L'hôte les arrêta, en leur faisant remarquer qu'elle était barricadée.

— Pas par là, fit-il en riant, le vent casserait tout si vous ouvriez seulement un volet. Il faut faire le tour et sortir par le hangar.

Ce hangar, situé derrière la maison, c'est-à-dire à l'est, était en ce moment une sorte d'antichambre de l'ouragan.

Les deux femmes s'accrochèrent aux bras de Pierre pour en franchir le seuil.

A peine en avaient-elles tourné l'angle qu'une rafale les enveloppa et faillit jeter par terre mademoiselle Yvonne.

Trémeur entendit madame du Cerceau murmurer :

— On parle du mistral ! Qu'est-ce que le mistral auprès de ceci ?

— Est-ce que le cœur vous manque? — demanda l'écrivain, traînant ses deux compagnes pendues à ses épaules.

— Non, — répondirent-elles, grelottantes. — Allons toujours.

Au bout de dix pas, ils firent halte à l'abri d'uue roche.

Les deux femmes, d'un même mouvement, se couvrirent la figure de leurs mains.

— Oh ! c'est horrible! — cria la jeune fille, tremblant de peur.

— C'est sublime ! — prononça la mère avec une voix qui fit à Pierre l'effet d'un lointain miaulement, tant le vortex l'étranglait.

L'un et l'autre adjectifs étaient à leur place.

Trémeur, habitué à ces tableaux émouvants, sentait se rajeunir ses émotions.

Ce n'était plus la mer qu'on avait devant soi, c'était le chaos, un chaos infernal, un bouillonnement de noir et de blanc au sein duquel dansaient d'épouvantables figures. Et, vraiment, quand on considère de telles choses, les mots superstition, crédulité, fable, paraissent dépourvus de sens !

Invoquez, en effet, toutes les explications de la science, apportez les raisons savamment induites des faits par la météorologie et la physique — appelez l'optique, l'électricité, la chimie, la mécanique à votre secours — mettez à contribution toutes les hypothèses, tous les systèmes qui font tourner la terre autour du soleil, qui attribuent au soleil et à la lune l'attraction des marées — décidez que tout cela n'est qu'un phénomène mathématique dont l'esprit humain a su pénétrer les causes et déterminer les lois ; puis, fort de cette mixture dont vous avez gorgé votre cerveau de penseur, venez vous planter debout, les bras croisés, devant ce « phénomène mathématique » et envisagez-le de sang-froid.

Et alors, essayez de vous rappeler vos théories, vos calculs, au besoin vos expériences, pour jeter à cet abîme inconscient, qui rugit à vos pieds,

votre négation de pygmée ; essayez de crier à ces lames qu'elles n'ont point d'âmes, à cette écume qu'elle n'est point la bave d'un Titan foudroyé ! La bave vous enveloppera de sa neige, la lame vous abattra d'une chiquenaude, et vous n'aurez qu'un cri pour demander à Dieu qu'il vous arrache à l'étreinte de ce démon : « Seigneur, ayez pitié de moi ! »

II

— Allons plus loin ! — dit Pierre.

L'instinct de la conservation élevait la voix. Les deux femmes blèmes, raidies, secouées par le vent comme des arbrisseaux, ne sachant plus où poser le pied, tant le sol avait de formidables trépidations, sentant fuir lentement leur pensée par leurs prunelles où montait la folie, éprouvèrent encore, cependant, cette curiosité maladive qui entraîne parfois l'homme jusqu'aux portes de la mort.

— Encore vingt pas — dit Pierre — et nous aurons atteint le point culminant. D'ailleurs, nous y serons plus abrités qu'ici.

Il disait vrai, car le point où ils se trouvaient, en ce moment, était le plus balayé par la tourmente.

Cette côte, qui court de la pointe Saint-Mathieu à l'embouchure de l'Aber-Vrac'h, est la plus accidentée de toute la Bretagne. Elle porte les traces de son duel séculaire avec l'Océan, d'effroyables cica-

trices, de monstrueuses balafres laissées à la face du granit.

N'est-ce pas l'Océan, en effet, qui lui a arraché par la force ces lambeaux de terre fracassés, éparpillés en îles et en îlots, qui laissent entre eux et la côte ce chenal du Four, détroit de mort, où la colère a établi son empire? N'est-ce pas autant d'otages pris à la terre, ces morceaux qui clament désespérément dans leur ceinture d'écume : Ouessant, la plus grande, sanglante aux reflets du crépuscule, si bien que le dicton populaire, parlant de l'île des épouvantes, s'est formulé en ces deux rimes significatives :

Qui voit Ouessant
Voit son sang.

Molène, séjour de deuil, enfer des pauvres qui y végètent; Triélen, auquel la brume fait un éternel suaire? La côte, ferme avec ses plaies humides, avec ses larmes salées qui coulent de ses roches, avec les embruns que le flot railleur lui jette pour voiler sa face, pleure éternellement ses pertes. Tantôt elle s'abaisse, à la façon d'un désespéré qui demande grâce, tantôt elle se redresse, orgueilleuse et farouche, sauvage, défiant de l'attitude son éternelle ennemie. Et, comme elle lui dispute le pouvoir, comme elle éventre de ses récifs et de ses caps le ventre argenté des lames, comme elle déchire avec dédain sa robe céruléenne, la contraignant à crier de rage, à prodiguer d'incessantes

injures, jusqu'à ce que la mer infatigable ait émoussé ses arrêts ou ébréché sa muraille de préservation !

C'était une de ces dépressions du sol que traversaient, en ce moment, les trois touristes. A cent cinquante mètres au delà, le terrain se relevait, formant côte. Et la mer, comme encouragée par cette première humiliation de la terre, y lançait le plus qu'elle pouvait de ses vagues, afin d'agrandir la plaie ou de marquer plus profondément les stigmates de sa victoire sur le visage de la vaincue.

Trémeur passa ses bras autour de la taille de chacune des deux femmes et, les soulevant à moitié, s'engagea sur la bordure de sable qui formait sentier au bord même de l'Océan.

Il n'avait pas fait trente pas, qu'une lame de fond, passant à la manière d'une faux, glissait son tranchant sur cette plage et les atteignait dans leur course. Séparés, ils eussent été perdus. L'eau leur monta jusqu'aux genoux. Elle les eût emportés comme des fétus.

Mais il mit à profit le répit qui suivit cette agression, et franchit en courant les premières assises de roche qui commençaient le versant opposé. Quand ils eurent gravi dix mètres, une seconde vague s'écroula, qui les éclaboussa, sans les atteindre.

— Nous voilà sauvés — dit en riant Trémeur aux deux femmes, glacées autant par l'effroi que par le contact inopiné de l'eau. Vous voyez que vous avez bien fait de revêtir les vêtements masculins que

je vous ai procurés. Où en seriez-vous, présentement, sans mes bottes de pêcheur?

Car madame du Cerceau et Yvonne n'avaient guère des habillements de leur sexe qu'une jupe de laine. Pour le reste, de la cheville à la pointe des cheveux, elles étaient coulées dans un fourreau de cuir et de gros drap. Elles n'avaient donc éprouvé que le froid de l'eau, mais pas une goutte ne les avait pénétrées.

Pour arriver au sommet de l'espèce de promontoire formé par la terre, en élévation, il fallut soutenir encore de rudes assauts du vent. Mais, du moins, l'eau n'y intervenait plus qu'à l'état d'embruns, ou, plutôt, de pluie fine et ténue, et le coup d'œil était si prodigieusement étonnant qu'il compensait largement la peine qu'on s'était donnée pour monter jusque-là.

— Maintenant, — conclut Pierre en les entraînant dans une sorte de cavité creusée par l'entrecroisement de deux blocs énormes, — regardons.

Il entendit les frissons haletants de ses deux compagnes à ses côtés.

Il avait vu la mer bien des fois, au point d'être blasé du spectacle; il ne l'avait jamais vue telle qu'il la voyait aujourd'hui.

Le ciel était assez haut et, chose étrange, le temps assez clair pour permettre à l'œil d'embrasser tout l'horizon et de ne perdre aucun détail de la scène. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, la mer écumait et bondissait. Elle avait des arrêts calculés et des

ressauts inattendus. A certains moments, on eût juré qu'elle se ramassait sur elle-même, agglomérant ses vagues, condensant ses forces, méditant un mauvais coup. Et, la seconde d'après, elle partait comme une flèche, avec un recul d'arc qui se détend, se dressait en colonne démesurée et s'écroulait avec un fracas de ruine. Alors, le globe entier frémissait et gémissait du plus profond de ses entrailles.

D'autres fois, toute la surface bouillonnante se scindait, tout à coup, par une longue ride qui délimitait un front de bataille. Au-dessus, c'était un rang liquide, sombre et glauque, dans lequel s'allumaient d'étranges lueurs prises au jour blafard ; au-dessous, c'était le gouffre, un vortex blanc humant toute la neige de l'écume en une succion fantastique. L'eau détalait de la plage et des roches, ainsi que des fuyards qui se rejettent sur la ligne de combat, et grossissait la gigantesque muraille qui s'avançait compacte, nette, tracée au cordeau, tranche de diamant à la base, frange d'argent au sommet. Puis la bande s'infléchissait ; un sifflement courait sur sa crête ; elle se ruait à l'assaut. L'éclair est moins prompt. La masse d'eau escaladait les assises rocheuses, effaçait les récifs sous sa nappe, et venait colleter les arêtes noires de la falaise avec des rugissements de bête déchaînée.

— Que dites-vous de cela, Mademoiselle ? — demanda Trémeur à Yvonne.

La fillette avait secoué son engourdissement

premier. Ses yeux brillaient d'un incomparable éclat. Des mèches folles, arrachées par le vent au capuchon, fouettaient ses joues rosées par la fraîcheur. Elle avait les lèvres rouges, et, par sa bouche entr'ouverte, sa jeune poitrine agitée aspirait les puissantes senteurs de cette haleine en furie.

— Oh! que c'est beau! — prononça-t-elle avec ferveur.

Pierre étendit le bras comme s'il eût été le machiniste de cette mise en scène, l'impresario de ce drame, et d'un geste, il parcourut tout l'horizon.

Au large, à travers l'ébullition de la chaudière, l'archipel tout entier accusait ses masses détachées auxquelles la blancheur d'alentour donnait des tons noirs. Elles ne se montraient que ceintes d'écume, et parfois, le brouillard des eaux les effaçait entièrement, ainsi que des fantômes de projection à la lumière oxhydrique. Entre elles, rien ne se voyait que cette effervescence monstrueuse. Au delà, la mer montait dans le ciel et, dans la voûte bleuie du firmament, les nuées en haillons s'enfuyaient en tout sens sous le fouet de l'ouragan.

On eût dit qu'on assistait à l'effondrement d'un monde, car il semblait impossible que ces morceaux de terre, détachés de la masse centrale, pussent échapper à la destruction qui les enveloppait.

Pierre prit Yvonne par la main et la fit se retourner du côté du continent. Ici, c'était un autre spectacle.

Le contraste même ajoutait aux proportions fantastiques du drame. L'Océan donnait une représentation de gala, et tout son orchestre de cris et de fureur se déchaînait à la fois.

Sur l'étroite bordure qu'ils avaient franchie tout à l'heure, les trois visiteurs pouvaient voir maintenant les lames déferler sans interruption. La mer voulait-elle donc couper la retraite, interdire le retour à ces mortels imprudents qui avaient voulu pénétrer le secret de ses colères ?

Trémeur consulta sa montre. Il avait lu l'interrogation anxieuse contenue dans les yeux de ses compagnes.

— Le flot est à ses dernières minutes — dit-il. — Le « tu n'iras pas plus loin » va lui être adressé. Et, après un quart d'heure de pleine mer, nous aurons le jusant. Patientons donc jusque-là.

Puis, comme pris d'une fantaisie subite :

— Après ça — fit-il — nous ne sommes pas au bout de ce cap, et si mademoiselle Yvonne veut voir les vagues de plus près, je suis tout disposé à la mener jusqu'à la pointe.

— Il désignait une sorte d'angle effroyablement aigu, une sorte d'éperon qui s'abaissait jusqu'au niveau de l'eau, par une suite de rochers éboulés en cascade.

— Oh ! non ! Oh ! non ! je ne le permets pas — cria madame du Cerceau.

Mais déjà la jeune fille, emportée par l'enthousiasme un peu morbide que lui donnait cette vue

d'un phénomène unique, avait saisi le bras de Pierre de Trémeur, et descendait avec lui vers le gouffre.

Tant qu'on la voit de haut, la mer excite surtout l'admiration. Quelles que soient les dimensions de ses vagues, l'immensité nuit à leur prestige individuel. Elles sont infimes dans l'infini du sein duquel elles se lèvent.

Mais il en est tout autrement dès qu'on les aborde à leur niveau.

Alors, c'est le cadran qui diminue et c'est le contenu qui s'accroît.

A mesure qu'ils s'approchaient de la limite extrême de l'abîme, Trémeur sentait le corps de l'enfant frémir et son bras trembler sur le sien.

— Avez-vous peur? — demanda-t-il doucement.

— Non! — répondit-elle, la gorge serrée. — Allons toujours!

Maintenant, ils étaient presque de plain-pied avec la vague. Ils la voyaient en dessous, au moment où, se dressant en hauteur perpendiculaire, elle leur présentait son ventre vert. A ce moment, la crête était à quinze mètres au-dessus de leurs têtes, et l'écume la tordait, semblable à la crinière de quelque monstre apocalyptique.

La jeune fille regardait de tous ses yeux. Mais la dilatation de ses prunelles indiquait assez qu'elle était à la suprême tension de son énergie morale, au sein d'un énervement croissant.

Pierre eut peur. Il ne voulait pas prolonger cette situation, qui pouvait devenir inquiétante.

— Allons-nous en ! dit-il.

Et il ramena Yvonne auprès de sa mère, qui ne put se défendre de reprocher à Trémeur ce qu'elle appelait son inqualifiable imprudence.

Il laissa passer ce petit orage qui, d'ailleurs, ne pouvait résister aux influences du grand. Et, prenant brusquement à partie les deux femmes :

— Croyez-vous, — demanda-t-il, — qu'il soit au pouvoir de l'homme d'affronter de pareilles fureurs de la nature ?

Ce fut madame du Cerceau qui répondit, avec un peu d'humeur :

— Et qui donc serait assez fou pour se risquer sur mer avec un temps pareil ?

— Ceux-là, fit laconiquement Pierre en étendant la main.

Elles se turent, les dents serrées, palpitantes d'une angoisse nouvelle, en suivant des yeux la direction qu'indiquait le doigt du romancier.

De l'autre côté du village, à cent mètres d'une jetée élémentaire, faite de blocs de granit reliés par des crampons de fer, elles remarquèrent alors, pour la première fois, une foule presque muette, tant les bruits de la tourmente avaient couvert les pleurs, les cris et les prières de cette multitude sanglotante.

Là, dans un espace découvert, un groupe d'hommes en tenue de pêcheurs se pressaient autour d'un

long objet que sa forme faisait reconnaître pour un bateau. Mais ce bateau était porté par un long chariot qui lui servait de ber, attelé de deux robustes chevaux. Il n'avait ni mâts, ni voiles, et les deux femmes remarquèrent que douze des hommes escaladaient le chariot et s'installaient sur les bancs à l'intérieur de l'embarcation.

— Que vont-ils faire? — interrogea Yvonne haletante.

— Ils arment le canot de sauvetage, — dit simplement l'écrivain.

Cette réponse était toute une explication. Les femmes reprirent leur mutisme oppressé. On n'entendait que le souffle oppressé de leurs poitrines.

Sur un signe, le chariot fut retourné. On poussa les bêtes à reculons vers la mer, et l'avant du canot entra dans l'écume. On poussa encore. L'un des chevaux se cabra au contact de l'eau et jeta un hennissement de terreur qui monta jusqu'au promontoire où se tenaient Trémeur et ses compagnes.

Puis, soudain, ceux-ci virent des cordes se dérouler. L'embarcation glissa, et, dans une vision de météore, ils aperçurent un homme debout à l'arrière, tenant la barre, six avirons levés simultanément ; après quoi, le canot tout entier disparut dans la colère blanche des vagues.

— Seigneur ! — s'écria la femme de lettres — ils sont perdus !

— Dieu les protège, puisqu'il les guide — prononça gravement Trémeur.

. . . . . .

En quittant Lampaul, madame du Cerceau laissa deux cents francs entre les mains du recteur pour subvenir aux premières misères. Pierre de Trémeur avait donné vingt-cinq louis.

On ne prononça pas une parole pendant le trajet du retour.

Mais, quand on se retrouva dans le salon du Trez'hir, devant un feu de bûches flamboyant et rayonnant, on reprit la conversation interrompue par les événements de la veille.

— Eh bien ! Madame et amie — demanda Pierre — êtes-vous satisfaite ?

— Certes ! — s'écria la charmante femme, sans raillerie cette fois — c'est du meilleur de mon cœur que je vous délivre mon satisfecit.

— Ce qui veut dire que...

— Que j'ai été surprise et troublée pour la première fois depuis longtemps. Je croyais le vrai et le bien définitivement chassés de la terre. Ce que vous m'avez montré n'en est pas une imitation.

— Prenez garde, Madame, ceci est presque un aveu.

— Il ne coûte rien d'avouer que l'on a été agréablement surpris. Mais, après le tableau que vous nous avez offert hier, reconnaissez que les scènes dont votre Goulet peut être le théâtre ne sont plus que des bergerades.

Et elle montrait la surface, paisible en ce moment, du bras de mer.

Pierre ne put se défendre d'une sorte d'impatience.

— Allons, fit-il, vous autres Parisiens, vous restez toujours les mêmes. Il faut vous alimenter de nouveautés. Encore ne demandez-vous le nouveau qu'à la seule nature. Pour le reste, vous êtes accommodants. Vous relirez trois fois de suite une œuvre quelconque de basse littérature ; vous vous pâmez à la quinzième représentation d'une pièce aussi bien qu'à la première. La tour Eiffel vous rend orgueilleux, et vous délirez devant les « fontaines lumineuses ». Au besoin, vous coucheriez autour de la grande fontaine du Champ-de-Mars pour être bien sûrs d'y conserver vos places.

— C'est un peu vrai, ce que vous dites là, — prononça madame du Cerceau, non sans quelque humilité.

— Et — continua Trémeur — il n'y a que les choses simples et grandes qui ne vous causent aucune impression. Tenez, soit dit sans vous offenser, car, en fait, il y a d'innombrables degrés, et vous êtes, vous, au sommet de l'échelle — je finis par croire que l'intelligence parisienne est réfractaire au sens du vrai. Elle est née et ouverte pour le toc et la contrefaçon.

— Oh ! — protesta cette fois la femme de lettres.

— Vous protestez ? — Je cite des exemples. J'ai

connu une Parisienne du « grand monde », comme on dit dans le peuple, qui, ayant suivi son mari, un colonel, dans une de ses propriétés d'une région vinicole, demandait à tout venant : « Qu'est-ce que ce petit arbuste ? » Et personne ne lui répondit : « Ça, c'est de la vigne », parce qu'il ne venait à l'esprit de personne qu'il pût y avoir en France une créature quelconque ignorant ce qu'est la vigne.

Madame du Cerceau éclata de rire.

— Voyons ! mon cher, ceci est de la haute fantaisie ! Qui veut trop prouver ne prouve rien. Vous connaissez l'adage. Votre Parisienne était idiote.

— Pas le moins du monde, Madame. C'était une femme qui vous eût, les yeux fermés, rien qu'au toucher, nommé l'étoffe ou le ruban que vous lui présentiez, qui débitait fort gentiment des monologues.

— C'est cela ! — répéta madame du Cerceau. Je vous disais bien qu'elle était idiote.

— Voulez-vous d'autres exemples ? En 1870, au moment où l'on renvoya de Paris assiégé les « bouches inutiles », j'ai connu une jeune et charmante femme qui s'enfuit de la capitale. Elle emporta dans ses bagages ses châles, ses fourrures, son piano, son coucou, son mari, un benêt poltron qui s'était payé successivement trois remplaçants — et son chien havanais. Devinez ce qu'elle oublia ?

— Comment voulez-vous que je devine ?

— Son enfant, Madame — une petite fille de huit

mois, que la nourrice éleva avec un dévouement admirable dans une cave de la rive gauche, sous le bombardement. Ne me dites pas que j'invente. C'est l'auteur même de ce beau trait qui me l'a narré en riant, et peut-être ne l'eussé-je pas crue si son mari ne me l'eût confirmé.

— Ça ne fait que deux cas sur deux millions et demi d'habitants.

— Vous croyez ; attendez ! — Il y a une quinzaine au plus, je m'étais rendu à Quimper. A la table d'hôte de l'hôtel de l'Epée, où j'allai m'asseoir tardivement, je rencontrai deux olibrius flanqués d'une compagne, qui voyageaient avec des billets circulaires. Ils causaient à haute voix, et avec un accent qui décelait son origine méridionale, et racontaient ce qu'ils avaient vu...

— Pardon ! — interrompit la femme de lettres — je vous abandonne les Méridionaux. Je ne défends que les Parisiens.

— Hé ! Madame, ce que disaient les deux niais en gasconnant avait du sens.

Mais tout à coup, la conjointe, une jeune mariée en tournée de noces, native des Batignolles, et qui avait épousseté de sa traîne blanche l'échine rabotteuse de l'éléphant, au jardin d'Acclimatation, intervint dans la conversation. On parlait de la Pointe du Raz.

— Moi — fit la belle épousée — ca ne m'a pas dit grand'chose. Je trouve que ça ressemble au grand rocher des Buttes-Chaumont.

Cette fois, madame du Cerceau se mit à rire franchement.

— Mais — se reprit Trémeur — je viens de faire une longue digression sur le chapitre de l'incompétence parisienne en matière de beau et de vrai. Je conclus en m'estimant très fier d'avoir pu vous procurer une sensation neuve. Et mademoiselle Yvonne, nous donnera-t-elle son avis ?

La fillette, directement interrogée, rougit un peu de se trouver aussi inopinément mise en cause. Ses grands yeux bleus rayonnèrent, et sa bouche rose laissa échapper un cri :

— Oh ! moi, je n'ai jamais rien vu, et je ne verrai jamais rien de plus beau. Il me semble que les choses de la mer sont les plus admirables que l'on puisse rencontrer. Je ne m'en lasserai jamais.

— Oh ! toi ! — fit madame du Cerceau avec une moue, — tu as tous les goûts de ton père. Lui aussi, il est de ceux qui s'ennuient à Paris.

Trémeur s'inclina.

— Madame, j'ignorais ce détail. Vous en porterez, je vous prie, tous mes compliments à M. du Cerceau.

Elle répliqua gaiement :

— Nous en serons quittes pour doter Yvonne avec un chalet en briques quelque part du côté de votre Lampaul, et pour lui trouver comme mari un officier de marine.

L'enfant ne fut pas maîtresse de son hilarité.

— Bravo, maman ! Si tu fais cela pour moi, je...

— Que feras-tu ? — demanda madame du Cerceau sur le même ton, voyant ue la jeune fille s'arrêtait tout court.

Yvonne cligna les paupières et eut une adorable grimace.

— Je ferai faire une niche comme nous en avons vu dans les villages, et je mettrai dedans ton portrait avec un rond en papier autour de la tête. Voilà.

En ce moment, la porte s'ouvrit et la vieille Anne, usant de son privilège d'entrer sans frapper, s'avança tenant une carte à la main.

Sur la carte étaient gravés les deux noms :

HERVÉ DE RHUYS

Et, au-dessous, tracée à la plume, cette simple ligne :

Elève de l'Ecole navale.

Pierre se leva, tout ému. Il y avait plus de deux ans qu'il n'avait revu l'enfant. S'approchant de madame du Cerceau, il lui dit à voix basse :

— Pas un mot de la mère, s'il vous plaît ?

Et il courut recevoir sur le seuil le fils d'Amandine Derny.

Deux années avaient fait du bambin un jeune homme. Hervé allait sur ses seize ans. Il était grand, mince, fluet. Mais les leçons de Mâlo Riantec avaient porté leurs fruits. Les épaules étaient

larges, la poitrine bombée. La taille était restée fine; comme aussi les mains et les traits purs du visage, rappelant étrangement, dans leur beauté brune, ceux de la mère.

Il portait avec une distinction souveraine l'uniforme qu'il venait de revêtir en entrant au *Borda*.

— Il y a un mois à peine que j'y suis — répondit-il aux questions de Trémeur — et c'est ma première sortie. Vous voyez qu'elle est pour vous.

— Et votre père ? — demanda encore Pierre.

— Père est ici depuis trois jours. Mais il demande un nouveau commandement. Il viendra probablement vous voir demain.

La visite du jeune homme fut courte. L'écrivain l'avait présenté à madame du Cerceau et à sa fille, avec lesquelles il avait échangé quelques mots.

Quand il fut parti, la jeune fille s'écria :

— Oh ! qu'il est gentil ! qu'il est gentil ! ce petit monsieur. Quel joli officier ça fera !

Pierre mit amicalement sa main sur sa charmante tête blonde.

— Un mari pour vous, mon enfant ! Et croyez-moi, vous aurez fait beau choix, je l'espère, si vos parents le ratifient !

Madame du Cerceau conclut plaisamment :

— Décidément, Trémeur, vous êtes plus enfant qu'elle, et ce n'est pas peu dire.

III

La famille du Cerceau possédait à Joinville-le-Pont, à la descente du coteau de Nogent une fort jolie propriété, ceinte de murs, au centre desquels s'élevait un castel brique et pierre, à tourelles et à toiture d'ardoises.

Ce fut là que Pierre de Trémeur vint passer le mois d'avril qui suivit la visite de madame du Cerceau au Trez'hir.

L'aimable femme lui avait décoché le billet suivant, sous forme d'invitation :

« Mon cher Trémeur, sous mes apparences frivoles, je cache un cœur pour mes amis. C'est pourquoi je leur veux tout le bien possible et m'efforce de le leur faire toutes les fois que les circonstances me le permettent.

Or, j'ai cru remarquer qu'au sein de votre établissement philanthropique du Trez'hir, vous menez une existence quasi-monacale. Cela peut vous

inspirer des chefs-d'œuvre, tels que le dernier de vos livres, mais cela vous enlève à vos admirateurs, qui sont innombrables, et à vos amis, qui voudraient bien n'être que quelques-uns pour avoir moins à se partager votre affection. En outre la vie de cénobite sans le froc est, ou je me trompe fort, ce qu'on nomme le célibat. Ceux qui s'y habituent reçoivent le nom peu harmonieux de « vieux garçons ».

Si vous n'avez pas l'intention de devenir trop « vieux garçon », prenez le train et rendez-nous, à Joinville, la visite que je vous ai faite là-bas. Mon mari, qui vous voit une fois tous les deux ans, en sera ravi, et Yvonne, qui passe son temps à tresser des couronnes à votre intention, sera heureuse d'en trouver enfin l'emploi. »

Pierre avait donc cédé à cette formule gracieuse.

Il avait pris le train ainsi que le lui conseillait la mère d'Yvonne, et il était descendu tout droit à Joinville, n'ayant eu qu'à remonter à pied la rue de Lyon pour se trouver à la gare de Vincennes.

On l'avait reçu les bras ouverts, et, pendant toute une journée, il avait dû répondre aux intarissables questions de ses amis.

Cela le « changeait », positivement de quitter la Bretagne silencieuse pour se transporter dans cette banlieue de Paris, où le mouvement centrifuge pousse, le dimanche surtout, le trop plein des fortifications. Nogent, Fontenay, Joinville, toute la bordure de Saint-Maurice à Rosny, s'emplissent rapi-

dement du bruit et des exubérances de la capitale. Le reste de la semaine, les jolies maisons qui les composent sont plus calmes et, derrière leurs volets clos, ont l'air de coquettes narquoises qui attendent l'heure du bal.

Un regard superficiel s'arrêterait à ces dehors charmants et supposerait que le bonheur, la santé, la vertu même, mais une vertu souriante et facile, habitent dans ces villas délicieuses, à l'abri de ces grilles et de ces charmilles. Hélas ! là comme ailleurs, le souci et l'angoisse ont élu domicile.

La villa du Cerceau s'étageait sur le versant, dominant la vallée de la Marne, les champs de Joinville et de Champigny, et jetant par dessus le coteau, un regard sur Paris à travers les verdures du bois de Vincennes.

Elle était toute neuve, admirablement distribuée et bien bâtie. De ses fenètres, on pouvait voir les podoscaphes et les périssoires glisser sur la nappe limpide de la gracieuse rivière, tributaire de la Seine, mais qui, en ce coin exquis, n'a pas encore payé son tribut, ainsi qu'on peut le constater à la limpidité de ses eaux.

Pierre avait félicité ses amis de leur goût à choisir un site aussi ravissant. A ses compliments, la petite Yvonne avait répondu en soupirant.

— Oh ! monsieur de Trémeur, comme c'est loin de votre Goulet de Brest !

Et lui, mis en gaîté par cette comparaison, de répliquer :

— Dame ! Je reconnais qu'il y a quelque différence ! Qu'importe ! Avec un peu de bonne volonté, on peut arriver à se faire illusion.

— Vous vous moquez de moi — s'était écriée la fillette. — Est-ce qu'il y a le moindre rapport ? Ici ce sont des canotiers — là-bas ce sont des marins.

Depuis qu'il était là, c'était avec Yvonne que Pierre passait ses meilleurs moments. Il éprouvait avec elle comme une répétition de la joie que lui avait causée, deux ans plus tôt, sa rencontre avec Hervé de Rhuys.

Seulement, cette fois-ci, l'émotion était plus douce encore, plus caressante. Elle contenait toute la différence qu'il y a entre l'affection d'un garçon et la tendresse d'une fille.

Trémeur retrouvait, mais plus pénétrant, plus profond, s'il est possible, ce sentiment de paternité, dont il avait eu là-bas une première initiation, en recevant dans sa demeure du Trez'hir le fils de Berthe Blinval. Il lui arrivait de s'oublier, le front dans sa main, le coude sur le dossier d'une chaise ou d'un banc, dans la contemplation de cette éclosion virginale.

Car Yvonne du Cerceau était bien la plus adorable créature qu'on pût rêver — une fée plutôt qu'un ange, fée de la jeunesse pure, de l'innocence naïve, en même temps que de la grâce subjuguante et de la gaîté communicative.

Quoique de taille moyenne, elle paraissait grande

tant la souplesse de son buste, la légèreté de sa démarche, l'harmonie de ses proportions formaient un ensemble d'élégance aristocratique. Son visage n'avait pas la régularité d'un camée, mais deux beaux yeux humides et brillants, un sourire d'une enivrante fraîcheur, de merveilleux cheveux blonds cendrés donnaient une séduction irrésistible à cette figure ovale, dans laquelle on ne remarquait plus la vague impertinence d'un nez aux ailes mobiles et l'épaisseur de lèvres un peu sensuelles.

Du reste, elle était à l'âge où la chaleur du sang épand ses roses sur les joues et colore toute la peau d'une teinte fondue dans la blancheur laiteuse de l'épiderme. La peau d'Yvonne était, à elle seule, une merveille d'éclat et de douceur.

Devant cette efflorescence, le romancier s'abandonnait à de longues et mélancoliques rêveries. En même temps, des doutes le prenaient et il s'alarmait sur la nature du sentiment que lui inspirait la jeune fille.

Etait-ce vraiment une affection de père qui naissait en lui ? Comment aurait-il pu le savoir, lui qui n'était point marié et ignorait ce cher et tyrannique empire de l'être né de l'amour ? Ne se donnait-il pas le change à lui-même et, en se berçant de cette confiance, n'entretenait-il point en lui une dangereuse chimère ?

Il était à l'âge où se réveille, dit-on, dans le cœur de l'homme, toute la jeunesse qui n'a point eu d'emploi. Et c'est en cette seconde jeunesse, assure-

t-on encore, que les sentiments sont le plus impérieux, qu'on ne les réduit pas au silence à leur premier commandement.

Or, n'y aurait-il pas eu folie, plus que folie, presque crime — à nourrir la moindre espérance ? Etait-ce donc pour sa maturité dépouillée et solitaire qu'avait été réservée cette fleur de printemps qui n'était pas même épanouie ? En vain se serait-il accordé les délais nécessaires, il ne pouvait arrêter le temps, et si celui-ci apportait au front d'Yvonne cette complète auréole qui désigne les vierges pour l'hyménée, ne serait-ce pas au détriment des années de Pierre ? A dix-huit ans, mademoiselle du Cerceau serait mûre pour les félicités du mariage ; à quarante-quatre, Pierre de Trémeur, à peine de ridicule, serait entré dans la catégorie des hommes qui prennent leur retraite.

Et puis, n'y a-t-il pas toujours quelque chose de répugnant dans ce spectacle d'un être humain qui renonce au respect, désormais son lot, pour essayer de se donner une ivresse qu'il n'a pas su s'accorder lorsque la jeunesse lui en tendait la coupe ? N'éprouve-t-on pas quelque chose qui tient de l'indignation et du mépris à voir une jeune et belle créature remettre ce double trésor à des mains qui n'en auront que la charge et non la garde, à un amour pareil aux reflets du couchant, lorsque le soleil rajeunit de ses rayons prêts à s'éteindre quelque ruine dont la fuite du jour accusera les débris austères et les lézardes majestueuses.

Telles étaient les réflexions de Trémeur, telles les comparaisons ironiques auxquelles il recourait volontairement pour se mieux décourager lui-même.

Mais tout cela ne changeait rien à l'état de son âme.

Ce qui était hors de doute, c'était que cette enfant lui avait pris son cœur, et que, parfois, en songeant que sa demeure pourrait s'embellir d'un tel trésor, sa vie s'emplir d'un tel poème, il sentait sa raison chanceler, un trouble inconnu envahir sa pensée.

Il lui arrivait alors de se rappeler les prédictions de sa « mère Anne » et les sages conseils qu'elle lui donnait de rentrer dans la vie commune, d'unir une autre destinée à la sienne.

Hélas! il y avait cinq ans qu'elle lui avait tenu ce langage! Entre trente-cinq et quarante ans, chaque mois qui s'écroule creuse un abîme plus profond. Il n'est pas, jusqu'au préjugé mondain qui ne ratifie cette démarcation, en permettant à l'homme de rester « jeune » jusqu'à la dernière minute de sa trente-neuvième année. Maintenant, les conseils d'Anne n'étaient plus de saison, et ses prédictions étaient démenties.

Oh! La cruelle épreuve, la dure condition pour un homme! Et quelle crise il traversait en ce moment, le pauvre Pierre!

C'était donc vrai que l'on pouvait aimer deux fois en sa vie? On le lui avait dit souvent, sans

qu'il voulût y croire. Des amis, à l'époque où il paraissait déjà s'attarder outre mesure dans les sentiers fleuris des corolles malsaines du célibat, l'avaient plaisanté et, le menaçant du doigt, lui avaient crié :

— *A dæmonio meridiano, libera nos, Domine* !

Etait-ce donc leur prédiction qui s'accomplissait, alors que celle de cette pauvre vieille sainte demeurait vide de sens? Pierre était-il vraiment la proie d'une ardeur soudainement ranimée ? En était-il de lui comme de ces arbres qui poussent à l'automne une végétation maladive qui épuise leurs dernières forces et tarit la sève après l'avoir un instant rappelée?

Mais non! En s'interrogeant sans parti pris, en dehors de toute sorte de considération d'amour-propre ou de complaisance personnelle, Pierre de Trémeur ne trouvait rien en lui qui ressemblât à l'influence du démon du Midi.

Bien plus. Chaque fois qu'il se posait cette question, il rougissait. Une sorte de dégoût le prenait et il s'indignait d'avoir pu même se soupçonner susceptible de pareilles infirmités.

Comment aimait-il donc cette petite Yvonne, dont la vue lui était si agréable ?

A ne consulter que le caractère de son affection, celle-ci rentrait dans la classe où il l'avait placée lui-même dès le début. C'était une tendresse de père à fille.

Et, vraiment, cela s'expliquait ; les choses allaient bien ainsi.

Pierre se rappelait que, l'automne précédent, il avait éprouvé, dans son salon du Trez'hir une bien douce émotion, le jour où Hervé de Rhuys, élève du *Borda*, était venu lui rendre visite.

Tout naturellement, à voir les deux enfants, l'un en face de l'autre, cette tête brune et cette tête blonde formant ensemble le contraste que l'on cherche dans les unions assorties, il avait songé que son petit ami Hervé et sa petite amie Yvonne feraient bien le plus charmant couple qu'on pût rêver.

Il avait même songé cela tout haut, puisqu'il en avait parlé à la fillette et à sa mère, puisqu'il les avait, en quelque sorte, fiancés.

Voilà quelle était la seule affection permise. Il n'en pouvait exister d'autre, car, aimer autrement, c'était, pour Trémeur, déchoir, caresser une chimère, se faire volontairement ridicule. Sous cette forme, la tendresse était légitime et devenait presque sainte, et lorsque, après avoir longtemps contemplé la gracieuse silhouette se mouvoir dans le joli enclos de Joinville, sous les végétations naissantes, Pierre fermait les yeux pour retenir la chère image, il devenait presque le jouet d'une incantation. Les murs du jardin disparaissaient, l'horizon de Nogent faisait place à celui du Goulet. C'était dans sa propre demeure que se transportait la scène, et quelle scène !

Il se voyait, en cheveux blancs, s'appuyant familièrement au bras d'Yvonne éclatante de beauté, heureuse épouse, heureuse mère. Il se voyait laissant tout doucement son cœur s'élargir, à mesure que de nouveaux êtres venaient y occuper une place, et tout le poème de sa propre jeunesse rebourgeonner et refleurir en sourires sonores, en boucles blondes, même en larmes et en cris d'enfants.

Oui, cela c'était le bonheur, le seul vrai, le seul pur, celui qu'il n'avait pas su réserver pour lui lorsqu'il en était temps encore, mais que Dieu, dans son éternelle charité, lui permettrait de retrouver par la bienveillance d'autrui. Cet amour-là, il pouvait se le permettre, se l'accorder, car il n'avait rien d'égoïste, il était le plus haut auquel puisse s'élever le cœur humain.

Un soir qu'il avait regardé plus encore que de coutume la jeune fille espiègle et babillante, elle s'aperçut elle aussi de cette intensité de contemplation, et, faisant trêve brusquement à ses occupations, qui n'étaient qu'un jeu, elle accourut vers Pierre.

— Qu'avez-vous donc à me considérer ainsi ? — lui demanda-t-elle, en se plantant debout devant lui, les deux mains sur ses hanches.

Elle était plus jolie que jamais. Ses cheveux roulaient épais, en cascade, autour du pur ovale de son visage, et ses yeux bleus rayonnaient tels que des morceaux de mer aperçus au travers des fu-

taies de Beg-Meil ou de Juan-les-Pins. Sa toilette était une jupe de flanelle blanche, assez courte, surmontée d'une blouse lâche dont les plis retombaient sur les hanches. Entre ses doigts repliés sur les côtés, la paume en dehors, elle tenait d'une main un sécateur, de l'autre un bouquet de roses, les premières de la saison.

Il répondit avec mélancolie :

— J'ai que je cherche à fixer dans mon esprit une églogue. Vous ne savez pas peut-être ce que c'est qu'une églogue ?

— Je vous demande bien pardon, Monsieur. Je ne suis pas si ignorante que ça. Notre professeur de littérature nous a appris cela tout dernièrement au cours.

— Ah! En ce cas, avec votre consentement, Mademoiselle, je poursuivrai mon églogue, et vous en serez l'inspiratrice.

— Et qu'est-ce que vous faites de moi là-dedans?

— Puisque je vous dis que vous en êtes l'inspiratrice, petite méchante!... Ce que je fais de vous, je vais vous le dire : je vous mets un chapeau sur la tête ou bien une coiffe...

— J'aime mieux la coiffe — une coiffe de Bretonne — de Châteaulin ou de Fouesnant, n'est-ce pas, avec de grandes ailes?

— Tout juste — un fichu sur les épaules et des sabots aux pieds.

— Non, non. Pas de fichu. Ça tient trop chaud!

— fit-elle en secouant sa tête mutine et en passant ses mains sur son cou blanc, nettement attaché, qui se dégageait de la large échancrure du corsage.

— Et puis, des sabots, quelle horreur!

Trémeur se mit à rire.

— Attendez, petite folle! Malepeste! vous êtes capricieuse! Je vous habille à mon goût, pas au vôtre, je suppose? D'ailleurs, quand je parle *fichu*, c'est pèlerine ou collerette, que je devrais dire. Vous en avez vu comme cela, à Quimperlé, à Pont-Aven, à Concarneau. Quant aux sabots, ce sont de ces jolis sabots roses qu'on vend à Rennes, et dont toutes les penn-herrez de Bretagne sont fières.

— Comment dites-vous? questionna la rieuse.

— Je dis « penn-herrez. » Ça vous offusque? Vous en êtes une, ne vous en déplaise, puisque, en langue bretonne, ce mot a le même sens que notre mot français *jeune fille*.

— Il ne m'offusque pas, au contraire. Je le trouve joli, ce mot.

Elle répéta à plusieurs reprises :

— Penn-herrez! Penn-herrez!

Et, se reprenant avec cette mobilité d'esprit qui est le grand charme des natures enjouées, elle s'écria :

— Mais ce n'est pas tout, je pense, et vous n'avez pas pris le soin de m'habiller de pied en cap pour le simple plaisir? Vous utilisez bien ces frais de toilette pour un but quelconque, je suppose?

— Vous supposez exactement. Du moment que

vous êtes costumée en fille des champs, je vous fais un sort analogue. Je vous marie.

— Vous me mariez? — Très bien! Et... contre qui?

— Contre un beau gars, campagnard ou pêcheur, à votre choix.

Yvonne fit la moue.

— Campagnard, jamais! Pêcheur, oui, à la condition qu'il ressemble à ces braves gens du canot de sauvetage de Lampaul.

— Parbleu! Mademoiselle, je n'attendais que ce cri de votre cœur pour confectionner ce mari digne de vous et de mon rêve.

Le conte de fées prit alors, sous la parole colorée de l'écrivain, une vie plus chaude, pleine de lumière et d'éclat. Pierre, emporté par son sujet, se complut à étaler sur la toile les plus riantes peintures. Ce fut comme une réédition des bergerades de Florian, avec cette différence que les champs n'avaient point de gazon et les personnages point de rubans ni même de houlettes. Trémeur, comme aussi mademoiselle du Cerceau, préférait la plaine liquide et l'aviron aux gras pâturages et au bâton enguirlandé.

Tous deux devisèrent ainsi, s'égayant réciproquement.

Cependant le jour baissait rapidement. L'heure approchait où l'on allait se réunir autour de la table du dîner. Pierre, sur son ban de canne, les yeux vagues, caressés par la demi-teinte du couchant,

s'abandonnait à ce doux bercement de la pensée.

Autour de lui, les arbres penchaient leurs petites feuilles toutes neuves et ouvraient décemment le corsage de leurs bourgeons. Des lilas allongeaient timidement leurs grappes encore imparfaites, sentant bien que chaque nuit apportait une douceur plus propice à la maturité croissante de chaque jour. Une odeur suave de choses vertes et jeunes montait dans l'atmosphère, l'haleine des plantes, aussi douce que celle d'un enfant nouveau-né.

De l'autre côté de la grille et du portail de fer, la rue, blanche comme une route, s'allongeait, ne laissant après elle qu'un versant planté d'érables et de sycomores, d'acacias et de marronniers. Entre les troncs et les branches, on voyait étinceler la Marne, ruban d'argent jeté sur un tapis de velours vert.

Derrière, dans le fuyant du ciel, des toits rouges ou bleus s'étageaient en perspective, et les plus hauts d'entre eux gardaient sur leurs pignons et leurs flèches une belle flambée de soleil, un manteau d'or jeté par l'astre du jour, qui s'enfonçait derrière les masses sombres de Vincennes et de Saint-Mandé.

— Vous ne m'avez pas encore dit — questionna gaiement Trémeur — si votre destinée vous séduit? N'y apportez-vous aucun changement?

— Aucun — répliqua Yvonne. — Vous avez tout admirablement disposé.

— Alors — conclut Pierre — je vais demander

à vos parents la permission de vous emmener avec moi. Ils ont encore deux fils et une fille. Je vous adopte, si vous le voulez, et je vous fais ma légataire universelle.

— Hum ! plaisanta encore la fillette, êtes-vous seulement assez riche pour moi ?

— Ah ! fit-il, voilà une question à laquelle je ne m'attendais pas de votre part.

— Elle est pourtant naturelle, voyons ! Est-ce qu'une pêcheuse aussi « fantaisie, » aussi fin de siècle, n'a pas besoin de changer quelquefois d'horizon, d'être tantôt à Brest, tantôt à Nice ? Comment suffire à de tels caprices, faire face à de pareilles obligations, si l'on n'est pas à la tête d'une fortune princière ?

Pierre soupira, avec un peu de désillusion, cette fois.

— C'est vrai, enfant, je n'y avais pas songé. Vous êtes à l'âge où tous les points cardinaux sourient à l'homme. Mais c'est surtout l'aube, l'Orient superbe que cherche la jeunesse. Et moi — c'est mon âge qui le veut — j'habite l'ouest, et je ne vois l'infini que du côté où le soleil se couche, à travers les tristesses du crépuscule. Vous avez raison. Je ne suis pas assez riche pour vous adopter.

Il se leva. Madame du Cerceau en personne mettait en branle la cloche du dîner, et appelait allègrement :

— A table, à table, les retardataires, les rêveurs ! A table !

. . . . . .

Ce fut la fin de l'idylle.

En rentrant au Trez'hir, Trémeur trouva la maison bien seule, presque vide. La tristesse qui l'avait envahi fut si forte qu'il ne put se retenir d'en pleurer.

Même cela, ce doux rêve qu'il avait caressé, ne lui était pas permis. De quel droit, en effet, essayait-il de se construire une retraite, de se ménager un avenir avec des matériaux étrangers. C'était le bien d'autrui, après tout, ce bonheur de famille dont il cherchait les éléments pour se les approprier ? Est-ce qu'Hervé, est-ce qu'Yvonne étaient sa chose pour qu'il en disposât ainsi ?

Non. Son lot demeurait le même ; sa part, qu'il avait faite en connaissance de cause, se réduisait aux proportions qu'il s'était plu à lui appliquer. On ne fait pas de foyer sans amour, pas de famille sans compagne. Pour qu'il pût être père, il lui aurait fallu d'abord être époux. Tout cela, il l'avait négligé ; il n'avait pas voulu suivre la voie commune, les sentiers battus que l'expérience et la raison ont tracés pour le bonheur, et le bonheur aime ces sentiers-là et les adopte de préférence.

Oui, c'était bien la solitude qu'il avait choisie, la solitude sans adoucissement, la solitude à perpétuité.

IV

L'hiver le retrouva morne et fatigué. Il n'avait pas essayé de secouer la torpeur où l'avait laissé sa dernière déception. Et c'était avec découragement qu'il avait prononcé ces paroles, qui n'étaient, à l'apparence, que de la résignation :

— Après tout, mon cercle est tracé, ma vie est close. Je dois m'enfermer dans les affections que Dieu a mises sur mon chemin, autour de moi, n'en point chercher d'autres et, surtout, ne point leur demander ce qu'elles ne pourraient me donner.

Il rentra donc dans le cadre de ses prédilections, se limita à l'amitié de la mère Anne, de son fils, son frère de lait, et de la jeune femme de celui-ci. Et, comme le jeune couple en était à son cinquième enfant, Pierre se demanda pourquoi il ne réaliserait pas, en faveur de l'un d'eux, ce projet d'adoption dont il avait parlé si légèrement à Yvonne.

L'occasion ne tarda pas à s'offrir de s'en ouvrir

à la grand'mère des enfants, sa conseillère habituelle, la vieille Anne.

Et ce fut en des circonstances particulièrement touchantes que ce colloque eut lieu. Une fois de plus, Pierre trouva dans l'âme d'une humble la noblesse, hélas! trop souvent absente de celle des grands.

La nourrice avait tenu jour par jour le registre des modifications heureuses ou fâcheuses apportées par les événements à l'humeur et au caractère de son « fils Pierre. » Depuis deux ans déjà elle remerciait Dieu et payait à sainte Anne de ferventes actions de grâces de ce que l'écrivain lui paraissait sur la voie du « retour. » La voie du retour, pour la sainte femme, c'était la rentrée au bercail de cette brebis égarée et, sans prononcer une parole, sans lui adresser la moindre remontrance, elle épiait avec une attention scrupuleuse les faits les plus insignifiants, les propos les moins réfléchis de Pierre.

La seule chose qui l'inquiétât, c'était l'espèce de lassitude morale dont Trémeur ne cherchait même plus à se défendre. Il y avait en cet homme, à l'esprit jadis si prompt, si actif, au cœur toujours plein de compassion pour les misères environnantes, une sorte d'assoupissement des facultés et de l'énergie.

Un jour même elle avait tressailli, et une vive terreur s'était emparée d'elle pour avoir écouté une conversation engagée entre l'écrivain et le recteur

du Cnoquet, lequel déjeunait au château, régulièrement deux fois par semaine.

On avait agité bien des questions de philosophie et de sociologie. Le prêtre avait paru triompher sur toute la ligne, et Trémeur n'avait que mollement soutenu ses propres arguments.

Brusquement, sans lien apparent — les associations d'idées ont souvent de ces discordances logiques — la conversation avait pris pour thème le suicide.

L'abbé avait énuméré avec beaucoup de force et d'éloquence les raisons ordinaires qui font de la mort volontaire à la fois un crime et une sottise. Il avait même cité de mémoire la célèbre tirade de Jean-Jacques, ce dont Pierre l'avait complimenté avec entrain, quand, tout à coup, le romancier, sortant de ses retranchements, prit lui-même l'offensive sur le chapitre.

— Mon cher abbé, s'écria-t-il, tout ce que vous avez dit est excellent, j'en conviens. J'ajoute même que vous apportez à la défense de votre thèse une chaleur de conviction communicative. Mais permettez-moi de trouver qu'il y a un tout petit défaut à votre logique.

— Lequel? réclama le recteur.

— Eh ! vous supposez que votre contradicteur est d'accord avec vous sur le premier point, c'est-à-dire sur les principes, en sorte, que si vous ne prêchez pas un converti complet, vous prêchez, du moins, un demi-converti. Or, c'est là une pure hypothèse, trop favorable...

— Je ne vous comprends pas, interrompit encore le prêtre.

— Tenez! je vais me faire mieux comprendre. Je suppose, moi, que vous êtes en présence d'un homme aux yeux duquel ces principes de divinité, d'immortalité, de devoir sont aussi nuageux qu'ils sont clairs et réels aux vôtres. Que vous répondra un tel homme? Simplement ceci : que, s'il avait la même croyance que vous, il partagerait votre aversion pour le suicide; mais que, ne l'ayant pas, il ne peut y souscrire. Et, dans l'espèce, cet homme aurait raison. Vous ne pourriez, en effet faire entrer dans son esprit qu'il est interdit à un être souverainement malheureux dont l'existence a commencé par une déception funeste et s'est continuée au travers de renoncements successifs et douloureux, vous ne sauriez, dis-je, lui faire comprendre qu'il n'a pas le droit de renoncer à une vie que vous appelez un don, et qui, pour lui, n'a été qu'un don funeste. Il vous répondrait : « Je suis entré dans le monde sans le concours de ma volonté. Cette volonté, je n'en ai pris conscience qu'à l'heure où il ne m'était pas possible de m'opposer à mon entrée dans un monde que je ne connaissais pas. Aujourd'hui, mon libre arbitre, éclairé par mon expérience des choses de la vie, s'exerce pleinement, et je ne puis en faire un meilleur, un plus complet usage qu'en le faisant intervenir dans la chose qui m'intéresse le plus, à savoir le maintien ou le rejet de l'état de choses dont je souffre. » Avouez qu'un tel

raisonnement aurait pour lui tout l'avantage de la logique et du sens commun.

Le dialogue s'était poursuivi sur ce ton et à peu près en ces termes.

La terreur d'Anne n'avait plus connu de bornes, et elle s'était affolée à ce point qu'elle avait même oublié la réserve qu'elle croyait devoir observer prudemment à l'égard des « opinions » de Pierre.

Aussi, lorsque, une heure plus tard, celui-ci entra dans sa chambre à coucher pour il ne savait quelle occupation, trouva-t-il la vieille agenouillée, tout en pleurs, devant cette même image de sainte Anne que, quelques années plus tôt, elle avait elle-même introduite en cachette dans cette demeure de mécréant.

C'était par une sorte de scrupule qu'il n'avait jamais analysé, aussi bien par respect pour la chère créature dont la maternelle affection ne s'était jamais démentie, que Trémeur avait transporté l'image sacrée dans sa propre chambre. Sûr de verser une grande joie dans cette âme dévouée, il avait placé la petite effigie bien en vue, dans une niche d'argent ciselé, à la tête de son lit, presque dans l'ombre, sous les plis des rideaux.

Un monde de souvenirs germa dans l'esprit de Pierre. Il se rappela une circonstance toute pareille dans laquelle il avait surpris de même sa nourrice installant chez lui cet objet de « superstition ». Aujourd'hui, les idées du romancier sur les superstitions en général avaient subi de notables change-

ments. Il, les trouvait touchantes et respectables.

Il respecta donc la prière en sanglots de « mère Anne ». Dissimulé derrière les rideaux, il retint son souffle pour mieux entendre cette prière. De la sorte il en connut le motif et sut quelle grâce on demandait à Dieu pour lui. Et, lui aussi, il sentit des pleurs mouiller ses paupières.

Mais il ne dit rien à la vieille femme. Tout au contraire, s'éloignant sur la pointe du pied, il rentra dans son cabinet de travail, et, après s'être essuyé les yeux, s'accorda tout le temps qu'il jugeait nécessaire pour en laisser disparaître la rougeur dénonciatrice.

Puis, comme Anne, son oraison terminée, gagnait une autre partie de la maison, Pierre l'appela.

Il venait de sentir sa résolution singulièrement fortifiée par ce qu'il avait vu, et ce n'était pas sans vraisemblance qu'il escomptait la joie réservée à la vieille femme par la révélation méditée.

— Bonne mère Anne! murmura-t-il avec satisfaction, c'est là mon seul moyen de lui témoigner combien je l'aime!

Elle vint à son appel, un peu tremblante, hésitante et troublée. Il devina que la cause du retard de ses pas, c'était tout bonnement la crainte de laisser voir ses yeux rougis, et il se promit bien de faire comme s'il ne voyait rien.

Elle franchit enfin le seuil du cabinet et débuta par un mensonge.

— Je ne sais pas ce que j'ai, ou si c'est pour avoir pelé de l'oignon, mais mes yeux coulent comme si je serais une Madeleine.

Elle ne remarqua pas le sourire que ces paroles amenèrent sur les lèvres de Pierre. Il savait bien qu'ils n'y avait pas eu d'oignons à peler, puisqu'on était à peine à une heure du déjeuner.

Mais, comme il n'avait pas fait d'objection, elle s'enhardit :

— Vous avez voulu me parler, monsieur Pierre?

— Oui, mère Anne, — répondit-il en souriant. — Assieds-toi là, en face de moi. Nous avons à causer de choses graves.

Elle s'assit en faisant un geste, mais en réprimant une exclamation.

Il lut néanmoins sur ses traits la nouvelle inquiétude que ces mots « choses graves » venaient de faire naître en elle. Il ne voulut pas la faire durer.

— Ecoute — commença-t-il — j'ai tenu à te consulter, car la question t'intéresse autant que moi. Elle intéresse aussi d'autres personnes qui nous sont chères à tous deux.

— Ah! mon Dieu! monsieur Pierre ! De quoi donc s'agit-il ? Parlez-vous de mon fils Gildas et de ma fille Gaïd?

— Précisément. Tu vas m'aider, parce que, tout seul, je ferais peut-être une bévue, Gildas et Gaïd aiment-ils beaucoup leurs enfants?

— S'ils les aiment, doux Jésus ! En voilà une question qui m'étonne de vous!

— Très bien! En ce cas, ils veulent leur bien par-dessus tout, n'est-ce pas?

— C'est-à-dire qu'ils ne veulent pas autre chose, monsieur Pierre!

— Je m'en doutais bien — dit Trémeur gaiement — mais je tenais à te le faire dire. Et... moi..., m'aiment-ils aussi?

— Vous le savez bien. C'est-à-dire que vous êtes tout pour eux avec leurs enfants et qu'il n'est rien qu'ils ne fassent pour vous obliger.

— Donc, tu pourras te charger de ma communication pour eux. Je vais bien t'expliquer ce que je désire, et tu décideras ce que je dois faire, si la chose te paraît faisable.

Alors, lentement, avec un grand luxe de préliminaires et de précautions oratoires, il entra dans l'exposition de ses vues. Il vieillissait; toute sa vie avait été, sinon déserte, du moins sans aucun but de satisfaction personnelle jusqu'ici. Il était bien temps qu'il s'accordât à lui-même les douceurs d'une affection désintéressée.

D'autre part, les Penhoët, bien qu'à leur aise, n'étaient point riches. Leur famille commençait à devenir nombreuse, et la plus élémentaire prudence exigeait que l'on songeât, dès à présent, à l'avenir de ses enfants.

Si Gildas et Gaïd y consentaient, il se proposerait, lui, Pierre, de prendre à sa charge l'éducation de l'un des fils ou des filles, de lui assurer une place et un rang dans le monde, en pourvoyant à tous

ses besoins, en lui ouvrant les perspectives d'une carrière à son choix, différente peut-être de celle du père, mais non moins honorable, dans laquelle il pourrait trouver l'occasion d'acquérir à son nom quelque lustre et le réfléchir sur ses frères et sœurs, en même temps qu'il les ferait bénéficier de l'aisance ainsi acquise.

Certes, le nom de Penhoët était digne d'estime, de respect. Il avait été ennobli par tous ceux qui l'avaient porté, et Gildas continuait les traditions d'honneur de toute sa famille. Mais le nom de Trémeur valait bien aussi qu'on le considérât. Il était à la veille de s'éteindre, et c'était grand dommage, puisque à défaut de l'histoire documentaire, une légende pieuse le faisait remonter jusqu'aux jours lointains de Saint Trémeur, fille de Sainte Trifine, dont la mère, décapitée par son époux, un tyran, avait été ressuscitée par l'apôtre breton Saint Gildas.

Pierre disait toutes ces choses avec un peu d'indécision, manifestée par le manque de fermeté de son organe et les précautions trop visibles de sa parole.

Or, nul ne persuade, s'il n'est lui-même convaincu, rempli de son sujet. C'est un conseil que les maîtres en l'art de bien dire ont donné aux orateurs de tous les temps.

En cette circonstance, ce n'était pas que Trémeur ne fût plein de l'idée qu'il venait d'énoncer. Mais, d'instinct, il redoutait une opposition d'Anne. Il

savait quelle était la puissance du bon sens dans cette âme fruste, mais merveilleusement droite, et c'était par une sorte de prévision d'un refus qu'il devenait plus faible en sa démonstration.

Il n'avait pas tort de le redouter; la suite du dialogue le lui fit bien voir.

Anne l'avait écouté religieusement. Du temps à autre elle inclinait la tête et des larmes avaient l'air de remonter à ses yeux, qu'elle essuyait furtivement du coin de son tablier.

A la fin, quand elle vit que son tour était venu de parler, ou, plus exactement, de répondre, elle ne put dissimuler son émotion.

— Eh bien! — lui demandait Pierre, — que dis-tu de mon projet?

La vieille femme chercha ses mots, et, après quelques phrases pénibles, embarrassées, elle trouva soudain le langage vrai, celui de son cœur.

— Je dis, mon fils — articula-t-elle tendrement, afin d'atténuer la portée de sa sentence — je dis que c'est là une pensée généreuse comme toutes celles que vous avez. Elle n'a qu'un défaut; par malheur, il est grave; elle est irréalisable.

Trémeur la considéra, un peu dépité.

— Voilà qui est vite dit. Tu es expéditive en toute chose, mère Anne.

— Je ne veux pas vous froisser, monsieur Pierre — reprit-elle humblement. — Vous me demandez monavis. Je vous le donne en bonne conscience.

— Tu as raison — concéda l'écrivain — et je

suis un niais. Maintenant que tu m'as bien écouté et bien compris, je vais faire de même à ton égard. Seulement, explique-toi bien, car j'ai l'intention de discuter, je t'en avertis.

— Vous discuterez tant qu'il vous plaira. Voilà mes raisons, et je les crois bonnes, jusqu'à preuve du contraire.

Vous êtes bon comme le bon pain. C'est pour ça que la première idée qui vous vient est de faire des heureux autour de vous. Aussi, vous avez songé à mes petits-enfants. Ça devait arriver; c'est dans votre caractère. Mais, croyez-vous que vous n'en avez pas assez fait pour nous? Tenez, monsieur Pierre, chaque fois que je pense au bien-être dont nous jouissons, en dehors du bonheur que me procure mon affection pour vous, rien qu'au point de vue de l'égoïsme, je bénis tous les jours le bon Dieu de ce qu'il m'a choisie, autrefois, quand je vous ai nourri de mon lait, pour être comme la cause de ce bonheur.

Et, bien que je tremble toujours à la pensée des dangers que courent les pêcheurs, je ne peux pas m'empêcher d'être joyeuse et fière quand je vois Gildas rentrer ici le samedi soir, dans sa belle barque, avec son équipe des meilleurs matelots du Conquet, et ses filets chargés de poisson. Et, lorsque, le soir, en rentrant chez moi, je vois ma bru Gaïd, entourée de ses enfants, filant ou tricotant, quand je me rappelle la pauvre petite abandonnée que ce bon gars de fils m'a ramenée, un matin,

après l'avoir rencontrée sur la route d'Audierne, je sens comme si l'on me versait le ciel dans le cœur, et il m'arrive de n'être plus aussi résignée à la mort. J'ai peur de m'en aller.

Elle s'interrompit. Pierre profita de cette pause pour risquer :

— Jusqu'ici, mère, tu ne m'as pas donné une seule raison, ni petite ni grande. Tu t'es bornée à me faire le tableau de votre vie tranquille et reposée. Je ne vois pas en quoi mon projet pourrait nuire à ce repos, à cette tranquillité.

— Hé! mon fils Pierre, il ne faut pas demander trop quand on a assez. On peut fatiguer le bon Dieu. Votre pauvre bonne mère avait l'habitude de dire : « Le mieux est l'ennemi du bien. »

— Mais lorsque ce mieux n'est que la suite du bien, lorsqu'il n'y change rien, mère Anne, et qu'on peut le regarder comme une continuation de ces faveurs de Dieu dont tu parles? Est-ce que le refuser, ce n'est pas lui faire injure? N'est-ce pas avoir l'air de se défier de sa bonté?

Cet argument d'ordre religieux parut faire quelque impression sur la vieille femme, car elle se tut derechef et hésita avant de répondre.

— Naturellement, si on le prend ainsi, ce serait mal de refuser. Mais ce n'est pas ainsi que je le prends, et ce n'est pas de peur de gâter ce qui est que je repousse ce qui pourrait être. Il y a d'autres raisons.

— Lesquelles ? Voyons un peu.

La voix d'Anne s'assura et devint claire. Ce n'était plus des motifs d'ordre personnel qu'elle allait invoquer. Elle s'élevait à des considérations générales plus hautes et plus fières.

— Monsieur Pierre, pour qu'une chose soit possible, il faut qu'elle réunisse toutes les conditions désirables de réussite et aussi qu'elle réponde à la volonté du bon Dieu. On nous enseignait cela au catéchisme, quand j'étais enfant, et le recteur qui nous l'enseignait disait également que beaucoup de choses possibles ne se réalisent pas parce qu'il n'y a point de nécessité qu'elles se réalisent. C'est le cas de votre projet.

Il n'est pas du tout nécessaire que vous adoptiez un de mes petits-enfants, et c'est vous tout seul qui trouvez que le nom de Trémeur est menacé de ruine. Oh! je sais bien ce que vous allez me dire; vous me l'avez déjà dit, — que vous avez manqué le bonheur et perdu votre vie, que vous avez passé l'âge où l'on aime, où l'on se marie. Ce n'est pas vrai, cela. A moins d'être un vieillard à cheveux blancs, on peut toujours prendre femme. Mon homme avait trente-quatre ans quand il est venu me demander, et j'étais, moi, une jeunesse. Ça ne m'a pas empêchée de l'accepter, de préférence à tant d'autres qui étaient plus jeunes, et je ne crois pas qu'aucune femme ait été plus heureuse avec son mari que moi avec mon Jean Penhoët.

Elle passa la main sur ses yeux. Après tant d'années écoulées, le souvenir la faisait pleurer encore.

— Donc, poursuivit-elle, il ne dépend que de vous de continuer le nom de Trémeur. Vous êtes riche, vous êtes bien de votre personne, soit dit sans vous flatter, vous avez une santé excellente et vous êtes encore jeune, car, quoi qu'on dise, un homme est encore jeune à quarante ans. A cinquante, je ne dis pas. Bien plus, vous avez tout ce qu'il faut pour rendre une femme très heureuse, tout à fait heureuse. Choisissez-la dans votre monde. Pas besoin qu'elle soit riche, puisque vous l'êtes. Par exemple, choisissez-la jolie. Il n'en manque pas, et avec votre nom, votre réputation, votre fortune, vous avez le droit d'être exigeant. Je ne crois pas nécessaire de dire qu'elle doit être bonne, puisque c'est vous qui la choisirez. Et si vous faites comme je le dis, vous verrez des petits Trémeur grandir autour de vous, et votre mère Anne aura le bonheur de les choyer, de les gâter comme s'ils étaient à elle.

Pierre était ému. Il souriait à ce tableau qu'une autre voix évoquait à ses yeux, alors qu'il avait cru devoir l'écarter pour toujours.

Mais, de nouveau, les papillons noirs frôlèrent sa pensée de leurs ailes.

— Tout cela est bien joli, mère, tout cela est bien séduisant. Mais, en supposant que je possède réellement les qualités que tu me prêtes, il n'en est pas moins vrai que j'ai subi l'injure du temps, au moins dans mes goûts et mes habitudes. Je suis un vieux garçon, mère Anne. A tort ou à raison,

— à tort, je le crois, — j'ai contracté certaines pratiques d'égoïsme qui ne me permettraient pas de condescendre aux débonnairetés du mariage, de me prêter, ou, plutôt, de me soumettre aux caprices d'une femme, sans doute plus jeune et tout à fait ignorante de mes préférences, de mes manies, si tu préfères.

Tandis que, par le moyen que je t'ai indiqué, je m'assure aisément une affection, et je satisfais la mienne en faisant mien l'enfant d'un autre, en contribuant à lui ouvrir une voie, sinon meilleure, du moins plus agréable, en lui permettant de s'élever sur l'échelle sociale au plus grand profit de lui-même et de tous. En vérité, je ne vois pas où est le mal à concevoir un pareil déclin de ma vie.

— Qui vous dit qu'il y ait du mal à cela? Si vous étiez impotent, perclus, ou seulement si vieux qu'il serait ridicule et fou de songer encore au mariage, je vous louerais de votre projet d'adoption, en vous recommandant, toutefois, de mieux choisir votre élu. Mais tel que vous êtes? Non, monsieur Pierre, la sainte Eglise nous enseigne que le célibat n'est louable que dans l'état religieux... Ah! si vous aviez cette idée-là!

Et, soudain, comme au passage d'un rayon céleste, le visage ridé de la vieille femme s'illumina d'une joie étrange, comme si une vision merveilleuse eût ébloui ses yeux par une déchirure du voile de l'avenir.

Ce ne fut qu'un éclair. Elle avait cru voir un

sourire ironique sur les lèvres de Trémeur. La nuit se refit sur son regard. Elle reprit son raisonnement.

— En vivant dans le monde sans contribuer à le doter de vivants, vous faites une œuvre impie, vous manquez à la loi de Dieu. Il est vrai que vous n'êtes pas un croyant, vous, et que tout à l'heure encore, à table, devant monsieur le recteur, vous disiez des choses... à faire frémir.

— Sur le suicide, n'est-ce pas, mère Anne? plaisanta Trémeur.

— Sur le suicide, justement. Doux Jésus! que vous m'avez fait peur!

Il s'était levé. Il vint à elle et l'enlaça, comme un petit enfant, de ses deux bras tendrement serrés. Puis il mit deux retentissants baisers sur ses vieilles joues.

— Allons! fit-il, je te demande pardon de la peine que je t'ai faite, de la peur que je t'ai causée. Je n'ai pas le moins du monde l'envie de me tuer, car, parmi les arguments que l'abbé a oublié de me fournir, il y en a un qui est tout-puissant sur mon esprit : le suicide, vois-tu, c'est trop bête!

Et il éclata d'un bon rire qui ranima tout à fait la mère Anne et chassa de son cœur les dernières craintes qu'elle aurait pu garder.

— Mais, — reprit Pierre, — ce n'est pas une raison pour que je te donne partie gagnée pour le reste. Recommençons à discuter, si tu veux.

— Oh! mon bon fils! — prononça-t-elle d'une voix

trempée de douces larmes, on ne peut pas assez vous aimer! C'est à cause de cela même que je vous détourne de votre projet. Voyons! croyez-vous qu'il suffise de vouloir pour changer un homme de sa condition? Est-ce que les enfants de mon fils Gildas ne sont pas des enfants de pêcheurs ? Est-ce qu'ils n'ont pas au-dessus d'eux des générations aussi de pêcheurs? Est-ce qu'ils n'auraient pas le mal de la mer, loin d'elle?

— Pourquoi serait-il loin de la mer celui que je choisirais? S'il n'était pas pêcheur, rien ne l'empêcherait de rester marin. Seulement, il le serait d'une autre manière. En le faisant élever, ne pourrais-je le faire entrer à l'Ecole navale, tout comme ce jeune homme que tu as vu si souvent ici, le fils du commandant de Rhuys?

— Ce n'est pas cela que je veux dire. Vous vous donnez du mal pour combattre mes raisons, mais vous voyez bien vous-même que je suis dans la vérité. Comment voulez-vous faire des miracles? Est-ce qu'on change, du soir au matin, le fils d'un pêcheur en fils de gentilhomme?

— Et pourquoi pas, mère Anne ? Crois-tu donc que ce ne me serait pas une grande consolation de laisser mon nom à un officier de marine ? Il y a eu des Trémeur marins. Je ne puis en douter quand je lis mes papiers de famille. Eh bien ! c'en serait un de plus. Et, quant à la transformation dont tu parles, elle est plus facile que tu ne le supposes. Il n'est pas nécessaire d'autre chose que ma volonté,

le consentement de Gildas et celui de l'enfant qu'il voudrait me céder. N'est-ce pas ainsi que s'accomplissent, sans qu'on s'en aperçoive, les changements qui renouvellent une société ? Qu'étaient mes ancêtres avant que le premier d'entre eux reçût du roi le droit d'accoler un titre à son nom ? D'obscurs artisans peut-être, des laboureurs ou des soldats.

Anne essaya de le vaincre par la plaisanterie.

— Dame ! vous avez peut-être raison. Mais c'est si loin, cela. Voyez-vous la belle figure que ferait votre fils d'adoption, quand il rencontrerait ses frères et sœurs ? Lui, il serait un monsieur ; eux, de pauvres gens gagnant leur vie. Et comme le nom de Trémeur serait bien représenté, pas vrai ?

— Pourtant, mère Anne, tu n'as pas l'intention de contraindre tous tes petits-enfants à demeurer pêcheurs toute leur vie ? Si l'un d'eux en avait la vocation, l'empêcherais-tu de se faire prêtre ou religieuse ?

Elle demeura quelques secondes visiblement embarrassée :

— Ça ne serait plus la même chose, monsieur Pierre, répondit-elle enfin. Quand la vocation s'en mêle, c'est que Dieu le veut, c'est qu'il appelle directement l'homme ou la femme à tel ou tel état. Et alors, cette femme, ou cet homme, fait lui-même sa position. S'il monte sur l'échelle sociale, comme vous disiez tout à l'heure, il ne le doit qu'à son propre mérite. C'est tout honneur en ce cas.

Pierre baissa la tête, découragé, ne trouvant plus d'arguments.

Il voyait bien qu'il ne pourrait vaincre l'obstination de la vieille femme. Mais, tout désolé qu'il pût être, il n'en rendait pas moins justice à ce bon sens inné qui lui dictait son refus opiniâtre.

Elle conclut doucement :

— Croyez-moi, monsieur Pierre, laissez les choses en l'état. Elles sont bien comme elles sont. N'en parlez pas à mon fils, ni à ma bru. Ils ne sont pas de mon temps et, pour bons qu'ils soient, ils pourraient juger autrement que moi. C'est flatteur, tout de même, une pareille proposition. Et il ne faut pas tenter les pauvres gens. Le péché est si vite commis !

V

Une fois de plus, Pierre de Trémeur retombait de toute la hauteur de son rêve dans la réalité banale et misérable. Celui-ci, il dut se l'avouer, ne lui tenait pas au cœur tellement qu'il dût souffrir beaucoup de le voir s'évanouir. Il n'y avait guère eu là qu'une conception mal définie, un projet incomplètement ébauché.

Mais les âmes de poètes sont ainsi faites qu'elles s'attachent malgré elles à leurs plus folles imaginations, et qu'il leur en coûte toujours d'y renoncer. Le bon sens de la vieille Anne, en choquant cette fantaisie du cerveau de Trémeur, l'avait brisée comme du verre ; et ce choc paraissait brutal à l'écrivain. Bien qu'à cette heure il n'eût plus aucune velléité de poursuivre son caprice, qui lui paraissait déraisonnable au delà même de ce que lui avait dit la vieille nourrice, il gardait rancune non pas tant à l'excellente femme qu'à cette plénitude

de raison, à cette sagacité clairvoyante qui la faisait repousser du premier coup ce qui tenait de l'utopie.

Et, naturellement, une réaction se produisit en l'esprit mobile de Pierre. Il s'en voulut de ne point posséder la même somme de sens rassis ; d'être sans cesse le jouet de concerts chimériques. Il se reprocha cette facilité qu'il avait à accueillir l'impossible, à le préférer même à toute chose.

Peu à peu, ainsi qu'il arrive, il passa d'un extrême à l'autre. Qu'on ne demande pas à de telles natures de se fixer à la juste mesure. La mobilité est dans leur essence, et c'est précisément au milieu qu'elles ne s'arrêtent jamais.

Pierre crut avoir trouvé le vrai chemin à l'opposite même de celui qu'il avait suivi en ces derniers temps. Il traita de paradoxes ce qu'il avait tenu longtemps pour vérités, et, renversant le raisonnement, se mit à extravaguer en sens inverse.

Puisqu'il avait désormais passé l'âge et manqué les occasions, puisqu'il était voué au célibat et à ses renoncements, que ne faisait-il contre fortune bon cœur et, au lieu de s'acharner à arranger sa vie contre la nécessité des événements, ne se laissait-il plutôt emporter par eux ? On ne remonte pas plus le cours des années que celui d'un fleuve. Le plus simple est de s'abandonner au courant, avec cette confiance consolante qu'il vous déposera toujours quelque part. On gagne, à l'emploi de cette méthode, de ne pas se mettre martel en tête à pro-

pos de détails insignifiants et d'avoir toutes les satisfactions de la surprise, si quelque éventualité agréable vient à se produire.

Elle est connue, cette philosophie, c'est celle de l'insouciance. Elle n'est pas pire que beaucoup d'autres, ni meilleure que quelques-unes ; elle se ramène à la pratique de l'ataraxie, prônée par les adeptes du pyrrhonisme.

Elle n'a qu'un défaut contre elle : c'est qu'il ne suffit pas de la vouloir pour l'obtenir, l'impassibilité étant un don de la nature, nullement un fruit de l'expérience.

Et plus on s'acharne à la conquérir, moins on y parvient. Les stoïques qui embrassent des colonnes de marbre en plein hiver ne prouvent point qu'il ne fait pas froid, mais simplement qu'ils feignent de ne point le sentir, tout au plus qu'ils ne le sentent pas.

Trémeur fut bientôt à même de constater cette vérité, désagréable pour un philosophe qui fait profession de ne croire qu'à la dignité de l'homme.

Il avait repris sa vie d'autrefois, prolongeant son séjour à Paris, essayant d'y retrouver ses précédentes distractions. Peines perdues ! Elles n'avaient plus leur attrait et il y trouvait le goût fade. Le travail seul lui apportait quelque soulagement à cette fatigue intellectuelle et morale qui commençait à déborder en mauvaise humeur sur sa vie.

Il s'était mis en devoir de mener à bonne fin une étude historique et religieuse sur la Bretagne.

Au début, nul homme n'était moins fait que lui pour un semblable travail, car ce qui lui manquait pour comprendre les mœurs, le caractère, les aptitudes des Bretons et leur rôle particulier dans l'histoire, c'était la foi, ce flambeau qui permet de pénétrer les arcanes et les mystères d'événements inexplicables à l'apparence. Comment le libre-penseur Pierre de Trémeur aurait-il pu trouver la clef d'une foule de petits faits qui rend compte des destinées d'un peuple et des motifs pour lesquels elles se réalisent, tantôt en bien, tantôt en mal ?

Mais, bientôt, un phénomène assez singulier se produisit. En parcourant les documents qu'il avait recueillis, en les annotant, en les classant, il s'aperçut lui-même de son impuissance à les coordonner logiquement. La philosophie de cette histoire lui échappait. Il n'y trouvait qu'incohérences et contradictions.

En dépit de ses observations ethnologiques, rigoureusement et savamment réunies, le lien de ces apparentes discordances lui manquait. Il ne pouvait se refuser au témoignage de ses yeux, qui lui montraient quatre ou cinq races distinctes dans ce qu'on est convenu d'appeler « la race bretonne ». En vertu de quelle influence, par quelle communion d'idée ou de sentiments en étaient-elles venues à se fondre aussi complètement, puisque les différences de types et de lignes écartées, on ne trouvait plus qu'une seule langue et des mœurs pareilles ?

Force était bien à l'écrivain d'aboutir à cette con-

clusion que le sentiment religieux avait pu, seul, accomplir ce prodige, réaliser cette cohésion. Et à mesure qu'il faisait cette découverte, Pierre sentait naître et se développer en lui une admiration sincère pour la force de cette religion, qui parvenait à triompher de la nature elle-mème.

De l'admiration à la sympathie, il n'y a qu'un pas. Or, cette sympathie, Trémeur la ressentait depuis longtemps, ayant vu de près de quelle manière ces peuples vaillants entendent et pratiquent les enseignements de l'Eglise. La religion de la mère Anne — une simple — qui était aussi celle du jeune recteur du Conquet, devenu aujourd'hui, grâce à ses études prolongées, un véritable lettré et un théologien de première force, avait ce grand avantage de permettre l'accès de toutes les intelligences à ses explications lumineuses, de faire appel au consentement de tous « les hommes de bonne volonté ».

De plus, il sentait tomber de son esprit ses anciens préjugés fondés sur l'ignorance où il avait vécu de la vérité religieuse. Il ne voyait plus la fameuse incompatibilité entre le dogme et les « exigences de la raison ». Que de fois, malgré son renom d'écrivain et les éloges qu'il avait reçus, malgré la superbe confiance qu'il avait en son propre savoir, que de fois n'avait-il pas été humilié en voyant combien sa « science » était courte! Il ne savait rien, pour ainsi dire, des mathématiques, de la physique, de toutes ces choses qui ont aujour-

d'hui la prépondérance dans le monde. Et cependant, là-bas, en Bretagne, il avait rencontré des hommes possédant ces branches de la connaissance humaine et qui ne s'étaient point affranchis pour cela du respect et de la soumission dus aux préceptes de la foi. Est-ce que lui, Pierre, ne pouvait accepter ce qu'un homme de la valeur de M. de Rhuys acceptait en humble croyant ?

Et ces réflexions, qui venaient d'elles-mêmes s'encadrer dans ses méditations au sujet du livre projeté, qui en jaillissaient même comme les étincelles du silex au contact du briquet, ne lui causaient qu'un étonnement joyeux.

Parfois, lorsque son œil intime soulevait le voile que l'indifférence avait abaissé jusque-là sur son regard, lorsqu'il faisait la trouvaille d'une mine d'inépuisables richesses dans ces champs de la vérité religieuse où, jusqu'ici, il n'avait cru voir que sécheresse et obscurités, il lui arrivait de jeter un cri :

— Mon Dieu ! que les religieux, détachés de tout souci terrestre et fixés dans la contemplation des choses éternelles, sont heureux ! Combien il leur doit être facile de vivre, combien doux de mourir !

D'où lui venait donc cette aspiration soudaine, qu'est-ce qui faisait monter à sa bouche ces paroles qui semblaient presque l'expression d'un regret ? Il n'aurait su le dire, mais il sentait bien qu'un lent et sourd travail s'accomplissait au dedans de lui.

Etait-ce donc là le premier éveil de son âme, l'aube d'une clarté encore masquée par l'horizon, mais qui, bientôt peut-être, l'emplirait, l'illuminerait de plus éclatants rayons ? Et cette intuition si vague qui, naguère, avait paru verser dans le cœur aimant de la vieille Anne les félicités d'une extase, était-elle la vue anticipée d'une sincère conversion, d'un entier retour à la foi ?

Spiritus flat ubi vult, dit l'Ecriture. Malgré ses erreurs, malgré ses fautes mêmes, Pierre de Trémeur était bien la terre propice à la germination de la croyance, car il réunissait, dans la force du terme, dans leur ensemble, les qualités qui font l'*homme de bonne volonté*. Il en avait toutes les droitures, toutes les franchises ; il en avait aussi les spontanéités irréfléchies ! Si Dieu l'appelait, il irait au bien comme, jusqu'ici, il avait pu lui arriver d'aller au mal.

Mais il n'en avait point encore fini avec les assauts du monde. Le vieil homme, en lui, était pourvu d'une singulière dose de résistance vitale et, pour le dépouiller, selon l'Evangile, il faut d'abord l'avoir tué.

A Paris, en courant à ses premières occupations, il avait repris quelques habitudes délaissées, renoué quelques relations importunes. Elles n'avaient même pas attendu qu'il vînt à elles ; c'étaient elles qui étaient venues à lui, et, le plus souvent, sous les apparences du hasard, ce mot étrange qui convient à toutes les choses imprévues, surtout à

celles dont on ne saurait, sans manque de respect, attribuer la paternité à la Providence.

Il avait fait quelques visites à Joinville, assez rares pour toujours se faire désirer, assez fréquentes pour remarquer cependant qu'une sorte de changement s'opérait dans les goûts et le caractère d'Yvonne.

La chrysalide de la nubilité tombait peu à peu, laissant éclore un splendide papillon. Il devenait visible que la fillette tiendrait plus encore que n'avaient promis ses premières années, et la femme s'annonçait dans une radieuse aurore.

Pierre remercia Dieu du fond du cœur. Il était fixé désormais sur la nature du sentiment que cette enfant lui avait jadis inspiré. Il ne l'aimait qu'en père.

Tant de mois s'étaient écoulés depuis le jour où madame de Rhuys l'avait accusé de trahison, et s'était enfuie, lui jetant en quelque sorte sa malédiction, qu'il pouvait croire tout ressentiment éteint dans l'âme de Berthe.

Il ne se trompait qu'à moitié.

Berthe n'avait point oublié. Seulement, au lieu de le haïr, comme il l'avait cru, elle l'aimait plus que jamais. Et si, depuis plus de deux ans, elle n'avait point donné signe de vie, ce n'était point qu'elle eût renoncé à conquérir le cœur de son premier soupirant, bien au contraire.

Ces deux années, elle les avait utilement employées. Et rien n'égala la surprise de Pierre lors-

qu'il apprit de la bouche même de Johannès Derroy les événements accomplis.

Un soir, en rentrant chez lui, il trouva, sur un carré de bristol glacé, à son adresse, les simples lignes suivantes :

« Si monsieur Pierre de Trémeur veut bien accorder quelques instants d'entretien à madame Berthe Blinval, il lui fera grand plaisir. »

Ceci le surprit bien quelque peu. Il fut surtout étonné de se sentir encore ému au souvenir de cette femme. Avec une galanterie charmante, il porta lui-même sa réponse le lendemain.

Amandine Derny avait déménagé. Elle occupait, en ce moment, un fort bel appartement de l'avenue de Messine.

Elle était là comme une reine. Quand Trémeur se présenta, elle le fit introduire sur-le-champ en un boudoir rose et vieil or. Elle ne le fit point attendre et vint le recevoir en peignoir ouvert, faisant valoir la beauté des formes et de l'incarnat de la poétesse.

Pierre regretta d'être venu.

Franchement, cette femme devait avoir trouvé le secret de l'éternelle jeunesse. Le fait est qu'elle était miraculeusement belle dans l'éclat de ses trente-six ans, et ces vingt-quatre ou vingt-huit mois, qui avaient mis bien des fils d'argent dans la chevelure de Pierre, n'avaient ajouté que des charmes à la maturité de madame de Rhuys.

Il éprouva, comme jadis, ce sentiment qu'il ne

voulait pas s'avouer en face de cette Berthe autrefois tant aimée.

Si elle avait voulu, autrefois; si elle l'avait accepté au lieu et place du capitaine de vaisseau, elle serait sa femme aujourd'hui. Et vraiment, il croyait trouver cela en son cœur, il aurait été heureux auprès d'elle !

Il la considérait, émerveillé. Il n'y avait pas à dire. L'art n'était pour rien dans ce magnifique épanouissement de la jeune femme. Pas une goutte de fard, pas un grain de poudre de riz sur cet épiderme lisse et satiné. Les rides vagues, apparues deux ans plus tôt au coin des sourcils avaient disparu par un effet de l'embonpoint normal. Les lignes affaissées s'étaient tendues de nouveau. C'était une seconde et rayonnante jeunesse qu'une fée bienfaisante avait octroyée à Berthe Blinval.

Amandine Derny était trop femme pour ne point lire tous ces sentiments sur les traits de son visiteur. Un reflet de joie passa sur les siens et ce fut avec un beau sourire qu'elle dit à Pierre en lui tendant la main :

— Vous ne me reconnaissez point, n'est-ce pas?

— C'est-à-dire — répliqua-t-il un peu confus — que je suis plongé dans une sincère admiration.

— Admirez, mon cher, admirez, et même en égoïste, si vous voulez ; j'accepte le mot. C'est le bonheur, voyez-vous, qui m'a refaite. Car, en vérité, sans aucune vantardise, je crois pouvoir dire que je suis belle.

— Admirablement belle ! — fit sincèrement Trémeur.

Elle s'était penchée à demi vers une psyché, qui occupait l'un des angles du boudoir. Ce mouvement mit en relief les richesses de son buste.

— Oui, c'est le bonheur ! — murmura-t-elle.

Ses yeux errèrent un instant dans le vague et eurent comme une rapide expression de tristesse. Ce fut le passage d'une nuée, rien de plus.

Pierre, intrigué par ce mot « bonheur », répéta la phrase de la jeune femme sur le ton interrogatif.

— Ah ! dit-elle, — vous êtes curieux de le savoir ? C'est pour vous l'apprendre que je vous ai fait venir. Mais asseyez-vous donc, mon cher, ajouta-t-elle, remarquant que l'écrivain était encore debout.

Il s'assit sur un sofa, à côté d'elle. Elle l'y avait appelé.

— D'abord, — commença-t-elle, — vous vous demandez comment le bonheur a pu me venir, à moi, femme sans époux et mère sans enfant ? Vous vous dites que, il y a deux ans, je vous ai fort maltraité en paroles, mon pauvre Pierre, pour la sottise que vous aviez commise de vous faire l'allié de de M. de Rhuys contre moi ? — Avouez qu'avant de répondre à mon appel, vous avez été quelque temps perplexe, n'osant pas venir.

— Je l'avoue, — confessa Pierre.

— Eh bien, mon ami, je vais vous ôter tout sujet de crainte à cet égard ; non seulement, je ne

vous en veux plus, mais je vous sais gré de cette... inadvertance. Sans elle, en effet, je n'aurais pas su me résoudre au parti que j'ai pris. Je suis donc votre obligée.

Il se taisait, ne comprenant point quelle ironie couvrait ces paroles ni quelle surprise on lui ménageait.

Berthe poursuivit :

— Ne croyez point que je raille. Je parle avec toute la franchise, toute la spontanéité dont je suis capable. Oui, c'est à vous que je dois cela, à vous auquel je puis maintenant exprimer ma reconnaissance, parce que les obstacles du passé n'existent plus, — parce que je suis libre.

Décidément, Trémeur ne comprenait plus rien à ce verbiage.

Qu'allait-il sortir de ce flux de mots ? Quelque plaisir qu'il ressentît à se retrouver près de Berthe, ce plaisir n'allait pas sans un commencement d'inquiétude. Il avait la vague appréhension d'un péril, mais... lequel ?

Il était à cent lieues de le soupçonner tel qu'il allait se révéler à lui.

Amandine Derny était pleine de son sujet, car elle n'attendait même pas les questions de son visiteur.

— Mon ami, — continua-t-elle, — quand je dis que le « bonheur » m'est venu, je ne suis pas tout à fait exacte. Ce n'est point le bonheur, mais simplement la faculté de le conquérir. Il y a bien une condition

de sa réalisation qui reste en dehors de ma volonté J'aurai besoin de votre aide pour que cette condition soit remplie.

Pierre ouvrait de grands yeux. Sa surprise devenait de l'ahurissement.

— Et puis — reprit encore Berthe — le bonheur dont je parle ne sera pas absolument complet. Pour l'obtenir je fais, il est vrai, table rase du passé, mais il y a cependant, dans ce passé, des pages écrites avec mon sang. Celles-là, je n'ai pu les arracher sans souffrir, sans pleurer. Il l'a pourtant bien fallu.

Le romancier n'y put plus tenir. Il éleva la voix.

— Pardon, ma chère Berthe, bien que je reconnaisse, avec la critique, toutes sortes de libertés aux poètes — et vous êtes poète — je suis obligé, avec le vulgaire, d'exiger d'eux tout d'abord la clarté. Je vous ferai donc observer très humblement que, depuis un moment, vous me parlez de choses auxquelles il m'est impossible de comprendre un traître mot.

Ceci ressemblait à du persiflage. Mais il faut croire que Amandine Derny était bien sûre du triomphe final, car elle ne s'en fâcha pas du tout.

Bien au contraire, cette remarque de Trémeur la fit rire abondamment.

L'accès d'hilarité passé, elle poursuivit :

— Voyons, une minute de patience, et vous trouverez mes allusions parfaitement limpides. Où en

étais-je? Ah! je me rappelle. Je vous parlais de pages de ma vie qu'il m'avait été bien cruel d'arracher. Parmi ces pages, la plus chère était celle sur laquelle j'avais écrit le nom de mon fils.

Et elle pencha la tête. Pierre vit des larmes trembler aux cils de la femme de lettres.

— Le nom de mon fils!... — répéta-t-elle — que voulez-vous ? Hervé a seize ans passés aujourd'hui. Il ne me connaît point, ou, plutôt, il ne m'a jamais connue. On lui a raconté que j'étais morte. Avouez que s'il venait à savoir que je vis, cette découverte serait pénible pour lui et pour moi. Bien que je sois au-dessus des préjugés, je reconnais qu'ils sont assez mauvais pour faire souffrir. Il m'eût donc été extrêmement douloureux de confesser à mon fils certaines... choses sur lesquelles on a dû fausser depuis longtemps son jugement. J'ai donc accepté ma mort. Que dis-je? J'ai voulu que cette mort fût certaine.

— Je ne vous comprends pas, — interrompit Trémeur, qui, tout au contraire, commençait à comprendre.

— Sans doute, mais j'ai fait de cette acceptation une condition. Vos précautions de là-bas, au Trez'hir, le jour où je m'étais, sans le savoir, rencontrée avec mon fils, m'avaient ouvert les yeux. Je m'informai et j'appris que M. de Rhuys ne redoutait rien tant qu'une intervention de moi auprès d'Hervé; que, pour le soustraire à tout projet néfaste, il avait envoyé son fils — notre fils — hors de France. Il

me fallut quelque temps encore pour découvrir la retraite de l'enfant, mais j'y parvins. Il était à Jersey, élève des Pères Jésuites. Dès lors, j'étais sûre du succès. Je fis paraître dans le *Figaro* et divers autres journaux un écho annonçant que le poète Amandine Derny allait faire un assez long séjour à Jersey pour y préparer un roman fort émouvant, intitulé : *La Mère*.

Pierre interrompit encore :

— Mais pourquoi toutes ces machinations ?

— Vous allez le savoir. La note parue, je pris un numéro de chacun des organes dans lesquels elle avait été publiée. Je les mis ensemble sous bande et les expédiai à mon mari... à M. de Rhuys, veux-je dire, me préparant à l'aller voir moi-même à Brest. L'effet fut assez long à se produire, parce que M. de Rhuys, rentré, après six semaines de repos, dans le service actif, avait repris un commandement à la mer, aux Antilles ou au Gabon, je ne sais plus où. Mais, il y a près d'un an, il rentra. J'avais différé mon voyage, ou plutôt, comme je connais Jersey depuis longtemps, je n'avais pas la moindre envie de le revoir. Un jour ma femme de chambre m'apporta la carte de M. de Rhuys.

— Ah ! — se récria Pierre — c'est lui qui est venu ?

— Parbleu ! — fit-elle en riant. Le résultat était prévu. Je le reçus durement, je vous le garantis. La première question que je lui posai me fixa sur ses intentions :

— « Etes-vous venu pour me tuer ? » lui demandai-je.

Ce fut presque humblement qu'il me répondit :

— « Non, Madame — mais j'en ai le droit. Je suis venu vous demander quelle menace renferme cette note et par quel moyen je puis obtenir de vous que vous ne l'exécutiez point.

— « Il n'y a qu'un moyen — répliquai-je. — Aux yeux de mon enfant, je suis morte, de par votre volonté. Je ne veux pas l'être à moitié. Mias j'entends vivre pour tout le reste. Divorçons.

Pierre de Trémeur fit un bond sur son siège.

— Et M. de Rhuys a accepté ? s'écria-t-il.

— Vous ne connaissez donc pas l'homme ? répliqua Berthe en haussant les épaules.

— C'est précisément parce que je crois le bien connaître que je vous adresse cette question.

— C'est juste. Non, M. de Rhuys n'accepta pas. Sa réponse fut méprisante : « Madame, bien que ce soit pour le malheur de ma vie que je vous ai épousée, je ne puis oublier que je l'ai fait avec mon plein consentement, ni fouler aux pieds l'enseignement et les préceptes de ma religion qui proclament le mariage indissoluble ! »

— Bien ! — prononça involontairement l'écrivain.

— Hein ! Vous dites ?...

— Je dis « bien », parce que j'étais sûr qu'il avait dû répondre ainsi.

— Ah !... Vous saisissez, mon cher Pierre, que

je m'attendais, moi aussi, à cette fin de non recevoir, basée sur l'observance religieuse. Mais je lui dis: « Si vous refusez, je reprends toute ma liberté et je vous réclame judiciairement mon fils. Car nous ne sommes pas même séparés, Monsieur. »

Que vous dirai-je de plus? Il se soumit. « Intentez l'action — me dit-il avec dédain. — Invoquez telles raisons qu'il vous plaira. Je ne me défendrai pas. »

J'insistai :

— « Et renoncez-vous à vos projets de vengeance ? »

— « Je n'ai jamais formé de projets de vengeance. Je vous ai dit uniquement que je défendrais, par tous les moyens, l'âme de mon enfant. »

— « Fort bien. Si je vous abandonne votre enfant, redevenant libre moi-même, serai-je aussi bien morte pour vous que pour lui ? »

Il hésita, puis :

— « Madame, vous ne cesserez pas d'être ma femme devant Dieu ! Mais si la sentence des hommes vous rend libre, ainsi que vous dites, je vous jure que vous serez morte pour moi en ce monde. »

Il étendit sa main droite, en prononçant ce serment.

Je le connais. Il n'y manquera point.

— C'est tout ce que je vous demande — répondis-je.

. . . . . .

Berthe fit une pause. Elle devait être fatiguée d'avoir tant parlé.

— Et... ensuite ? interrogea Pierre.

— Ensuite ? — Mais il est facile de deviner. Les choses allaient de soi, toutes seules. Les juges me tinrent compte de mes quinze années de séparation amiable. J'accusai mon mari de m'avoir arraché mon fils. Il se conduisit en gentilhomme, je le reconnais. Il n'articula aucun grief et fit défaut.

Le divorce fut prononcé. Par acquit de conscience le commandant fit opposition et fut débouté.

Voilà comment il se fait que Amandine Derny n'est plus madame de Rhuys et peut porter haut dans le monde le nom de Berthe Blinval qu'on lui a rendu.

Un long silence suivit cette déclaration, venant elle-même après cette confidence. Berthe attendait que Pierre parlât ; Pierre ne trouvait pas un mot à dire.

D'embarrassant, ce silence devenait gênant. La femme émancipée s'était-elle attendue à un compliment sur sa nouvelle position ? Peut-être. En ce cas, ses espérances furent déçues. Trémeur n'était pas dans une disposition d'esprit lui permettant de mentir à autrui en se mentant à lui-même.

Ce que voyant, Berthe voulut provoquer sa galanterie.

— Eh bien ? — interrogea-t-elle, — vous ne me félicitez pas.

Il parut sortir d'un rêve, mais se remit aussitôt.

— C'est vrai ! Je vous demande pardon. Je songeais à tant de choses accomplies depuis... longtemps. Puisque vous vous trouvez mieux ainsi, Berthe, je ne puis qu'en être heureux.

Il y avait une tristesse profonde dans le ton avec lequel il avait prononcé ces mots : « Je ne puis qu'en être heureux. »

La vanité, qui était au fond de cette nature féminine, la fit se méprendre sur la signification de la tristesse du romancier. Elle crut, de très bonne foi, que Pierre revenait par la pensée à ces jours lointains où elle était Berthe Blinval, tout court, comme aujourd'hui, et où il l'aimait.

Elle se pencha vers lui, et sa tête se reposa sur l'épaule de l'écrivain avec une tendresse, un abandon qui n'étaient pas simulés.

Lui, il était si plein d'une émotion profonde, dans laquelle vibraient, ou, plutôt, chantaient des souvenirs, qu'il n'essaya pas de se dérober à cette effusion.

A peine entendit-il qu'elle lui parlait à voix basse, avec de caressantes inflexions, évoquant les pures joies des anciens jours.

Et, pourtant, il tressaillit tout à coup, quand elle lui dit :

— Ne comprenez-vous pas, Pierre, que c'est pour vous, pour vous seul, que j'ai voulu tout cela? Car je vous aime aujourd'hui. J'ai mis du temps, beaucoup de temps, à m'avouer cet amour, à reconnaître que je lui sacrifierais tout, tout, en ce

monde, ma vie elle-même. Ne m'en saurez-vous pas gré ? Votre Berthe d'autrefois, la voici, épurée par ces renoncements, par ces sacrifices, rajeunie, redevenue ce qu'elle était. Je me trompe : jamais je n'ai été plus belle, aussi belle qu'aujourd'hui — et, aujourd'hui, je suis libre et je vous aime. Un seul mot de vous, Pierre. Cette beauté, cette jeunesse nouvelle, cette ardeur que je sens renaître en moi, tout cela est à vous. Le voulez-vous?

VI

Ce fut une longue stupeur qui entra dans l'esprit de Pierre.

Pendant des jours, il demeura dans une sorte de prostration, ne sachant plus bien s'il était dans la plénitude de ses facultés.

Que s'était-il donc passé, là-bas, dans cet appartement de la rue de Messine ? Quel philtre avait-il bu ? Quelle magicienne l'avait-elle ensorcelé ?

Son âme flottait en d'étranges bouleversements. Il avait comme la sensation d'une traversée en mer, de celles qu'il avait faites souvent dans la barque de Gildas Penhoët, son frère de lait, lorsqu'il l'accompagnait à la pêche, passant avec lui la semaine à la poursuite de la sardine.

C'était bien cela, en effet. La nuit venait, et il n'y avait plus de distinct que les étoiles dans le ciel et, autour de lui, les plats-bords de la chaloupe, les agrès du mât et le pied du mât lui-même, éclairés

par le feu de l'embarcation. La vague s'avançait ou se dérobait, et le bateau roulait et tanguait. Alentour, c'était le noir, parsemé des lucioles qu'allumaient les feux des autres barques — un noir dense, des ténèbres à couper au couteau.

En ces moments, il s'étendait à l'arrière sur des toiles à voiles, le coude replié et la tête sur sa main. Ainsi renversé, il regardait les astres. Quand il n'y avait pas de nuages au firmament, il perdait la notion du réel — il se croyait suspendu entre ciel et terre.

Mais si les étoiles étaient éteintes, c'était une oppression véritable, un cauchemar prolongé, avec les yeux ouverts. Pas de points de repère en haut! Seulement, d'en bas le mât montait, se fondant insensiblement, jusqu'à ce que sa pomme indistincte s'estompât dans la nuit. Et les cordages montaient aussi, se fondant de même.

Les voiles, carrées et lourdes, vues d'en bas, avaient l'air d'ailes monstrueuses, des ailes de chauves-souris. Elles faceyaient et cliquetaient au long de la vergue, et des reflets du fanal se coulaient dans leurs plis et s'envolaient ainsi que des phosphorescences. Et, toujours, le balancement des flots maintenait, accroissait l'illusion d'une ascension sans bornes ou d'une descente sans arrêts dans l'incommensurable. L'espace, silencieux, tapissé d'ombres, n'avait plus de dimensions. On ne percevait qu'une chose : un vide énorme devant soi, derrière, autour, dessus, dessous, partout!

C'était là ce qu'il ressentait encore. Depuis sa visite à Berthe, il était plongé en une sorte d'engourdissement morbide, plein de terreurs latentes, de cauchemars inachevés, d'inquiétudes mal définies. Il faisait des efforts inouïs pour ressaisir la suite de ses idées. Il avait comme une peur d'avoir rompu la chaîne, d'errer au travers d'un chaos, de s'être lui-même enchaîné à la volonté d'un autre être, par une abdication de la sienne propre. Et son cerveau fatigué cherchait à rassembler les chaînons du souvenir, à ressouder son âme littéralement coupée en deux.

Réellement, il avait été malade. Il était sorti de chez Berthe tremblant la fièvre, et, rentré chez lui, s'était alité. Pendant près d'une semaine, il avait été sérieusement, gravement atteint. Une sorte de démence l'avait paralysé, et Berthe avait profité de ce mal foudroyant pour s'installer à son chevet, pour se faire garde-malade. Au dire du bon Pélo, elle avait été admirable et s'était acquittée de sa tâche volontaire avec une affection, un dévouement au-dessus de tout éloge.

C'était par lui, le brave garçon, que Pierre avait eu les détails de son accident, car la femme poète s'était bien gardée de l'alarmer en lui racontant ce qui lui était arrivé.

Mais aujourd'hui que la conscience était rentrée en lui, Trémeur aurait bien voulu en savoir plus long et, cependant, il n'osait interroger celle qui, pour lui, était toujours madame de Rhuys.

Positivement, Berthe Blinval avait la chance pour elle. Car c'était une chance, cette maladie qui la rapprochait inopinément de l'homme qu'elle aimait, bien plus, qui l'en rapprochait en des circonstances qui ne laissaient point à celui-ci la liberté de refuser ses soins, de récuser ses services.

Tout le dévouement qu'elle avait déployé au chevet de Pierre devenait une arme pour elle. Un être aussi naturellement indécis que l'avait toujours été Pierre ne pouvait l'être que davantage sous le coup d'un pareil accident, et, comme sa sensibilité s'impressionnait vivement du bien qu'on lui faisait, ces soins de Berthe devenaient pour lui une véritable chaîne par le lien de reconnaissance qu'ils créaient. Pierre allait lui avoir une véritable obligation du dévouement témoigné, et la jeune femme savait bien qu'elle prendrait assez d'ascendant sur lui pour arriver au but proposé.

Cependant, le malheureux Trémeur rassemblait péniblement ses souvenirs, et chaque fois que l'un d'eux venait éclairer d'une lueur vacillante la confusion de son esprit, il se reprenait à trembler de découvrir encore davantage au fond de ce passé si trouble et pourtant si récent.

C'étaient des lambeaux de pages, des panneaux de vision interrompus, coupés, et qu'il ne parvenait point à grouper pour en faire un ensemble concordant.

Il se souvenait vaguement d'avoir subi comme un vertige, aux côtés de cette femme qui l'envelop-

pait de ses effluves magnétiques. Elle se donnait à lui. L'avait-il prise ?

Tout cela tourbillonnait devant sa vue, et, après chaque effort de cette recherche vaine, il retombait épuisé découragé.

Le médecin, qu'on avait appelé au hasard, et qui l'avait soigné avec beaucoup de zèle et d'entente, fut interrogé par son malade. Tout d'abord, Pierre voulut savoir à quel genre d'affection il avait brusquement succombé. Il redoutait, malgré lui l'apoplexie, bien qu'aucun cas pareil ne se fût produit dans sa famille.

Le praticien le rassura sur-le-champ. Ce n'était point l'apoplexie, mais un phénomène tout nerveux qui y ressemble. L'écrivain surmené, fatigué, avait eu une défaillance, due à une lente anémie cérébrale. Il n'y avait pas lieu de s'en inquiéter autrement, mais cela expliquait surabondamment la perte de mémoire et l'espèce de paralysie subie par Pierre.

Mais ce n'était qu'une affaire de jours ou plutôt d'heures. L'anémie ne durerait point et le romancier recouvrerait sans aucune altération l'usage de toutes ses facultés. Seulement, il fallait observer une hygiène et garder un repos aussi complet que possible.

Trémeur se soumit donc au régime.

Il n'avait rien de bien sévère : défense absolue de se livrer, pour quelque temps, à aucun travail de tête, interdiction de se rendre soit au théâtre,

soit au concert, en un mot, en aucun lieu, où il y avait quelque chance de ressentir une vive émotion, de mettre en branle l'activité intellectuelle.

Pour le reste, la prescription était de facile observance : ne point veiller, garder le lit aussi longtemps qu'on n'en ressentait point de faiblesse, manger à son ordinaire, et des choses substantielles, se refuser le café et les liqueurs, et, si l'on en avait une habitude invétérée, n'en prendre qu'une fois par jour.

La première fois que Pierre fut en mesure d'adresser la parole à sa garde-malade improvisée, il le fit en termes émus, mais mesurés.

Elle répondit qu'en agissant de la sorte, elle n'avait eu aucun mérite, puisqu'elle servait son amour.

Elle eut même l'air d'insinuer qu'elle anticipait sur les obligations de l'épouse et qu'elle prenait possession d'avance de son rôle et de son foyer prochains. Et, derechef, Pierre fut angoissé par l'appréhension de quelque action commise antérieurement et retenue comme un gage par cette femme qui s'emparait de lui.

Il n'y avait qu'elle, par malheur, qui pût le renseigner. Il n'osait pourtant l'interroger. C'eût été lui livrer le secret de sa faiblesse.

A l'abri des rideaux du lit, sur lequel il allait s'étendre et feignait de dormir, il observait les faits et gestes de cette compagne que lui imposait un fâcheux hasard.

Vraiment, cette Berthe était bien sûre du résultat final; elle était bien chez elle, dans cette maison !

Pierre la regardait, assise devant une petite table, une plume à la main, travaillant à la confection de quelque roman ou donnant l'essor au vol de sa poésie. Elle n'éprouvait aucun embarras; elle s'abandonnait tout à son aise à l'inspiration. A la considérer ainsi, personne n'eût soupçonné qu'elle n'était venue là que pour soigner un malade, tant elle était tranquille et reposée, tant sa beauté avait de sérénité engageante.

Trémeur ne pouvait se défendre de l'admirer. Elle était belle, certes! Et, de ce côté, tous les désirs d'un homme difficile se trouvaient réalisés. Plus il la contemplait, moins il pouvait comprendre où s'en étaient allées ces marques de déchéance physique qu'il avait observées naguère.

Les avait-il observées seulement ? N'avait-il pas été plutôt le jouet de quelque ironie occulte? Cette femme était plus belle, plus séduisante qu'elle ne l'avait jamais été, et l'écrivain reculait devant la violence des sentiments que lui inspirait sa vue. Est-ce qu'elle l'avait ensorcelé?

Mais, à mesure que l'équilibre se rétablissait dans l'organisme, le jugement se rasseyait aussi, échappait à la suprématie, ou, plus exactement, à la tyrannie des sens.

Et alors l'écrivain demeurait frappé d'épouvante devant les conséquences de cette chose imprévue.

Comment cela avait-il pu arriver, à quel entraînement funeste avait-il donc cédé pour être devenu à ce point l'esclave de cette femme ? Il avait beau torturer sa mémoire, elle ne lui rapportait rien qui ressemblât à une défaillance.

Elle l'avait donc pris par trahison, à la faveur de cette maladie soudaine qui l'avait terrassé ?

Pierre ne pouvait accepter cela. Des révoltes grondaient en lui contre l'autorité que s'arrogeait cette femme. Mais un sourire de Berthe était plus fort que sa volonté. Il suffisait à apaiser ses révoltes.

Pierre se proclamait lâche. Il tremblait à la pensée d'une explication, comprenait bien qu'elle n'irait pas sans orage. Et, néanmoins, il sentait la nécessité d'agir au plus vite, de rompre ce lien avant qu'il n'eût pris à la durée des causes suffisantes de prolongation.

Ce qui l'exaspérait secrètement, c'était qu'elle ne comprît point elle-même ce qu'il y avait d'impossible dans le nœud qu'elle avait rêvé de former. Faudrait-il donc tout dire, mettre les points sur les i, pour l'amener à se rendre compte que le « préjugé » était encore tout-puissant sur l'âme de l'homme qu'elle s'était adjugé sans le consulter au préalable ?

Cette situation était tellement misérable qu'elle ne pouvait plus se prolonger. Et, tandis que madame de Rhuys se confiait en l'avenir, ayant peut-être reçu ou donné les arrhes de ce contrat, Trémeur

ramassait à chaque heure un peu plus de résolution, un peu plus de courage, pour précipiter la crise et affronter le dénouement.

Il y eut quelques escarmouches. La plus importante faillit provoquer l'orage que redoutait l'écrivain.

C'était un matin. Berthe venait d'arriver un peu plus tôt qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire vers dix heures. Pour une mondaine, une telle hâte était méritoire car, chaque jour, elle retardait un peu plus ses soirées.

Pierre l'accueillit avec un sourire énigmatique :

— Ma chère Berthe, décidément, je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance. Voilà que vous vous faites matinale pour moi. J'ai une grosse peur que vous ne nuisiez ainsi à vos intérêts.

— Fi ! le vilain mot, — répliqua-t-elle. — Mes intérêts ?... Mais ce sont les vôtres, Pierre. Comment pourrais-je m'intéresser à autre chose que votre santé et votre bonheur ?

Trémeur trouva que ceci ressemblait à un jeu de mots.

— Pardon, ma chère amie — reprit-il — veuillez croire que je vous ai une gratitude infinie de tout le dévouement que vous me témoignez. Cependant, je me rends fort bien compte que les moments que vous me consacrez sont pris sur le temps que vous devez à vos relations, à vos occupations. Je ne saurais donc accepter en aucune sorte un aussi long sacrifice, et...

Elle l'interrompit vivement.

— Ecoutez-moi, Pierre — fit-elle — ce mot « sacrifice » me fait de la peine, car il n'y a sacrifice que d'une chose à laquelle on tient au profit d'une œuvre moins agréable. Or, ce n'est point ici le cas. Si ma présence vous est agréable, croyez que, de mon côté, je suis largement récompensée par la pensée que c'est vous que j'oblige, vous que je sers.

— Cependant — objecta-t-il encore — il me semble que vos amis en souffrent, et, à défaut de vos amis — vos œuvres. Amandine Derny a mieux à faire que de donner la bouillie à un pauvre impotent tel que moi. Qu'en pensez-vous ?

Elle éclata de rire.

— Allons ! Vous serez toujours le même. Faute de trouver à écouler votre raillerie sur autrui, vous la retournez contre vous-même. Eh ! non ! mon cher, vous n'êtes point impotent, et je puis bien vous avouer que la conviction du contraire entre pour beaucoup dans mes espérances de rémunération.

Berthe prononça ces paroles en décochant au romancier une de ses plus émouvantes œillades, et Pierre en fut presque scandalisé.

Ah ! çà, mais quels projets nourrissait donc cette femme, qu'elle s'y prenait d'aussi bonne heure pour lui dévoiler « ses espérances » ?

— Mais, enfin, — s'écria-t-il avec une certaine impatience, — vous n'avez pas, que je sache, l'intention de devenir sœur de charité, pour en faire un aussi long apprentissage ?

— Qui sait ? Si, libre de tous liens, je songeais à m'en créer d'autres ? Si je rêvais de retraite, loin du monde menteur et méchant ?

Il persifla :

— Ce n'est pas flatteur pour moi ce que vous dites là, ma chère. Faire retraite équivaut à faire pénitence, et c'est ma compagnie que vous choisissez pour cette... fin ?

De nouveau, son visage revêtit cette teinte de mélancolie qui lui seyait si bien et qu'il avait remarquée déjà dans cette première et fatale entrevue, origine de tous les ennuis présents.

— Oh ! Pierre, que vous êtes méchant ! Pourquoi vous jouer ainsi de moi ? Pourquoi railler un sentiment dont, mieux que personne, vous savez la sincérité et vous pouvez apprécier la profondeur ? Ne voyez-vous donc pas que les années ont mûri ma raison, qu'elles ont fortifié mon amour au lieu de l'affaiblir ? — Elles m'ont faite, en même temps, plus clairvoyante. J'ai lu en vous comme en moi.

— Vous avez lu en moi, Berthe ? Qu'avez-vous lu ?

Elle sourit fièrement et le couvant de son regard :

— Bien des choses que vous ne m'auriez point livrées spontanément, mon ami. Oui, bien que vous m'ayez d'abord repoussée, Pierre, vous n'avez jamais cessé de m'aimer. Seulement, entre vous et moi, il y avait un obstacle. Votre délicatesse répugnait à l'idée de prendre frauduleusement ce que

vous aviez espéré posséder régulièrement, honnêtement, de faire votre... maîtresse de la femme dont vous aviez voulu faire votre femme. Cet obstacle était invincible, ou, du moins, vous paraissait tel.

Jusqu'ici, elle était dans le vrai, et Pierre le reconnaissait *in petto*. Mais ce qu'il renonçait à analyser, c'était le sentiment de dégoût qui le prenait peu à peu à la gorge, devant cette impudeur tranquille ou cette inconscienee manifeste. Comment un tel entretien allait-il finir ?

Ce n'était point qu'il n'entrevît vaguement la conclusion de ce dialogue. Mais là-bas, chez elle, Berthe s'était offerte sans conditions. Allait-elle donc en mettre aujourd'hui ?

Elle poursuivit :

— Oui, cela vous paraissait impossible, et cela l'était, parce que votre volonté se fût toujours jetée à la traverse d'un bonheur qui eût pu vous appartenir. Je ne puis vous exprimer combien ce respect, dont j'ai souffert pourtant, m'a relevée à mes propres yeux. C'est à lui que je dois d'avoir compris quel était mon devoir, et, du jour où je l'ai compris, j'ai tout fait pour supprimer l'obstacle.

Pierre la regardait, épouvanté. A présent il voyait clair.

— Ah ! vous ne saurez jamais, mon ami, par quelles transes je suis passée, quels découragements il m'a fallu surmonter ! Mais, enfin, tout cela a pris fin. J'ai vu tomber la barrière qui me séparait

de vous ; j'ai reconquis ma liberté. Et je vous le jure, Pierre, aucun captif échappant à la geôle n'a jeté un cri de joie plus vibrant que le mien, le jour où, folle de bonheur, j'ai pu me dire que rien, désormais, ne pouvait m'empêcher de devenir votre... femme ?

La foudre tombant aux pieds de Trémeur ne l'eût pas plus terrifié que cette déclaration finale, hélas! trop aisément prévue !

Il demeura sans voix, l'œil atone, le corps affaissé.

Jamais encore il n'avait rien éprouvé de pareil.

C'était, à la fois, de la honte et de la colère, honte et colère qui se doublaient, se centuplaient par la pensée qu'il avait fourni lui-même à Berthe assez d'apparences l'autorisant à le croire assez faible et assez sot pour se prêter à un pareil calcul.

Ainsi, après dix-huit années, le dernier mot de son amour, l'épilogue de son roman, c'était la proposition tranquillement faite par cette femme de devenir son mari !

Mais, pour qui donc le prenait-elle ?

Le jour où, jeune, ardent, enamouré, il était venu à elle, avec toute la confiance de sa jeunesse, lui offrant un nom déjà honorable, et auquel l'avenir devait donner un lustre qui ressemblerait à la gloire, elle avait ri de sa candeur et l'avait éconduit sans une pitié pour sa souffrance.

Plus tard, épouse d'un homme vaillant et fort, de ceux qui honorent l'espèce, sacrée par la mater-

nité, n'ayant qu'à se laisser vivre pour être heureuse et respectée, elle avait trahi l'époux et abandonné l'enfant.

Plus tard encore, lasse, écœurée, honteuse peut-être des bassesses et des vilenies de l'amour coupable, elle avait secoué le joug de l'adultère à deux. Mais ce n'était point pour revenir à la vertu. Trémeur savait à quoi s'en tenir sur la vertu de la poétesse ! Elle-même ne venait-elle pas de lui avouer que, naguère, s'il avait voulu... ?

Ce n'était pas tout. Même ainsi considérée, elle gardait encore quelque droit à l'estime, si, par occurrence, elle rentrait quelque jour dans le droit chemin. Il se fût trouvé, au besoin, des gens pour la plaindre, comme il s'en était trouvé pour l'admirer. Et, par une faveur spéciale, unique, le remords avait, un instant, traversé sa voie sous les traits de son fils.

Mais aujourd'hui... !

Aujourd'hui, cette mère avait, de son propre gré, renoncé à son fils. Bien plus ! Elle avait fait de ce renoncement l'un des termes d'un traité de paix avec son mari. Ce droit sacré de la maternité, que les plus misérables revendiquent du fond de leur abjection, cette femme en avait fait litière pour recouvrer sa liberté. Et le premier usage qu'elle faisait de cette liberté était de revenir vers l'exilé de ses premiers ans, l'homme qu'elle avait banni de son cœur, et de lui offrir ce cœur malade et gangrené, cette main qui avait signé, tour à tour, l'en-

gagement de la fidélité conjugale, le pacte des amours temporaires, l'acceptation de sa propre déchéance, et la négation du recours au pardon de son fils.

En vérité, cette femme n'était point seulement folle, elle était absolument méprisable.

Et c'était elle qui invoquait avec l'amour tel qu'elle l'avait compris — l'amour des filles — la liberté des unions, blasphémant Dieu, polluant l'idée du devoir, mêlant on ne sait quelle effronterie repoussante aux hontes dont sa vie était maculée. C'était elle qui disait à Pierre : « Puisque je n'ai pu être votre maîtresse, faites de moi votre femme. » Comme si les pauvres filles qui cèdent à l'amour n'ont pas précisément pour excuse le contraire de cette monstrueuse conclusion.

Il était révolté. Maintenant, tout son sang bouillonnait dans ses veines, mais ce n'était que de colère.

Il se leva, et le regard qu'il jeta à Berthe fit perdre à celle-ci tout son avantage, en lui enlevant la confiance qui l'avait soutenue pour tenter cette audacieuse démonstration.

Oh! ce langage des yeux! Rien n'y manque, précisément parce qu'il n'a que le verbe! Mais quel verbe!

Les yeux de Trémeur disaient tout : la surprise et l'indignation, les regrets et la douleur longuement supportés. En même temps, ils livraient à la jeune femme le secret de cette âme lacérée et

son refus absolu de consentir à l'avilissement.

Elle comprit. Son propre regard traduisit le sentiment de la défaite. A son tour, elle se leva et prononça très bas quelques paroles, dont Pierre démêla vaguement le sens.

Elle s'était trompée, elle lui en demandait pardon : elle avait parlé trop tôt sans doute. Ni l'un ni l'autre n'était mûr pour une décision aussi grave. Il fallait qu'il refléchît, qu'il prît son temps. Elle avait attendu déjà — elle attendrait encore.

Tout cela, c'était la concession banale, l'excuse de l'être inférieur qui veut rentrer au moins dans l'estime qu'il a compromise. Berthe ne s'apercevait point qu'en sortant de ses positions primitives pour emporter de haute lutte le consentement de Trémeur, elle avait irrémédiablement compromis ces mêmes positions. Il ne lui restait plus qu'à battre en retraite. Seulement, il lui restait, au fond du cœur, l'espoir de reprendre bientôt l'offensive.

Pierre la laissa s'éloigner sans une parole de consolation.

Mais, demeuré seul, il s'enferma en lui-même et médita longtemps, non sans avoir souvent des larmes dans les yeux.

Le plus cruel, en cette aventure, c'était que cette femme fût sincère. De cela il ne doutait point. Après avoir gravi la montée de la vie, elle avait cru possible d'en perdre le souvenir, de s'arrêter sur ce sommet encore éclairé par les derniers feux de la jeunesse, et d'y éterniser l'amour rencontré

à l'heure où le reste des hommes lui dit adieu. Elle avait cru que l'on peut faire abnégation de tout ce que l'on a aimé aussi bien que de tout ce que l'on a commis, et qu'il suffit de la spontanéité du dernier moment pour laver la honte et « refaire une virginité. » Elle se trompait, mais de bonne foi ! C'était la faute à la nature qui l'avait ainsi procréée.

Pierre resta deux jours sans voir personne. Le troisième, il fit ses malles, des malles sérieuses. Puis, il appela Pélo, un peu inquiet, lui paya deux années de gages, et lui dit en souriant doucement :

— Mon garçon, si je ne reviens pas, tu les auras gagnés quand même. Mais si tu veux te placer en attendant, tu doubleras ainsi ton avoir.

En vain le Breton le supplia-t-il de l'emmener avec lui, Pierre refusa. Il voulait être « seul, » bien seul, cette fois.

Il alla jusqu'au Trez'hir embrasser Anne, son fils, sa bru et ses petits enfants. Il ne leur dit rien de la durée probable de son absence, car il ne voulait pas les chagriner.

Mais, quelques jours après, il prit passage sur l'un des paquebots des Messageries Maritimes, et s'élança vers l'Inde.

VII

L'Egypte est sur la route de l'Inde. Pierre s'y arrêta.

Autrefois, lorsque la jeunesse lui emplissait l'esprit de rêves, le mirage des terres lointaines, des grands soleils, des forêts vierges lui avait pris les yeux. Il avait désiré voir toutes ces choses éblouissantes, toute cette vie des peuples de cuivre ou d'ébène, qui eurent jadis des civilisations grandioses, des palais de brique et de marbre, là où s'étend aujourd'hui le sable qui ronge les Memnons et les Sphinx, là où les jungles parcourues par les tigres, voilent les sanctuaires ruinés du premier Agni et de Kamâ, l'éternel amour.

Aujourd'hui, il faisait ce voyage en homme désillusionné, pareil à ces amputés qui souffrent encore du membre qu'ils n'ont plus. Tout au fond de son être, il y avait un regret incurable, une

plaie qui ne se cicatrisait point, en même temps qu'un immense besoin de paix et de repos.

Cette lassitude, qu'il avait si souvent ressentie, grandissait en raison directe de l'agitation qu'il se donnait pour la fuir. Il comprenait bien que l'organisme n'avait plus la souplesse voulue pour obéir aux ordres de sa volonté. Et précisément parce que cette volonté n'était point fixe, qu'elle ne consistait qu'en une suite de caprices incohérents, sans ordre comme sans lien entre eux, le corps, parvenu à l'âge où il ne quitte plus son assiette, se prêtait mal aux soubresauts de ces volitions imprévues.

N'importe! Pierre de Trémeur allait de l'avant. Il voulait ressusciter en lui au moins l'être cérébral. Les Pyramides, les temples de Philœ l'émurent. Il regarda longtemps le soleil dorer les vieilles pierres séculaires et les roches dénudées. Toute cette lumière entra dans ses prunelles, mais ne laissa aucune clarté dans son esprit. Toute cette chaleur brûla son épiderme, mais n'apporta aucune palpitation de plus à son cœur.

Il reprit la route de l'Inde. Il vit Bombay, puis Ceylan, puis Calcutta, la civilisation d'Occident mettant ses taches sur les splendeurs de la nature orientale. Il avait cru jadis au brahmanisme, au bouddhisme, à toutes ces philosophies et ces religions qui, secouées dans leurs sépulcres, voient leurs cendres et leurs bandelettes s'en aller au courant éternel dont le flot descend toujours vers

l'Ouest, et qui ne servent plus aujourd'hui qu'à verser la folie et la sottise dans des cerveaux réfractaires à leur influence. Il courut à Bénarès, sur la foi des livres. Les pundits lui parurent être des charlatans qui, au contraire des bavards de l'Europe, gardent un solennel silence pour faire croire qu'ils savent quelque chose.

Alors, toujours possédé par le besoin de se reprendre lui-même, de se refaire entier, parce qu'il sentait les choses nouvelles l'éparpiller à tous les vents, il essaya de la virilité brutale. Il se fit chasseur quelque temps, et, n'ayant jamais cessé d'être brave, tua des tigres dans les Bundelcund, des ours aux pieds de l'Hymalaya.

Ce fut un stock d'émotions qu'il emmagasina fort utilement, car ces émotions-là sont comme ces ballots de marchandises mouillées qui fermentent dans les greniers des docks et dont les senteurs suintent jusqu'aux étages supérieurs. Il devait retrouver tout cela, plus tard, à l'état de sensations précipitées, dans les replis plus calmes de son âme, quand viendrait le véritable repos.

Ce furent les voyages successifs et les campagnes de la guerre de Trente-Ans qui firent du soldat Descartes un penseur. Les voyages successifs de Pierre de Trémeur l'amenèrent à ce degré de réflexion auquel l'homme qui a beaucoup vu estime qu'il n'a plus rien à voir des choses de la terre, et supplée, par l'effort de l'imagination créatrice, aux images des merveilles qu'il n'a pu con-

templer. Pierre, ayant connu une bonne partie du monde, jugea que l'autre partie devait ressembler à celle-ci et qu'il ne lui était ni utile, ni profitable de la mieux connaître. Il pensa, avec beaucoup de pessimistes, que là où passe le chemin de fer, il n'y a plus rien à voir.

Et, alors, de nouveau, les paroles d'Anne revinrent à sa mémoire. Il constata, d'ailleurs, que leur retour se faisait plus fréquent, presque périodique. Et il se dit que le nouveau était peut-être plus à sa portée qu'il ne l'avait soupçonné jusque-là, qu'il était temps de se replier en lui-même et de s'attacher à cette vue intérieure qui fait les sages et les forts.

Le temps avait passé avec une étonnante rapidité. Pierre s'aperçut qu'il allait y avoir deux années écoulées depuis son départ. Un dernier mouvement de curiosité le porta à jeter un coup d'œil, avant de rentrer en France, sur les colonies que cette France possède en Asie.

Il se rembarqua donc à Calcutta, toucha à Singapoor et profita de la circonstance pour visiter Batavia. De là, il revint en Cochinchine, au Tonkin, sur les côtes de l'empire du Milieu. Et, puisqu'il avait tant fait de prolonger sa course, il ne voulut pas être à court de remarques, l'occasion ne devant plus s'offrir à lui, sans doute, de reprendre un tel voyage. Il visita le Japon, descendit dans les îles splendides de l'Océanie et alla jusqu'à Melbourne. Partout, sa lassitude et son ennui le suivirent; par-

tout, il ressentit, plus pressant que jamais, le besoin du repos, le désir de la retraite définitive, loin du bruit et des hommes.

Un incident vint pourtant distraire ses préoccupations.

Fréquemment, au cours de ses pérégrinations, le souvenir de Berthe avait hanté son esprit. Qu'était-elle devenue? Que faisait-elle à cette heure?

Il n'en avait eu aucune nouvelle depuis son départ. Aujourd'hui, d'ailleurs, cette femme ne lui inspirait plus qu'une profonde pitié. Il avait la conscience d'avoir échappé à un très grand péril, mais il lui arrivait parfois de plaindre la pauvre créature déçue dans sa dernière espérance. Il se reprochait même d'avoir quitté la France sans la prévenir, sans lui laisser la consolation d'un adieu. Après tout, elle était sincère quand elle lui parlait de son amour, et cet amour, aux yeux du monde, ce n'était point un crime. Aux siens même, maintenant que l'apaisement s'était fait dans son esprit, il bénéficiait de circonstances atténuantes.

Il plaignait donc cette déclassée, cette malheureuse qui n'avait pas su se défendre elle-même des entraînements de la passion et que les événements avaient desservie. Elle lui paraissait quelquefois intéressante, à la faveur des souffrances dont il la croyait victime. Et le temps écoulé, la distance accumulée entre eux le faisaient plus bienveillant, l'inclinaient davantage à l'indulgence. Aussi, les années, qui éteignaient de plus en plus les ardeurs

du sang, contribuaient-elles à donner à Trémeur ces sentiments de grande mansuétude.

A Nouméa, où il avait voulu s'arrêter, il lui fut donné d'apprendre des choses qui modifièrent singulièrement son jugement.

Il s'y rencontra, en effet, avec un jeune homme qu'il avait vaguement connu à Paris. M. Paul Levers était un de ces Marseillais qui, depuis trente ans environ, conquièrent Paris et, après Paris, la France. Poète chevelu six ans auparavant, il avait fait dans la presse un stage suffisant pour comprendre la politique et apprendre où elle peut conduire. Aussi en sortait-il avec un titre et des appointements de « résident » dans un îlot quelconque des Nouvelles-Hébrides. Celui-là avait fait son chemin, le chemin des écoliers, lequel est un des meilleurs, à notre époque, pour parvenir au faîte des honneurs.

Ce fut au café qu'il vit Pierre de Trémeur occupé à lire, dans les journaux jaunis de Paris, les nouvelles les plus fraîches de deux mois auparavant.

Le Marseillais, poète grasseyant, mais fonctionnaire aimable et bien vêtu, s'approcha du romancier connu, le traita tout haut de « maître » d'abord, d'ami ensuite. Après quoi la conversation s'engagea sur les derniers événements auxquels Levers avait assisté et roula sur le thème inépuisable des cancans et potins du boulevard.

Naturellement, Pierre, que deux années sépa-

raient de la métropole, éprouva la curiosité de savoir où en étaient, là-bas, la littérature de tout genre, roman et théâtre surtout.

— Hé! mon cher — s'écria le Marseillais — moi, vous comprenez, moi, pas bête, j'ai pris le meilleur moyen de faire quelque chose. La politique, vous savez, c'est encore le plus sûr dada pour chevaucher sur le chemin de la fortune. En sorte que, depuis près de deux ans, je ne frayais plus beaucoup dans ce monde-là. Tout de même, j'y avais gardé quelques relations, et, justement, je crois que vous êtes des amis de la maison où j'allais le plus souvent?

— Quelle maison? — demanda Trémeur indifférent.

— Parbleu! Le cénacle de cette jolie femme qui fait de si mauvais vers — vous savez bien! cette belle hétaïre qui a pris un surnom bizarre, Amandine Derny.

— Ah! — fit Pierre, frappé au cœur, et qui eut une seconde de colère en entendant l'injurieuse épithète employée par le fonctionnaire-poète de Marseille.

— Vous savez qu'elle est mariée, n'est-ce pas?

— Oui, oui — répliqua le romancier, sans prêter une grande attention aux propos de son interlocuteur, — je sais cela. Elle porte, ou plutôt, elle a porté un nom fort honorable.

— Oh! — ricana Levers — honorable — on ne sait pas. On prétend qu'elle a fait ce mariage à la

suite d'une peine de cœur et que c'est pour se consoler qu'elle a choisi ce pauvre garçon. Entre nous, elle n'est plus jeune, la Sapho de l'avenue de Messine. Ça ne l'empêche pas d'être toujours très belle. Faut croire que ça n'a pas réussi à Léon Bernique, puisqu'il en est mort.

Depuis quelques minutes, Pierre de Trémeur tendait les oreilles. Tout son esprit était en travail pour tâcher de déchiffrer l'incompréhensible logogriphe que lui servait son voisin de consommation, fort prolixe, mais peu clair.

Il l'interrompit :

— Pardon, pardon! Mais je ne comprends pas un traître mot à vos explications. Je n'ai jamais connu qu'une Amandine Derny. Elle s'appelait, de son vrai nom, Berthe Blinval, et avait été mariée au comte Roger de Rhuys, capitaine de vaisseau. Elle a, plus tard, demandé et obtenu le divorce. Tout le reste m'est inconnu. Qu'est-ce que c'est que Léon Bernique, ou plutôt qu'était-ce, puisque vous me déclarez qu'il est mort?

Le Marseillais se mit à rire :

— Hé! mon cher maître (il y revenait), c'est de l'histoire ancienne que vous me rappelez là. L'histoire contemporaine du boulevard et autres lieux de célébrité se narre ainsi :

Madame Amandine Derny, poète et romancier élégiaque, épouse divorcée, ainsi que vous le dites fort bien, du commandant de Rhuys, a fait, il y a deux ans, un peu plus, un peu moins, une retraite

quelconque, de laquelle elle est sortie pour épouser, à grands fracas, un de mes compatriotes, gloire naissante du Parnasse, poète décadent, auteur des *Sifflets et Morsures*, le jouvenceau Léon Barbasse, que son goût prononcé pour les escargots de mer avait fait baptiser Léon Bernique. Le pauvre garçon avait vingt-huit ans et pas un maravédis. Aussi n'a-t-il été qu'une bouchée pour la gloutonne quadragénaire que vous savez.

Trémeur n'en demanda pas davantage. Il avait besoin d'être seul. — Le soir même, à la dernière heure, il retint son passage à bord d'un steamer anglais en partance et il s'embarqua le lendemain.

Ce qu'il venait d'apprendre lui fournissait ample matière à réflexions.

Il avait donc perdu son temps lorsqu'il avait plaint Berthe Blinval, lorsqu'il l'avait crue malheureuse. Ce grand chagrin manifesté au moment de leur séparation n'avait pas survécu à cette séparation. Paul Levers avait bien parlé d'une « retraite, » faite par Amandine Derny, pendant quelque six mois, mais il en avait parlé en riant et sur le ton de l'ironie. Il fallait bien croire que la consolation ne s'était pas fait attendre et que la poétesse avait aussi promptement oublié que réparé le temps perdu.

Une profonde mélancolie emplit le cœur de Trémeur. Depuis longtemps il avait son opinion faite sur la versatilité du caractère féminin. Malgré tout, il professait que toutes les femmes ne sont point variables et changeantes, ainsi que l'affirment les

vers attribués à François Ier. Il avait eu, d'ailleurs, sous les yeux, d'admirables exemples de fidélité et de constance. Mais ces exemples lui avaient été fournis par ces créatures ignorées, ces filles et ces femmes du peuple que leur obscurité sauvegarde des railleries aussi bien que des tentations. A ce niveau inférieur, les vertus naissent et s'épanouissent; plus haut, le souffle des scepticismes contemporains les étiole et les tue.

Et voilà que Pierre n'était plus sceptique. Lorsque, sur le pont de ce navire étranger, le dernier qu'il voulût fouler désormais, aux heures des longues contemplations de l'infini, entre l'eau mouvante et le ciel mouvant, il redescendait en lui-même, il était tout surpris d'y trouver, fixes maintenant et immuables, des principes que, naguère, il révoquait en doute.

Le premier de ces principes, il le formulait en ces termes :

« Il n'y a pas deux manières de faire le bien : la conscience prononce *a priori* sur la valeur morale d'un acte, et cet *a priori* est infaillible. »

C'était plus simple et plus net que « l'impératif catégorique » de Kant. Mais, aussi, cela conduisait à de bien autres conséquences. De ce premier principe en découlait nécessairement un second :

« Ce qui fait la conscience infaillible, c'est qu'elle est inévitable et nous oblige, d'abord, à un acte de foi. On croit au bien qu'elle commande; on cherche plus tard s'il est absolu. »

Et de cette formule à une troisième aussi précise, il n'y avait qu'un pas. Trémeur le franchit sans hésiter.

« Entre diverses croyances, la plus simple est, en même temps, la plus logique; la plus logique est la plus satisfaisante; la plus satisfaisante est la plus vraie. »

D'instinct, il s'était orienté vers la foi. Il était à cette limite de l'effort demandé « aux hommes de bonne volonté. » C'était à Dieu, qui, seul, donne la foi, de faire le reste, c'est-à-dire de le faire croyant. Et Pierre, perplexe encore, irrésolu, troublé, sentait qu'il devenait chrétien presque à son insu.

Etait-ce donc la solitude qui avait accompli en lui cette transformation? Il n'en savait rien, mais il était disposé à l'admettre, trouvant sublime à cette heure la maxime du grand sage qui fut, au sein du paganisme, l'un des précurseurs du Christ : « Connais-toi toi-même ! »

Le steamer allait de belle allure, le rapprochant de l'Europe et de la France. Pierre avait été jusque-là favorisé par le temps. Ce voyage du retour devait lui procurer de terribles émotions. Car, à la hauteur des Maldives, le navire fut surpris par une tempête. Pendant soixante heures, il eut à lutter contre toutes les fureurs du ciel. Les vents et la mer s'acharnèrent à le détruire.

Il sortit pourtant victorieux de cet effrayant duel et, une fois de plus, il fut permis à Pierre de s'assurer que le vrai courage se rencontre au même

degré chez les êtres simples et croyants. Ces matelots anglais et leur capitaine furent magnifiques de sang-froid et de résignation. La mort faucha dans leurs rangs sans leur arracher une plainte, sans provoquer une défaillance. Et Pierre revit les horreurs de cette mort telles qu'il avait pu les voir quelques années plus tôt, luttant lui-même pour le salut d'autrui.

Mais, alors, il était moins apte à profiter des salutaires effets de cette formidable épreuve. Aujourd'hui, mûri, calmé, il vit Dieu à travers le déchaînement des vagues et les rages de l'ouragan. Il lui arriva même d'avoir peur de l'abîme qui n'amoindrit point l'homme, puisqu'elle l'élève vers le Créateur, en lui faisant regretter de n'avoir pas su joindre un culte à la croyance, à la certitude de l'existence de Dieu.

En même temps, devant cette misère de l'espèce humaine, il vit mieux le peu que nous sommes. Tout ce progrès matériel, dont nous sommes si fiers, lui parut dérisoire. La moindre de ces vagues monstrueuses eût suffi pour broyer cette coque de noix perdue sur la face blanche de l'océan. Le néant de la condition mortelle s'accusa aux yeux agrandis de l'écrivain. Il se ressouvint des paroles de Pascal sur ce « roseau... le plus faible de la nature », qui, jusque sous le poids de l'univers qui l'écrase, conserve sur cet univers l'avantage de savoir qu'il meurt.

Ce lui fut une consolation presque douce, et il

eut un tressaillement d'orgueil à la pensée de sa dignité recouvrée. Dieu lui avait rendu ce service, en l'isolant, de le détacher de toutes choses. Et, précisément parce que ces liens étroits, qui se fixent sur l'égoïsme, étaient rompus, Pierre se sentit le cœur dilaté, plus large pour embrasser l'ensemble de ses frères en une puissante, en une invincible sympathie.

Jusque-là, il n'avait obéi qu'à sa nature en se montrant généreux et bon. Il vit, tout de suite, que son cœur avait fait des choix, qu'il ne s'était complu dans la pratique de la bienfaisance que parce qu'il se réservait le droit d'en restreindre les effets sur ceux-là seuls qui lui en sembleraient dignes. — Aujourd'hui, l'affection qui débordait de ce même cœur ne distinguait plus entre les individualités et la collectivité. Elle allait à la masse, à la foule, les prenant tous tels qu'ils sont, avec leurs faiblesses et leurs imperfections, admirant les uns, plaignant les autres, n'excluant personne, voulant le bonheur et le salut de tous.

Le steamer échappa à la tourmente. Vainqueur lamentable, tout couvert de plaies et de blessures, il atteignit enfin les régions plus calmes. La mer Rouge ne l'acheva point, malgré ses habituelles violences, et, par une matinée radieuse d'avril, Pierre revit ce port de Marseille qu'un instant il avait craint de ne plus revoir. Il y avait deux a ⊏ s et demi qu'il avait quitté la France.

A peine débarqué, il apprit par la voie des jour-

naux une double nouvelle qui lui procura une vraie joie :

Le capitaine de vaisseau Roger de Rhuys était promu au grade de contre-amiral, et son fils Hervé était aspirant de première classe.

Ceux-là étaient des amis, de ceux qui, malgré tout, gardaient leur place particulière dans ce cœur élargi. En repassant les faits dans sa mémoire, en faisant le compte des jours écoulés, Pierre supputa qu'Hervé devait être dans sa dix-neuvième année. Par un bizarre rapprochement, il se souvint également qu'Yvonne du Cerceau devait avoir dépassé ses seize ans. Et son esprit mit en regard ces deux chères figures, singulièrement confondues, à cette heure, dans une même tendresse quasi-paternelle.

Puis, encore, il se rappela d'autres passés, les uns lointains, les autres récents — et il n'eut plus que de la pitié pour cette pauvre égarée qui avait gâté sa vie, tout en semant la désolation autour d'elle, et il eut un désir de pouvoir aider au salut de cette âme en perdition.

Hélas ! Où donc pouvait être Berthe aujourd'hui ? Après le scandale de la seconde union, n'était-elle pas à jamais perdue ?

VIII

Au Trez'hir, Pierre retrouva tous les siens dans le ravissement. Enfin, il revenait !

Mère Anne, surtout, exultait. Elle avait été bien malade, bien malade, la pauvre vieille femme. Mais, comme elle le raconta à « son fils », elle n'avait pas voulu mourir. Ne fallait-il pas qu'elle le revît ? Ne fallait-il pas, surtout, qu'elle assistât à sa conversion ?

Car, elle n'en doutait plus à cette heure, ses prières avaient été exaucées. Si Pierre rentrait au logis, après une si longue absence, c'était, certainement, qu'il avait été touché par la grâce. Le grand chemin de l'univers avait été pour lui le chemin de Damas. Cette simple, ignorante des choses profanes, ne l'était point de son histoire religieuse.

Et, ce fut avec ravissement qu'elle entendit l'é-

crivain lui dire, après l'avoir chaudement embrassée :

— Tu as raison, mère Anne. Je t'apporte cette consolation, car je crois que je suis plus près de Dieu.

Plus près — il était encore plus près qu'il n'eût osé le croire lui-même. Car, lorsqu'une âme a, par elle-même, parcouru la moitié de la route, c'est Dieu qui fait l'autre moitié pour venir jusqu'à elle.

Pierre était allé tout de suite aux informations. Le recteur du Conquet, aussi bien que Gildas Penhoët, son frère de lait, lui avait apporté de tristes nouvelles. Elles n'avaient pas été bonnes, ces deux années qu'il avait passées hors de France. Dans la première, la sardine avait déserté les côtes, dans la seconde, la mer avait multiplié les deuils. Dix-huit morts avaient frappé sept familles.

Et ce n'était pas tout.

A côté des morts, il fallait compter les blessés, plus nombreux encore. Et quelles blessures ! Non seulement des bras et des jambes cassés, mais aussi des épines dorsales rompues ou luxées, des côtes enfoncées, des fractures du crâne, d'affreuses plaies dues aux chocs violents sur des rocs ou des objets de fer.

Tous ces malheureux avaient été, pendant un temps plus ou moins long, les hôtes de la villa du Trez'hir. Pierre les connaissait presque tous. Il voulut les voir, et cette visite aux infirmes et aux

estropiés l'amena à visiter également les pauvres foyers que la mort avait impitoyablement atteints.

Partout on l'accueillit en bienfaiteur, en sauveur; partout il trouva les témoignages non équivoques de la sympathie et de la reconnaissance. N'était-il pas devenu la providence du pays ? N'avait-il pas fait de tous ces humbles, de tous ces souffrants, sa famille ?

Aussi, la première fois que le jeune recteur le rencontra, au cours d'une de ses tournées de pasteur, sa première cxclamation fut-elle la suivante :

— Ah! monsieur de Trémeur, vous avez bien mérité de Dieu qu'il fasse de vous un chrétien ! Quel dommage que vous ne le soyez pas!

Pierre sourit. Il passa son bras sous celui du prêtre et, cheminant avec lui sur la grande route:

— Pas chrétien, mon excellent ami — fit-il — qu'en savez-vous ? Je ne le sais pas moi-même et, pourtant, quelque chose m'assure que je le suis déjà. Tenez! Ma situation d'esprit actuelle est étrange. Elle me fait songer à ces catéchumènes de la primitive Eglise, qui mouraient dans l'espoir de la rédemption et dont la tradition pieuse nous dit qu'ils reçurent le baptême du *désir*.

L'abbé ne put retenir un cri de joie.

— En êtes-vous donc là ? Mais — alors — c'est la grâce entière qui se répand sur vous et, comme vous n'êtes pas près de mourir, votre baptême sera mieux que celui du désir.

— Je suis déjà baptisé, mon cher recteur, — et

c'est la Pénitence qui me rénovera. Mais — ajouta Pierre en riant, je puis bien dire que je suis déjà mort au monde.

Il montrait au prêtre les eaux calmes du Goulet miroitant au clair soleil.

— Vous souvient-il d'une promenade analogue que nous fîmes sur ces mêmes bords, il y a quelques années — combien ? je ne me rappelle plus. Je vous faisais part, alors, de mon état de souffrance, au sein d'un invincible doute.

— Oui — fit l'ecclésiastique ému — je me souviens.

— Vous me disiez déjà que la miséricorde de Dieu est infinie, qu'elle compte mieux les heures que notre misérable sagesse, et qu'elle éclate à celle de ces heures qui convient le mieux au plan divin.

Vous aviez raison dès lors, mais vos paroles demeuraient lettre close pour mon esprit enténébré.

Aujourd'hui elles me paraissent lumineuses, sans doute, parce que l'heure a sonné et que je suis mûr pour l'action divine. Il lui a convenu de m'épurer par une suite de souffrances qui m'ont détaché de toutes les frivolités de la vie et retourné sur moi-même. La parole de Dieu, en effet, est une semence qui germe vite quand elle tombe sur une terre vierge, mais qui met plus de temps à lever sur un sol où a déjà poussé l'ivraie, et que le soc de la douleur a dû creuser profondément.

Il garda quelques instants le silence.

— Tenez, c'est à ma solitude plus qu'à toute au-

tre cause que je dois ce changement total de mon âme. Depuis cette nuit terrible où je fus appelé à faire de l'héroïsme, inconsciemment, malgré moi, je suis resté atteint. Les passions m'ont battu le cœur comme les tempêtes battent les rochers de la côte. Mais, la tourmente passée, j'ai recouvré, sous les ruines qu'elle avait accumulées, la persistance de cette foi robuste dont je ne pouvais soupçonner le caractère, et, au spectacle de la nature, dans ses courroux autant que dans ses sourires, je me suis ressaisi au point de ne plus comprendre que je me sois ignoré auparavant.

Il soupira. Sa tête se pencha sur le sol. On eût dit qu'une vague défiance le prenait.

— Hélas ! avant ce moment où je vous parle, j'ai éprouvé souvent des troubles analogues; j'ai cru entendre, à diverses reprises, ces mêmes appels du dehors vers une autre vie. Je les ai même écoutés... un temps. Mais chaque fois, je suis retombé après le relèvement. Et, aujourd'hui encore, la mémoire de mes défections, de mes défaillances, de mes chutes, suivies de rechutes, entretient en moi la crainte de retomber de nouveau. J'ai peur que le monde n'ait encore de plus subtils recours, de plus énervantes séductions, et que mon désir actuel du « mieux » n'aille donner tout au fond d'une impasse où, au lieu de rencontrer Dieu, je me heurterai à une objection dernière, où je tomberai, épuisé, sur le seuil du salut, renversé par la désespérance finale.

La voix de Trémeur tremblait en prononçant ces mots.

Il était visible, aux yeux du prêtre, que le néophyte s'effrayait des obstacles accumulés devant sa conversion.

— Non — s'écria-t-il chaleureusement — non, cela ne sera pas, mon ami! Ces défaillances, ces chutes dont vous parlez et dont la mémoire vous emplit d'appréhensions pour l'avenir, n'étaient possibles qu'à la faveur de l'obscurité au sein de laquelle se mouvait votre âme. Aujourd'hui, la lumière vous a pénétré, elle a dissipé ces ténèbres. Le monde vous apparaît sous son véritable aspect. Il n'est pas séduisant. Comment donc pourrait-il vous ressaisir, vous reprendre ? Tant qu'on n'a vu que le masque d'une personne, on ne peut être en garde contre l'effet de son visage. Pour vous, il y a beaux jours que le monde n'a plus de masque, et que les mensonges sociaux ne vous trompent plus. La face de la société vous est connue. A-t-elle quelque chose qui puisse vous séduire?

— Vous avez raison — prononça Pierre, en serrant énergiquement la main du prêtre. — Mais, renseignez-moi, pourtant, ainsi que vous seul pouvez le faire. Pourquoi le Maître, si plein de mansuétude pour les misères de l'homme, a-t-il maudit la solitude!

Le recteur releva la tête. Le regard qu'il fixa sur Trémeur pénétra jusqu'au fond de l'âme de l'écrivain, et la parole qu'il adressa fut sublime :

Parce que la solitude n'est que la caverne de l'orgueil.

Au contraire du prêtre, Pierre avait baissé le front.

Il se tint un moment ainsi, immobile, comme si son oreille eût écouté, au dedans de lui-même, les échos multipliés de la parole.

— Oui — reprit-il lentement avec une accentuation des mots qui scandait, en quelque sorte, sa pensée — oui, c'est cela même. *Væ soli*! L'homme qui vit seul se détache de ses semblables, il se dérobe à la loi commune. Habitué à ne prendre l'avis d'aucun, il n'a plus d'ouïe que pour son propre jugement, ce jugement, sans contrôle, finit par devenir infaillible à ses yeux. — Les païens eux-mêmes avaient compris cela, puisque Térence, commentant le Sauveur à l'avance, a pu écrire, avec une souveraine justesse : « Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. »

Il fit encore quelques pas aux côtés de l'abbé.

— Encore un mot — fit-il — et vous m'aurez éclairé tout à fait. Vous autres, prêtres, n'êtes-vous pas *seuls* ? N'avez-vous pas renoncé à la vie des autres hommes, au foyer, à la famille, à l'amour? Pourquoi donc n'encourez-vous pas l'anathème du Christ ?

Un sourire se dessina sur les lèvres du recteur.

— Je pourrais vous répondre que notre renoncement, notre célibat ecclésiastique, ne relève que d'une question disciplinaire ; que l'Eglise, en quel-

ques régions n'a pas imposé au prêtre les mêmes renoncements. Mais ce ne serait point la réponse à votre question. Celle que la raison toute seule peut fournir, même sans les arguments de la foi, satisfera mieux votre exigence

Or, la voici, cette réponse : Sommes-nous seuls? Le prêtre est-il seul ?

Non, puisqu'il a pour éternelle compagnie la présence de Dieu lui-même; non, puisqu'il a l'humanité pour famille. Dans l'ordre vulgaire la famille n'est qu'une limitation de l'amour, sa restriction à un nombre arrêté d'objets. Dans l'ordre surnaturel, celui où nous introduit le sacrement qui nous consacre, notre cœur s'élargit pour faire accueil à un plus grand nombre d'êtres. C'est le prêtre surtout qui est appelé à pratiquer l'amour, la *charité* prescrite par Jésus-Christ : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu par-dessus toutes choses et votre prochain comme vous-même, pour l'amour de Dieu. » Estimez-vous que l'observation d'un tel précepte entraîne pour un homme l'état de « solitude » ?

— Allons ! — conclut Trémeur — vous êtes décidément le plus fort ! Combien vous devez vous estimer heureux, vous qui possédez une pareille sagesse !

Ils se séparèrent sur cette parole.

Pierre disait vrai. A la limite qu'il avait atteinte, il ne lui était plus possible de reculer. Il ressemblait à ces explorateurs de pics inaccessibles qui

s'élancent vers les sommets, un bâton ferré à la main, qui s'engagent sur les glaciers et franchissent les crevasses, montant toujours, s'accrochant aux aspérités mêmes de la roche, et qui, parvenus au plateau désert, au voisinage des aigles, dans les régions de l'aquilon et de la mort, frissonnent d'épouvante en jetant leurs regards en arrière, sur la route qu'ils viennent de parcourir.

Telle était la situation de Trémeur. Là-bas, bien loin, bien loin, sous son regard se montrait une plaine verdoyante et dorée par le soleil — c'était sa jeunesse, le temps où il rêvait sous les grands arbres, où il écoutait les chant des rossignols, où il mêlait de pieuses larmes aux « perles de l'aurore » dans les calices des fleurs.

Mais, pour venir jusqu'ici, il avait dû abandonner cette riante époque; il avait traversé les hauteurs et les bas-fonds du reste de l'existence d'un pas dont il n'avait pu mesurer l'allure, sans pouvoir davantage faire halte aux points intermédiaires du parcours. Et, à présent, cette distance lui semblait énorme, pareille à un abîme, semé de rocailles, découpé en arêtes auxquelles, bien des fois, il avait meurtri ses pieds et ses mains. Outre que le retour par la même voie lui était interdit, il n'en éprouvait pas le désir. Jamais sa solitude passée ne s'était montrée aussi triste à ses regards.

Maintenant, de ce point culminant qu'il occupait, la descente sur le versant opposé offrait encore quelques agréments. La vieillesse elle-même, ce terme

des charmes de la vie avant la mort qui n'est que le terme de la vie, gardait peut-être quelques joies, N'en était-ce pas une déjà de sentir les passions s'éteindre et de posséder enfin ce calme qui est comme une préface au repos?

Pierre méditait, presque à son insu, les dernières paroles du recteur. Ah ! oui, il était bien loin, à cette heure, des pensées d'autrefois ! Comme il comprenait le sens de certaines maximes dont la saveur le laissait jadis indifférent ! Tout ce christianisme, qu'il avait méconnu, s'ouvrait devant lui comme un chant plein de promesses, dont il n'avait encore entrevu que le commencement. Il devinait que par delà ce qu'il en voyait, d'autres espaces s'étendaient encore, et que ces espaces étaient sans bornes comme le domaine de la pensée sous la conduite de la foi.

Il se disait que, jusqu'ici, il n'avait rien su du réel, et, des ressouvenirs de ses études, consciencieusement faites vingt-cinq ans plus tôt, venaient à l'instar de lumières rapprochées les unes des autres, éclairer de plus en plus l'horizon de son esprit.

Tous ces philosophes des temps anciens et modernes dont il avait eu si souvent l'occasion de rire, avec la niaiserie particulière de la seconde enfance, il les trouvait pleins de sagacité et d'ingéniosité, aujourd'hui. Comme Platon avait raison dans sa célèbre allégorie de la *Caverne*, comparant les faux sages du monde, les incrédules bour-

geois, à des captifs enchaînés au long d'un mur et qui prennent pour des réalités les ombres que projettent sur ce mur les reflets mourants d'un feu allumé derrière eux ! Comme Aristote avait raison lorsque, dans son *Ethique à Nicomaque*, il classait les affections selon une hiérarchie ascendante et descendante, ayant pour sommet l'amour du bien lui-même, pour base l'amour des êtres qui incarnent partiellement le bien !

L'esprit de Pierre allait de la sorte, d'une démarche incertaine, saccadée, avec assez de pénétration pourtant pour démêler ce qui venait de l'inspiration directe d'avec ce qui dépendait des évolutions de la « raison pratique », du processus logique de l'expérience ! Et comme il voyait bien aujourd'hui que ces vérités fragmentaires découvertes par l'incessant labeur de l'intellect humain devaient dépendre d'un grand soleil de vérité éclairant toutes les intelligences !

« La solitude est la caverne de l'orgueil » — avait dit le prêtre. Trémeur méditait lentement cette quasi-définition. Il trouvait l'image fort juste, en même temps que très pittoresque : l'orgueil assimilé à une sorte de misanthrope qui fuirait le contact des hommes pour n'avoir point à subir l'humiliation de constater en soi les misères, les petitesses de tout genre découvertes en autrui ; l'orgueil faisant le désert autour de lui pour n'avoir pas à reconnaître les erreurs dont il s'alimente ; l'orgueil élevant un socle à l'égoïsme, repoussant l'idée

d'imperfection afin de se mieux complaire dans la satisfaction de ses propre mérites ; l'orgueil, enfin, semblable aux idoles symboliques de ce boudhisme, dont toute l'essence réside dans la contemplation par les saints de leurs nombrils !

Il avait dit vrai, ce prêtre, et c'était bien là la solitude maudite par le Christ, celle qui permet à l'homme retiré du monde de se croire supérieur à ses semblables, celle qui, par le mépris qu'elle lui inspire de ses semblables, et peut-être de lui-même, l'amène insensiblement à renier ses origines, à se dessécher le cœur, à s'écarter de la souffrance ambiante, à accuser Dieu d'injustice, à crier, comme l'a fait Proudhon : « Dieu, c'est le mal ! »

Et, de cette première réflexion, Trémeur arrivait à la seconde.

Le prêtre échappait à la sentence, non pas en vertu d'une exception ou d'un subterfuge, mais par cela même que son *isolement* de l'espèce n'était point la *solitude* telle que l'avait condamnée le Christ. Le prêtre avait pour lui la présence, c'est-à-dire la compagnie de Dieu. Au lieu de le resserrer par cet éloignement volontaire, il élargissait son cœur, il admettait l'universalité des hommes, et non quelques-uns seulement, au partage de sa tendresse. Il vivait donc au milieu de tous, il était l'homme de tous, père, frère, ami, consolateur. Nul mieux que lui n'était à même de vivre de la commune vie.

Trémeur suivait la côte, tout entier à ses méditations, ne tenant aucun compte ni du temps écoulé,

ni de la distance franchie. Ce fut avec une réelle surprise qu'il s'aperçut, tout d'un coup, qu'il touchait aux portes de Recouvrance.

On pouvait donc s'oublier à ce point, perdre la notion et jusqu'à la sensation du réel matériel, en poursuivant la recherche du réel moral?

Il fut frappé par le mouvement inusité de la ville. Il s'y passait quelque chose d'extraordinaire, sans doute. Il alla tout de suite aux renseignements. On lui apprit, de la sorte, que ce jour-là même le *Marceau* sortirait des bassins de l'arsenal, où il venait de réparer quelques avaries, pour prendre la route du Midi, où il devait figurer dans l'escadre de la Méditerranée.

Il apprit, en même temps, que ce vaisseau porterait le pavillon du contre-amiral de Rhuys.

Pierre fut agréablement surpris. Il y avait longtemps qu'il n'avait vu ni le comte ni son fils. L'occasion lui semble propice pour porter à l'un et à l'autre ses compliments. La circonstance même les rendait presque obligatoires, puisqu'il n'avait pas encore eu l'occasion de féliciter le nouvel amiral sur son grade.

Il prit donc le chemin du cours d'Ajot, comptant que M. de Rhuys habitait toujours l'appartement d'autrefois. Comme il franchissait le magnifique pont suspendu de l'arsenal, un bruit de pas pressés et lourds, d'une course qui faisait crier le tablier en donnant des secousses à toute la membrure de fer, le fit se retourner.

Mâlo Riantec, un peu essoufflé, mais la figure gaie, lui jeta ces mots entre deux anhélations précipitées :

— Ah! Monsieur de Trémeur, comme je suis content de vous trouver! Je viens comme ça du Trez'hir, où je ne vous ai pas rencontré,comme de juste.

— Eh ! mon bon Mâlo — demanda Trémeur en serrant la robuste poigne du matelot — qu'aviez-vous donc de si pressé à me dire?

— Dame! oui, que c'était pressé — reprit le matelot. — Ni M. Hervé, ni le commandant!... pardon! ni l'amiral n'auraient pu se consoler de vous avoir manqué, pour sûr.

Et comme Trémeur ouvrait de grands yeux, il s'expliqua :

— Vous comprenez, n'est-ce pas? M. Hervé embarque sur le même bateau que son père. Ils vont être en escadre tous les deux. Ça en vaut la peine ! De sorte que le command... l'amiral, je veux dire, donne un grand dîner demain, à bord du *Marceau*, et qu'il a tenu à vous avoir, naturellement, et M. Hervé aussi, ça se comprend.

— Ça tombe bien, je me rendais de ce pas chez l'amiral pour lui offrir mes compliments. Il n'y a pas quinze jours que je suis rentré, mon brave Mâlo, et je suis même surpris que M. de Rhuys soit déjà informé de mon retour.

— Eh bien ! Et les journaux — plaisanta maman Souque-Dur — pourquoi c'est-il fait ?

— Les journaux? Mais je n'ai avisé personne de mon retour.

— Faut croire que ça c'est su tout seul, puisque M. Hervé, qui en lit pas mal, sait la nouvelle depuis quatre jours.

Pierre n'ajouta aucune réflexion. Il poursuivit son chemin en compagnie de Riantec, se renseignant sur toutes les choses concernant la vie de l'amiral et de son fils. — Quand il fut sur le chapitre brûlant du divorce, il hésita quelque peu avant d'interroger l'honnête Breton.

Mais celui-ci avait deviné les sentiments de délicatesse de son interlocuteur.

— Je vois bien à quoi vous pensez, monsieur de Trémeur. C'est rapport à la mauvaise femme, n'est-ce pas? Tranquillisez-vous, ça n'a pas fait de bruit et M. Hervé n'a rien su, absolument rien. Maintenant la coquine peut bien faire ce qu'elle voudra et même mourir comme une chienne, si ça lui plaît, pour ce qui est de toucher l'enfant, vous comprenez, faut plus y penser, — bernique!

Et Mâlo ne peut s'empêcher de rire lui-même de son jeu de mots sur le nom du second mari d'Amandine Derny le pauvre poète mort à la peine.

Pierre eut un soupir de soulagement. Cette préoccupation l'avait un moment assiégé : le commandant avait-il su l'histoire de sa maladie, de sa liaison par surprise, et de la rupture finale? Evidemment non!

IX

Du haut de sa terrasse du Trez'hir, Pierre de Trémeur, immobile, la tête sur sa main, contemplait l'ensemble de la rade.

Le *Marceau* filait son corps-mort. Encore une demi-heure et l'admirable cuirassé quitterait son merveilleux cadre pour gagner l'Océan et, de là, les profondeurs du Sud.

C'était un incomparable tableau que le romancier avait là sous les yeux. Il s'y attachait avec émotion, il n'en pouvait rassasier sa vue. Car c'est toujours une chose émouvante que le spectacle de la force, qu'elle se montre dans l'être vivant ou dans la machine perfectionnée, œuvre et instrument des vivants.

Or, ce vaisseau, vu à distance, au repos, prenait des proportions épiques. A le regarder ainsi, on oubliait qu'il était un engin de destruction, un outil de guerre, assemblage monstrueux et superbe de

fer et d'acier, au centre duquel, à l'instar d'une âme avec ses facultés diverses, étaient emprisonnées toutes ces forces gigantesques que l'homme a su contraindre la nature à lui prêter.

De sa place, Pierre l'apercevait en raccourci, de trois quarts, le prenant de la ligne de l'étrave à la rondeur ventrue de l'arrière, tel que l'on peut admirer un grand fauve accroupi dans une cage de ménagerie.

Certes, il n'avait pas l'élégance majestueuse des vieux navires de bois, ce Léviathan du progrès dont la carapace noire était faite d'écailles de tôle revêtues de squammes d'acier. L'antique nef figurait encore à quelque trois cents mètres plus loin, sous l'aspect de la vénérable *Bretagne*, autrefois trois-ponts redoutable armé de cent vingt bouches à feu, aujourd'hui école des gabiers, ne différant du ponton que par ses trois mâts et ses douze vergues, ses haubans et ses enfléchures, ses pommes effilées, ses longues antennes, ses barbes de beaupré, son tillac surélevé à l'avant et à l'arrière.

Et telle quelle, la carène de bois gardait encore son prestige de douairière à cheveux blancs et à papillottes. Elle était d'un autre temps, elle se ressentait d'une époque où l'homme de guerre, courtois et gracieux, attachait encore faveurs et rubans à la garde de son épée. Elle était contemporaine de prouesse géantes ; elle avait peut-être vu Trafalgar ; elle avait certainement vu Tanger et la Vera-Cruz. Son âge mûr avait assisté peut--être aux colères

des hommes et des éléments dans l'anse de Balaklava.

Aujourd'hui, elle ouvrait ses flancs à des apprentis marins, telle que ces aïeules qui enseignent à nos générations fin de siècle à lire encore le parois-sien et le catéchisme, pendant que les mères indifférentes, pressées de vivre, ne songent qu'à revêtir leurs atours pour le bal, le concert et le théâtre. Peut-être même ses trois-ponts et ses batteries, coupées en chambres par des cloisons, entendaient-elles quelques-uns de ces grands enfants railler ses mâts vermoulus, ses vergues inutiles, et se pousser du coude en comparant sa vétusté vénérable aux beautés rudes et grossières des cuirassés qu'ils se montraient du doigt.

L'autre, au contraire, type achevé de la force, avait un corps dont la structure faisait remonter la pensée de plusieurs siècles en arrière. Celui-là, c'était le « man of war », « l'homme de guerre » à heaume et visière, à cuirasse et jambards. Il avait jusqu'à la cotte de mailles des preux antiques, son filet Bullivan, cargué contre ses flancs et qui retomberait au bout de ses tangons le jour venu d'affronter la torpille. Il semblait être un contresens sur cette eau bleue, sous ces canons énormes dont les gueules s'allongeaient à l'avant et à l'arrière. Il eût été même une dérision, en face du canon de ses pareils, si l'esprit ne se fût souvenu de cette parole d'un marin, qu'entre la cuirasse et le projectile le conflit sera toujours à l'avantage de la

cuirasse. Mais il fallait cette réflexion pour comprendre qu'en un siècle où l'homme marche en tunique de drap au-devant de la balle, le navire, lui, revèt, chaque jour, une armure de fer plus épaisse à l'encontre du boulet et de la torpille.

Oui, c'était bien là la forme qu'emprunte la force brutale en ce siècle. N'avait-il pas tous les attributs de l'insolence qui se sait impunie : son étrave concave, camarde, à l'éperon de Roxelane, coupant l'eau et menaçant de sa pointe sinistre, perfidement cachée sous la nappe claire, le flanc de ses pareils, — avec ses épaules massives, sans encolure, son ventre démesurément enflé, son arrière pareil à une croupe de bête trapue et ramassée.

Cela seul eût suffi à lui donner son allure pesante, son apparence de férocité prodigieuse. Mais à quoi pouvaient bien servir, sur le dos de l'animal étrange, ce double mât étêté, aux hunes en tourelles où s'abritaient encore des canons-revolvers? Pour le comprendre, il fallait abaisser le regard sur l'énorme cheminée, courte et massive comme le reste, laissant jaillir en noirs flocons le souffle empesté de la bête.

Ce souffle, il venait de la poitrine de bronze du colosse, de ses poumons haletants, de ses entrailles, où le feu est en permanence. Il avait la précipitation rauque de tout ce rouage interne, de ce mécanisme fragile, mais puissant, qui donne le mouvement et la vie à cet organisme factice; pistons rigides et lubréfiés par le frottement incessant, bielles de

cuivre qui, d'un tour, font horizontale la poussée verticale de la vapeur, engrenages qui se mordent sans fin et dont les dents grincent en se choquant les unes contre les autres.

Immobile, le géant de fer et d'acier retenait sa noire respiration. On ne voyait plus alors que la mince spirale de ses exutoires et de ses soupapes monter en tire-bouchons dans l'atmosphère. Alors aussi, malgré sa masse, ce grand corps appartenait à la mer comme le plus humble des fétus. Il se balançait lourdement de l'étrave à l'étambot, de bâbord à tribord, avec la grâce ingénue des ours que font danser les *meneux* des foires. L'eau limpide jouait avec ce poids aussi aisément qu'avec une coque de noix. Elle venait, par petits chocs secs, clapoter sur la muraille d'acier, au-dessus de la ligne de flottaison, et, parfois, le monstre se penchait, montrant les convexités fuyantes de son ventre rouge dépourvu de quille.

Trémeur le considérait, sentant les impressions de cette vue se transformer progressivement, mais insensiblement, en embryons d'idées nouvelles. Son regard intellectuel traversait cette carapace ; il pénétrait à l'intérieur, comptant approximativement les innombrables compartiments de ce grand corps. Et il ne pouvait se défendre d'admirer le génie humain qui a su donner une partie de sa propre vie à cette chose inerte, incapable, pourtant, de s'animer pour porter au loin la mort.

Car c'était là ce qu'il y avait de navrant et d'hu-

miliant à la fois, pour la raison : cette machine merveilleuse n'était point une œuvre procréatrice du bien, un instrument de bonheur pour l'espèce humaine. Ici, comme en toute chose, le créateur mortel n'avait pu donner à sa créature que la faculté de destruction. N'en est-il pas de même de ces engins destinés au travail et dont, à première vue, on admire l'action bienfaisante ? Qu'ils servent à couper l'épi, à le battre, à trier le grain ou à le moudre, à mouvoir d'autres muscles de fer, d'autres bras, d'autres mains, effilant, tissant, tressant la matière végétale ou animale ; qu'ils résolvent les plus durs métaux en une lave ductile et malléable, pour transformer cette même lave en nouveaux instruments utiles au labeur de l'homme, ce n'est jamais qu'au mieux matériel qu'ils servent, et de combien de souffles humains n'est pas faite leur haleine embrasée, de combien de sueurs épuisant des organismes vivants ne s'alimentent pas les chaudières dans les flancs desquelles s'élabore leur force inconsciente ?

Celle-ci, du moins, était ouvertement terrible. Elle n'avait pas les hypocrisies de ses congénères, elle n'affichait aucune prétention philanthropique. Elle bravait en face la haine du penseur qui méprise tout ce progrès de métal destiné à multiplier les besoins de l'homme au profit de quelques opulences seulement.

Ce vaisseau, lui, était sincère : son aspect était celui d'une bête fauve, sa voix en avait le rugisse-

ment. Il feulait comme le tigre et tonnait comme le lion. Ce qui lui montait à la bouche, c'était la menace et le défi, et, d'avance, il parlait de guerre et de mort par le mufle égueulé de ses canons.

Et Pierre songeait que Dieu, en permettant à l'homme la création de tels monstres, ne lui laisse que le pouvoir de les faire *individus*, se réservant la fécondité des vivants qui enfantent et qui engendrent. Ceci, c'était la chose solitaire et farouche, la puissance du mal qui traverse le monde, en répandant autour d'elle la peur qui fait blêmir et le désespoir qui fait pleurer. Et, derechef, à la pensée de l'écrivain, résonnait la malédiction du Christ : « *Væ soli.* » Oui, malheur à l'être *seul*, car, par sa nature mème, le monstre ne pouvait se reproduire, ne pouvait aimer. Et s'il y avait une passion humaine au fond de ce corps de fer, dans les clartés brillantes de cette âme de feu, ce ne pouvait être que la démence superbe de la première révolte contre Dieu. Le vaisseau solitaire, triomphant jusqu'au jour où une autre bête plus forte le dompterait, était vraiment la retraite, l'arche flottante de l'orgueil !

Mais non. Il n'avait pas d'âme, ce vaisseau ; il n'avait pas d'orgueil par lui-même. Il n'était que le serviteur, l'*esclave*, l'instrument d'une autre fierté, permise, celle-là, légitime, obligatoire même. Et c'était cette fierté qu'arborait à l'avant et à l'arrière cette bannière aux couleurs éclatantes, que le vent agitait joyeusement au-dessus des matelots à leurs

postes, et dont les frissons clapotants faisaient tressaillir les hommes du même sang qui les considéraient.

Œuvre de mort, il pouvait l'être, sans en rougir, en s'en glorifiant même, puisque, cette mort, il devait la vomir aux ennemis de la patrie, sur l'ordre et sous la direction des Français que contenaient ses flancs. La terreur qui lui servait d'estafette et d'escorte, n'était que la compagne obligée de la gloire nationale, et le jour où il la répandrait au loin, avec l'écho de ses appels impérieux, elle serait sacrée, cette terreur, puisqu'elle serait la garantie du respect que les autres peuples devraient à son peuple à lui.

Voilà que, lentement, aux tristesses des premières réflexions, Pierre sentait succéder en lui une sorte de joie farouche, telle qu'en ressentaient les paladins des épopées lumineuses, aux heures où les prêtres eux-mêmes leur imposaient par pénitence de « frapper de grands coups ».

Il ne quittait pas des yeux le vaisseau.

Quand il eut filé sa chaîne de corps-mort, le cuirassé allégé, rendu à la liberté, acquit soudain une souplesse incroyable. Il eut l'air de bondir sur la nappe, avec l'allégresse d'un chien qui échappe à la laisse.

Un coup de sifflet traversa l'air et alla se perdre au loin, sur les arêtes des falaises, aux anfractuosités des roches jaunes et noires.

Le colosse se balança d'avant en arrière, comme pour prendre son élan.

Brusquement, un souffle puissant chassa de sa cheminée d'énormes volutes fuligineuses ; un grondement sourd naquit dans ses flancs, immédiatement suivi d'un cliquetis de choses de fer. Tout aussitôt, l'eau se gonfla sous le gouvernail, avec un bruit de crépitation, tandis qu'un remous d'écume décelait le coup de queue de l'hélice.

Le léviathan s'élança comme s'il eût voulu se ruer quelque part, sur quelque obstacle, sur un adversaire choisi d'avance. Avec une légèreté prodigieuse, il traversa la rade, courant vers l'ouest, dans les lointains bleuâtres où l'Elorn vient mêler ses eaux douces à l'eau salée. Ce fut pareil à la course folle d'un taureau à travers les pâturages verts, et cela s'arrêta de même. Le monstre vira de bord avec aisance, montra tour à tour sa proue, sa poupe et ses flancs aux spectateurs, puis, lentement, revint à son premier mouillage, pour y attendre le moment précis du départ.

Ce n'avait été là qu'une manœuvre d'essai, pour s'assurer, sans doute, que l'appareil moteur fonctionnait sans encombre. Plus tard aurait lieu l'appareillage, ainsi qu'on pouvait s'en assurer en voyant les hommes mettre la dernière main aux apprêts de l'adieu.

Pierre sentait une émotion l'envahir et ne songeait pas à s'en défendre.

Hier, il foulait lui-même ce pont de fer, hier, il s'asseyait, en ami, presque en camarade, à la table de l'homme qui allait présider aux destinées de ce

vaisseau, aux côtés d'autres hommes dont la vie, pendant deux ans, serait rivée à l'existence du cuirassé. Il avait serré de nobles mains, contemplé de nobles visages, échangé des souhaits et des espérances de revoir. Et il savait, pourtant, qu'il ne les reverrait pas tous, ces hommes, que plusieurs verraient se clore, à bref délai peut-être, la carrière qu'ils inauguraient si allègrement, que lui-même était aveugle sur son propre lendemain.

Tout particulièrement il pensait à ces deux amitiés sincères et fortes qu'il laissait là et qui s'éloignaient de lui : celle d'un homme qu'autrefois il avait haï comme un rival et qu'il aimait, aujourd'hui, comme un frère ; celle d'un adolescent qu'il avait chéri tout enfant et qui, jeune homme aujourd'hui, lui gardait une place de choix dans son cœur vierge encore du contact de l'amour.

Et il retrouvait en lui la trace des angoisses qu'il avait subies à l'occasion de cette fraîche et consolante amitié. A des années de distance, il se demandait comment il avait pu se faire qu'il éprouvât d'autres passions et d'autres sympathies. Une grande tendresse, très pure, le faisait plaindre cet enfant qui n'avait point connu sa mère, parce que sa mère l'avait abandonné.

Et au-dessus de ce jeune front, il voyait comme un voile d'ignorance, l'ignorance de la plus sainte des tendresses, rendant plus cruelle, en quelque sorte, l'incertitude des destinées de ce jeune homme qui allait affronter la mer et ses hasards, les morts

invisibles que cachent les horizons lointains, sans avoir reçu la bénédiction et le baptême d'une larme jaillie d'un cœur de mère.

Or, tandis qu'il regardait le vaisseau dont la vie se faisait plus manifeste à l'extérieur, voici qu'il aperçut, sur la plage de l'arrière, un tableau qui lui mit les larmes dans les yeux.

Deux silhouettes se distinguaient, côte à côte, de même taille, mais l'une plus massive, plus carrée, l'autre, élancée, fluette, le profil d'un corps jeune, encore dans la gracilité des premières années de l'adolescence.

Le père et le fils étaient là, se parlant ; l'un presque au terme des honneurs de sa carrière bien remplie, porteur des étoiles d'amiral ; l'autre, au seuil de cette vie glorieuse et rude, ayant les aiguillettes d'aspirant.

Que se disaient-ils à cette heure ? Quel pouvait être le sujet de cet entretien du départ, le dernier autorisé par les rapports hiérarchiques, puisque le père allait s'enfermer dans les fonctions d'un commandement général, le fils s'astreindre à l'obéissance du chef spécial de ce vaisseau sous les ordres duquel la discipline le plaçait.

Et Pierre comparait la destinée d'Hervé de Rhuys à la sienne.

Il se disait que cet enfant était à la veille de connaître ces angoisses que, lui, Trémeur, avait subies, les affres de l'isolement, suite des séparations successives, des déchirements intérieurs, des

désillusions apportées par les années, du dessèchement progressif de l'âme.

Le jour n'était pas loin où les dix-neuf ans de l'aspirant éprouveraient ce grand besoin de tendresse partagée qui est au fond de tout cœur humain et par lequel la volonté d'En-haut guide les êtres à la conservation de la race. A ce carrefour de la destinée, que rencontrerait ce jeune homme : la félicité, l'ivresse de l'amour pur et sacré, ou les écœurements, les désespoirs de la trahison, l'amertume de s'être trompé, la honte des joies viles qui sont la contrefaçon de l'amour?

Cela, il l'avait connu, lui, Pierre, après avoir rêvé du bonheur. Le père de cet enfant, cet homme simplement grand qui, en ce moment, le couvrait de sa paternelle affection, lui aussi, avait connu ces tristesses, plus tristes encore, s'il était possible, puisqu'il avait dû les taire à son enfant, puisqu'il devait renoncer à l'instruire par son propre exemple, pour le tenir en garde contre les malentendus, contre les perfides surprises du monde.

Et Trémeur, attendri, ne sentait pas les larmes se détacher goutte à goutte de ses paupières et rouler sur ses joues. Dans ce qu'il entrevoyait de l'avenir d'Hervé, il lisait son passé à lui, sa vie gâchée, détruite par une première influence de l'amour, demeurée semblable à ces terres où la parcimonie du paysan coupe au ras du sol les espérances des jeunes arbres qui dressent leurs jeunes pousses. Une prudence sotte, se fondant sur une expérience

incomplète, l'avait jeté hors de la loi commune, hors du cadre habituel que réclame le vrai bonheur.

Puis, sa pensée se déplaçant, allait du fils à la mère. Car la mère de cet enfant, sur l'avenir incertain duquel il pleurait en ce moment, c'était cette même femme qui l'avait fait souffrir, lui, dont la rencontre néfaste l'avait à jamais éloigné de la voie qui mène aux félicités légitimes. Une indignation s'amassait en son cœur contre cette femme; il la trouvait souverainement odieuse et méprisable, et, pourtant, il comprenait bien qu'à cette heure il ne restait en lui aucun ressentiment né du passé, aucun regret superflu de ce qu'il avait perdu par elle. — Non, sa colère procédait d'une source plus digne. La créature ne lui paraissait haïssable qu'au point de vue de l'intérêt général, et il s'expliquait que, sous l'impulsion de telles révoltes, il y eût des hommes assez peu maîtres d'eux pour infliger à ces êtres sans entrailles le seul châtiment qui n'ait pas de compensation ou d'adoucissement : la mort.

Un nouveau bruit dans les flancs du vaisseau vint l'arracher à cette méditation pénible. Le *Marceau* s'ébranlait pour le départ.

Il avait promis à Hervé et à son père d'être là, sur cette terrasse, pour les regarder partir, pour leur adresser de la main un dernier signe d'adieu au moment où le cuirassé passerait sous la muraille des falaises rocheuses. Il s'y trouvait et son cœur se serrait à mesure que l'énorme masse, se dégageant

du panorama vague et estompé de la rade, s'accusait plus nettement, se rapprochant du couloir plus étroit formé par les parallèles du Goulet.

Soudain, une détonation éclata, une fumée blanche floconna à l'arrière d'un croiseur russe, sur rade. C'était le salut d'adieu à l'amiral. Un autre flocon s'envola de la batterie du *Marceau*. Coup pour coup, le cuirassé-amiral répondait au salut. De seconde en seconde, la voix de bronze roula sur les eaux tranquilles de l'admirable baie.

A l'adieu du bâtiment russe, le *Marceau* répondait : « Au revoir. »

Pierre ne vit plus le *Marceau* de trois quarts, ni de profil comme tout à l'heure. Il n'aperçut qu'une forme arrondie surmontée d'un mât de fer, à hunes de fer, venant sur lui dans un bouillonnement de l'eau, sous un panache de fumée noire.

Il n'y avait plus à s'y tromper. C'était bien le moment des adieux. Encore un quart d'heure et le cuirassé passerait là, sous les regards plongeants du romancier et, peut-être percevrait-il l'adieu qu'allaient lui lancer ces deux amis retrouvés, le père et le fils.

Ceux qui n'ont jamais quitté un être cher au seuil d'une de ces séparations dont on ne regarde le terme qu'avec un frisson, parce qu'on se dit qu'avant qu'on ait atteint ce terme, la maladie, le malheur ou la mort peut l'avoir indéfiniment reculé, ne savent pas ce qu'elles ont de poignant et de pénible.

Pour Trémeur, c'était une page de sa vie qui s'arrachait, qui s'en allait, avec ce navire, quelque part dans l'immensité extérieure, hors de sa propre vue, hors de ce monde, par delà les bornes du connu, vers l'invisible redoutable dont le regard ne perçoit pas l'horizon. Il aimait sincèrement et de tout son cœur cet enfant qui, sur les traces de son père, allait à son tour, pour servir la patrie, pour rajeunir sa gloire, affronter le péril, la souffrance, l'exil, à l'âge où tant d'hommes jeunes et forts s'enferment dans l'oisiveté délétère des grandes villes pleines de mécomptes et de déceptions. Pourquoi le lui prenait-on, cet être qu'il chérissait du plus pur de son esprit, puisqu'à la chaleur, à la clarté de cette affection, il avait eu la décevante joie de deviner ce que peut être l'amour d'un père ?

Il se mêlait pourtant comme un orgueil à sa souffrance. Et voilà qu'il ne plaignait plus Hervé, car, en vérité, il n'était point à plaindre. Il avait choisi une carrière pleine de périls pour le corps, pleine de salutaires épreuves pour l'âme. La mer est une éducatrice incomparable. Son souffle d'iode et de sel fortifie les poitrines et élargit les cœurs qui battent au dedans. Cet enfant, du moins, grâce à elle, ne connaîtrait pas, peut-être, ces autres orages dans lesquels la passion porte si haut ses vagues de boue et de sang qu'elles interceptent, au regard de l'esprit, la vue du firmament consolateur et régénérateur. Aux côtés de l'homme admirable qui était, à la fois, son maître et son père, il gran-

dirait dans la simplicité de sa force et de sa droiture. Il serait loyal et bon, pitoyable et courageux. Il aurait le culte de son devoir, le dévouement à la patrie. Si la mort frappait sa jeunesse, elle laisserait immaculées les sources limpides de sa foi et de son amour. Et ce serait presque une apothéose, cette disparition dans l'infini, cet effacement dans l'immensité, où nul regard de malignité ou d'envie ne peut aller chercher la dépouille d'un homme pour en mesurer la taille au niveau des bassesses et des amoindrissements de la terre.

Maintenant, on entendait distinctement la respiration anhélante du colosse, et l'on voyait son haleine sombre monter par jets du soupirail de la cheminée. Il venait, et l'œil discernait avec ses contours les écailles de sa carapace, le brillant de ses cuivres, de ses aciers lustrés par le frottement et l'entretien.

Sur la passerelle, maintenant, la double silhouette précisait ses contours. Pierre avait posé ses jumelles auprès de lui, les trouvant désormais inutiles. L'œil suffisait à sa besogne, s'emplissait d'impressions changeantes mais continues, et la pupille complétait l'ensemble du tableau, à l'aide des détails progressivement reçus et retenus par la rétine. Sans le moindre effort oculaire, Trémeur sentait tout l'énorme vaisseau entrer dans son œil, peu à peu, avec l'incommensurable variété de ses parties, avec le total de la vie matérielle ou morale dont il était présentement la synthèse très condensée, à ce

point qu'entre le léviathan et ceux qui le montaient il se formait comme un lien, à ce point que l'optique de cette masse mouvante acceptait, sans contrôle, les vivants à côté des choses mues, les hommes comme des rouages de ce fonctionnement de la force inconsciente.

Soudain, l'écrivain tressaillit violemment.

Une voix qu'il connaissait bien venait de prononcer tout près de lui, contre son oreille, une salutation banale, entrecoupée d'un éclat de rire forcé.

— Bien le bonjour, monsieur Pierre de Trémeur. Vous ne m'attendiez guère, n'est-ce pas? J'ai donc bien fait de venir. Tournez-vous, je vous prie, que je puisse voir les traits d'un homme qui n'a pas encore appris à masquer ses étonnements.

Il se retourna et demeura comme pétrifié en reconnaissant Amandine Derny, veuve Bernique, épouse divorcée du contre-amiral de Rhuys.

Le vaisseau cuirassé n'était plus qu'à quelques encâblures de distance. Il venait, farouche et majestueux.

X

Pierre regardait sa visiteuse avec une curiosité hébétée, tandis que Berthe reprenait avec son insolente hilarité :

— Vous ne m'attendiez pas tout de même, hein?

L'écrivain était stupéfait.

Jamais son imagination la plus exagérée n'aurait pu lui fournir une représentation de la femme qu'il avait devant les yeux.

Ce n'était pas que Berthe eût perdu sa beauté, tant s'en fallait. Il était plus que jamais manifeste qu'elle la conserverait longtemps encore, malgré es années et l'usure du temps. Elle demeurait la créature ensorcelante qu'il avait connue au point de vue du prestige de la chair.

Mais ces traits, dont l'éclat échappait à la destruction, avaient pris une expression étrange, souverainement déplaisante. La physionomie avait un

caractère révoltant de cynisme, et de la femme respectée jadis, malgré sa déchéance, plus rien ne survivait. Ses yeux, son sourire, l'ensemble de sa mise extérieure, de son geste et de son attitude avaient revêtu ce masque répugnant auquel nul regard ne se trompe. C'était une fille que Pierre avait devant lui.

Il se détourna d'instinct, brusquement pris à la gorge, le cœur serré par l'atroce sentiment de douleur mêlée au dégoût qui venait de l'étreindre. A coup sûr, si, à la place de cette vivante avilie, on lui avait présenté le cadavre de la Berthe d'autrefois, il aurait moins souffert.

Elle put lire cette impression sur le visage du romancier, mais elle ne s'en troubla pas autrement. N'était-elle pas à ces niveaux de la chute où le sentiment est, pour ainsi dire, impossible? Elle avait toute honte bue, et plus rien n'était capable de vaincre son impudeur.

Aussi ne répondit-elle à la répulsion de Trémeur que par un éclat de rire.

— Voyons, Pierre, est-ce ainsi que vous m'accueillez? Mon bon ami, vous voyez bien que je ne suis pas vindicative, que je ne vous ai gardé aucunement rancune de votre peu de galanterie du passé ? Je me suis rappelé seulement que j'avais un ami au Trez'hir, et, comme on m'a appris à Paris que vous veniez de rentrer de votre voyage au long cours, je n'ai pas hésité à venir prendre en personne de vos nouvelles.

Il parvint à dompter ses répugnances.

— Je vous en remercie vivement, Madame, et...

— Madame ! — interrompit-elle, riant plus longuement encore. Autrefois vous m'appeliez Berthe tout court. Décidément, mon cher, les voyages ne vous ont pas fait des manières plus aimables. Vous vieillissez, mon ami, vous vieillissez!

Et, s'interrompant, sans cesser son odieuse gaîté :

— Tenez, voilà un quart d'heure que je vous parle, debout, et vous n'avez pas même eu la gracieuseté de m'offrir une chaise !

Elle disait vrai. Il sentit la justesse du reproche et balbutia une excuse.

Cela ne fit qu'accroître l'hilarité de la femme poète.

— Allons, allons! ne vous mettez pas en peine pour si peu. Je vais suppléer à votre politesse absente en m'asseyant sans invitation.

Joignant l'action à la parole, elle s'assit sur un fauteuil de canne.

Lui, restait immobile devant elle, la bouche sèche, comme pétrifié.

Seulement, sa colère de tout à l'heure lui revenait.

Un instant, il avait éprouvé de la pitié. Cette déchéance morale était si complète, si absolue, qu'il avait éprouvé une immense commisération, pareille à celle qu'inspire le spectacle d'une détresse entière, d'une maladie incurable. Il avait plaint

cette femme de tout son cœur, comprenant qu'elle était atteinte désormais d'une infirmité sans remède.

Mais la pitié se dissipe promptement devant une misère insolente. Le cœur humain est ainsi fait, que nous voulons humbles ceux qui nous implorent. Berthe Blinval n'implorait point, elle; elle bravait ouvertement, elle rendait la compassion impossible.

Avec la même effronterie railleuse, elle reprit :

— Voyons ! Racontez-moi donc un peu votre odyssée. Vous avez de la chance, vous, de courir le monde comme cela ! C'est moi qui voudrais bien en faire autant ! Mais voilà ! Si j'étais restée fidèle à mon premier mari, qui sait? Il m'aurait peut-être emmenée avec lui quelque part, en dépit du règlement qui interdit aux femmes des officiers le séjour sur ies vaisseaux de l'Etat.

L'irritation de Trémeur croissait sourdement. Jusqu'où irait l'impudeur de cette femme? Jusqu'à quand voudrait-il et pourrait-il la supporter?

— Ah ! — continua-t-elle, — si vous aviez été vraiment un homme dans le train, c'est vous qui m'auriez offert cette partie de plaisir ! Vous n'auriez pas perdu, mon cher, et moi j'y aurais gagné de ne point épouser *in extremis* ce jeune imbécile qui est venu tout exprès mourir entre mes bras.

Pierre sentait son sang bouillir.

Soudain le bruit du sifflet du *Marceau* l'arracha à son malaise, mais pour le jeter dans un embar-

ras plus cruel encore. Il se pencha rapidement sur le bord de la terrasse. L'anhélation de la machine lui parvenait directement. Encore quelques minutes et le cuirassé serait à la hauteur de la pointe et de la villa! Encore quelques minutes et il échangerait l'adieu avec Hervé et son père, l'amiral de Rhuys.

Il ne put se défendre de jeter un regard de côté, par-dessus la balustrade de pierre qui faisait de la falaise un véritable balcon. Il vit le cuirassé à cent mètres de lui.

— Vous êtes singulièrement distrait, mon cher — s'écria Amandine Derny. — Vous ne prêtez aucune attention à ce que je vous dis. Que regardez-vous donc?

Et, se levant, elle s'approcha, elle aussi, du garde-fous.

Pierre ne fut pas maître de son mouvement.

Au moment même où Berthe se penchait pour considérer le Goulet, il la saisit presque brutalement par le bras, et la ramena en arrière.

— Pas vous! — gronda-t-il d'une voix saccadée. — Vous n'avez pas le droit de voir cela.

Sa figure était contractée, ses yeux lançaient des flammes sous les sourcils violemment froncés. Cette attitude révéla tout à Berthe.

— Mon fils! — s'écria-t-elle en se dégageant — c'est mon fils qui passe là.

Et elle s'élança de nouveau vers la plate-forme.

On entendait maintenant les rumeurs de la ma-

chine au pied même de la falaise. Le vaisseau rangeait la côte pour doubler la roche Mingan et prendre le chenal au large des Fillettes. D'en haut, on le dominait, on le prenait de bout en bout.

— Je ne veux pas, prononça sourdement Pierre.

Durement il la ressaisit, et, comme elle se débattait, elle tomba sur les genoux, vaincue. Alors, elle supplia :

— Pitié, Pierre ! laissez-moi le voir !

Il ne répondait pas; il se contentait de la maintenir, de façon que, d'en bas, on ne pût la voir, cachée qu'elle était par les balustres.

Le front de Trémeur était couvert de sueur, son visage d'une pâleur livide. Ce qu'il faisait lui semblait atroce, mais c'était un acte de justice.

Deux voix, qui parurent grêles à cause de la distance, s'élevèrent :

— Au revoir, monsieur de Trémeur ! — avait crié gaiement Hervé.

Il répondit, saluant de la main gauche qu'il avait libre. Aucun son ne fût sorti de sa gorge. A ses genoux, la mère haletante suppliait :

— Pierre, laissez-moi le voir ! Pierre, je vous bénirai !

A la fin, il lâcha le poignet que ses doigts avaient bleui.

— Regardez maintenant, si vous voulez ! dit-il.

Le vaisseau avait dépassé le promontoire. Il était à dix longueurs de la villa. On ne voyait que son arrière rond, avec la gigantesque couleuvre d'a-

cier ouvrant sa gueule monstrueuse. Un nuage de fumée l'enveloppait par le haut, et l'énorme masse blanche n'avait plus l'air que d'une limace géante rampant sur l'eau bleue. On ne distinguait plus le va-et-vient du pont.

Pierre, sombre et soucieux, se tenait de côté, regardant fuir le cuirassé. Devant lui Berthe, accrochée à la bordure de pierre, pleurait, secouée par les hoquets de sa douleur.

Et quand le *Marceau*, pour changer de route, coupa presque à angle droit, la ligne suivie parallèlement à la côte, son long profil bas sur l'eau émergea de nouveau des nuages de la fumée.

La mère coupable tendit les mains au vaisseau et appela d'une voix dolente :

— Hervé ! Hervé !

Les remous de l'air tordu par le vent emportèrent sa plainte inutile. Le colosse de fer diminua progressivement sous les regards. On ne distingua plus que ses mâts vus d'enfilée et les volutes de son haleine brûlante.

Celle qui avait été la comtesse de Rhuys se retourna vers Trémeur.

Elle était défigurée par le ressentiment. La colère l'agitait couvulsivement, tandis que celle de Pierre était tombée. Elle l'apostropha en fureur.

— Savez-vous que ce que vous venez de faire est infâme ! — clama-t-elle.

Il ne répondit pas. Ses yeux n'exprimaient que la pitié.

— J'avais une occasion, une seule, de revoir mon enfant, de lui crier : « Reconnais-moi, je suis ta mère. » Une fois déjà, cette occasion s'était offerte, et c'était aussi en votre présence. Aujourd'hui, comme hier, votre volonté s'est jetée à la traverse. Pour accomplir une odieuse vengeance, vous m'avez, par deux fois, séparée de mon fils. Je vous hais, je vous hais de toute mon âme.

— Et moi — prononça tristement Pierre, je vous plains.

— Je n'ai pas besoin qu'on me plaigne, — rugit-elle — et je veux que l'on me haïsse. Car, sachez-le bien, désormais, je vous ferai autant de mal que vous avez pu m'en faire. Je vous rendrai au centuple les tortures que vous m'avez infligées.

— Quelles tortures? — demanda-t-il paisiblement.

Et comme elle le considérait un peu confuse, il poursuivit :

— En vérité, c'est trop aisément intervertir les rôles, Madame, et je crois le moment opportun pour nous expliquer une bonne fois. Je vous ai fait du mal, dites-vous ? Je vous ai infligé des tortures ? — Pourquoi ? En quoi faisant ? Parce que je vous ai empêchée d'interposer votre ombre et votre... honte, entre les yeux, entre les cœurs de votre époux et de votre fils ? Parce que j'ai épargné à cet enfant la douleur de voir sortir de l'enfer une mère qu'il croit au ciel? Parce que ma main, en vous retenant, vous a entravée dans ce dessein, sou dainement formé par vous de déshonorer votre fils?

— Déshonorer mon fils ! moi ! — s'exclama-t-elle.

— Hé! Madame, les moments ne sont pas aux explications atténuées, aux phrases banales et galantes. Le langage de la vérité est dur; il ne comporte aucun ménagement. Pensez-vous qu'il serait utile ou glorieux pour Hervé de Rhuys, fils d'un amiral, d'apprendre qu'il a pour mère Madame... Bernique ?

Il était terrible, en cet instant, ce Trémeur. La raillerie tomba de ses lèvres, acérée, déchirante, terminée par un rire que le mépris faisait siffler à l'instar des lanières d'un fouet. — Ces mots « Madame... Bernique » vibrèrent avec l'implacable dureté de la honte et du ridicule qu'ils évoquaient.

Berthe se voila le visage de ses deux mains.

Mais elle était indomptable, de son côté, cette femme. Le sens moral lui avait fait défaut, dès le début de son existence. Ce n'étaient pas vingt ans d'erreurs et de fautes qui avaient pu le lui donner.

Elle se redressa sous l'ironie cinglante et voulut la braver :

— Eh ! qu'importe mon nom ! En suis-je moins sa mère ? Est-ce qne la voix du sang s'étouffe parce qu'il lui faut chercher une appellation ? Est-ce qu'un fils peut nommer sa mère autrement que « maman » ?

L'impitoyable Pierre ne la laissa pas poursuivre.

— A d'autres, ces réclamations de mélodrame! Parlons-en, de la voix du sang, s'il vous plaît !

L'avez-vous donc écoutée, vous ? L'avez-vous seulement entendue, le jour où, par contrat — c'est vous-même qui me l'avez appris — vous avez consenti à rester morte pour votre fils.

Elle chancela. Le coup était terrible. Pierre n'oubliait rien.

Mais elle ne s'avouait pas vaincue ; elle n'acceptait pas le reproche.

— Moins que personne vous aviez le droit de me parler en ces termes, Monsieur, puisque vous savez en quelles circonstances et dans quel but je me résignai à ce sacrifice.

Un écœurement emplissait Pierre. Il ne voulait pas prolonger un tel entretien. Il avait comme le sentiment d'un amoindrissement à aborder de pareils sujets de conversation. N'est-il pas assez pénible d'avoir à se défendre ? Qu'est-ce donc quand il faut accuser ?

Mais la vérité se faisait jour malgré lui dans ses discours. Vingt années d'abandon, de solitude, de vie gâtée et dépensée sans aucun de ces profits personnels par lesquels l'âme d'un homme sent croître l'acquis de l'expérience par le cœur ou par la pensée, se résumaient présentement dans cette explosion, dans cette énumération rétrospective de ses griefs. C'était là ce qui faisait sa parole acerbe et violente.

— Votre sacrifice avait alors une compensation, Madame : il ressemblait singulièrement à un contrat, permettez-moi de vous le dire. Mais, vous

m'entraînez trop loin. Ne vous en prenez qu'à vous-même des choses amères que je puis dire. Je vous jure que j'avais tout oublié, et que, sans votre folie de tout à l'heure, la mémoire ne me serait point revenue. Pourquoi avez-vous eu la pensée de porter votre désœuvrement jusqu'ici ? Vous ai-je sollicitée ou fait signe de venir ? Sans la presse qui s'est occupée de moi comme d'un homme célèbre, tout le monde eût ignoré mon retour et il est probable que vous-même eussiez cherché des distractions ailleurs qu'au Trez'hir.

Mais vous êtes venue. Je ne veux pas savoir quels étaient vos projets, je ne veux pas même deviner vos intentions. Il vous fallait une forte dose de confiance en vous-même pour admettre ainsi sans discussion, sans hésitation, qu'après tout ce passé douloureux ou humiliant — et l'un et l'autre — je me laisserais prendre comme une alouette au premier reflet du miroir. Sincèrement, Madame, chez un homme, vous qualifierez cette confiance de fatuité. La vôtre en sera pour ses frais, car le proverbe ne dit-il pas que « c'est compter deux fois que compter sans son hôte » ? Nous ne sommes plus jeunes l'un et l'autre, et, de semblables enfantillages, à peine dignes d'une grisette et d'un ètudiant, sont affligeants pour le souci qu'on peut avoir de son renom d'esprit, à défaut de sa réputation d'honnête homme ou d'honnête femme.

A mesure qu'il parlait, le ton de la voix de Pierre se faisait plus agressif, sa parole plus incisive. Le

paroxysme des vieux chagrins réveillés se tournait en rire amer. Il se flagellait lui-même en flagellant cette femme : il insultait à ses propres découragements, il châtiait ses propres défaillances.

Et, comme elle ne l'interrompait plus, comme il pouvait suivre sur ses traits les divers passages de la honte à la colère, de la passion au ressentiment, il perdit tout ménagement et piétina avec furie sur cette dégradation contenue.

— Pourquoi êtes-vous venue? Eh! simplement parce que vous m'avez jugé aussi naïf, aussi bête — disons le mot — que vous m'aviez connu jadis. Vous vous êtes figuré qu'après un divorce, deux unions légitimes ou... légales, sans parler de beaucoup d'inclinations non contrariées, vous aviez encore la virginité suffisante pour dominer la candeur d'un homme qui vous avait aimée quand il était jeune. Parbleu! Madame, la jeunesse est un beau défaut, dont on se corrige, malheureusement, avec les années, et j'en suis un vivant exemple.

Mais, voyez-vous, le corps n'est pas seul à vieillir, l'âme a aussi son heure fatidique après laquelle la floraison des illusions cesse d'être possible. J'en suis là, Madame. Il faut vous y résigner, puisque je m'y résigne. Je touche aux limites de la retraite, et mon choix est fait. Après avoir vécu dans le monde, je m'en isole et m'en éloigne. Si vous étiez prudente, vous feriez comme moi.

La leçon tenait trop du persiflage pour que Berthe Blinval l'acceptât sans protestation.

Mais elle avait bien compris, au ton qu'y mettait Pierre, que désormais tout était fini entre eux deux. Elle n'espérait plus ressaisir cet homme, qui s'était ressaisi lui-mème. Son découragement ne fut point pour cela un renoncement.

— Soit! — fit-elle — si le temps vous a guéri, c'est tant mieux pour vous. Je ne chercherai pas à réveiller des sentiments endormis...

Il l'interrompit, plus ironique que jamais :

— Endormis! — vous employez un euphémisme; vous êtes toujours poète. Mes sentiments dorment... du dernier sommeil.

Elle ne s'arrêta point à ce nouveau trait et poursuivit :

— Mais, tout à l'heure, en m'empêchant de jeter à mon fils un cri d'espoir, un « au revoir, » vous avez commis sans profit une mauvaise action. Croyez-vous donc que je renonce à mes droits de mère pour cela ?

— Vous vous y êtes engagée par contrat.

— Et y a-t-il donc un contrat en pareille matière? La honte en retombe tout entière sur l'homme qui l'a imposé. Je le viole, ou, plutôt, il n'a jamais existé pour moi. Je ne pouvais aliéner des droits imprescriptibles. Mon fils reste mon fils, et je veux connaître son amour.

— Il est certain, en effet, que celui-là manque à votre expérience.

— Insultez, raillez tant qu'il vous plaira. Je n'en ferai pas moins ce que j'ai résolu de faire Je

saurai bien où va ce cuirassé ; je m'y transporterai. Je verrai Hervé, je lui dirai : « Je suis ta mère », et j'en suis sûre d'avance, mon enfant ne répondra point, comme vous, par l'injure et le dédain à ma déclaration.

Trémeur frémissait.

Il s'était croisé les bras et la regardait, les lèvres lourdes de malédictions. Quand elle eut ainsi jeté ses phrases, tout d'une haleine, il reprit :

— Soit ! — Faites comme vous dites. Mettez le sceau à vos belles actions. Ce sera le digne couronnement d'une carrière bien remplie. Allez donc trouver votre fils et adressez-lui cette simple parole : « Je suis ta mère ! » Entendez-vous d'ici la réponse ? Voulez-vous suivre un instant le dialogue qui s'engagera ?

— Ma mère ! Mais ma mère, est morte, Madame !

— Ce n'est pas vrai. On t'a menti, mon enfant.

— Celui qui me l'a dit, Madame, n'a jamais menti. Il est la droiture et l'honneur incarnés : c'est mon père !

— Ton père a menti et je vais te le prouver.

Ici, vous produirez vos preuves, et vous savez ce qu'elles établiront, ces preuves ? Ceci tout bonnement : A l'âge où Hervé de Rhuys avait besoin plus que jamais des soins et de la tendresse d'une mère, sa mère, la comtesse de Rhuys, l'abandonnait dans son berceau pour suivre..... un.....

— Mensonge ! — s'écria Berthe, vraiment émue

cette fois. — Mensonge ! J'ai voulu emporter mon enfant. C'est le père qui s'y est opposé !

— Pour suivre un cabotin — poursuivit l'implacable Trémeur — et, quand le père outragé, saisissant l'épouse coupable par la main, a voulu la ramener à ce berceau, lui ouvrant même les perspectives du pardon — la femme, elle, n'a songé qu'à dépouiller son mari de sa dernière consolation, en lui enlevant l'enfant, suprême amour de sa vie, auquel il est resté fidèle, lui. Voilà quelle sera la première page du livre de la vie commune au fils comme à la mère, que vous ferez lire à votre fils — le recto d'une histoire instructive et amusante...

— Pierre ! — interrompit-elle, hors d'elle-même.

— Patience ! Il y a aussi le verso. Vous ajouterez que, dégoûtée de votre complice, mais affolée de vanités et de plaisirs, vous avez trouvé le temps de congédier votre premier amant, d'en choisir... peut-être d'autres, — en tout cas, de faire des vers, de réunir chez vous des sociétés joyeuses au moins autant que littéraires, de festoyer, de chanter, de donner des soirées, à.... éclipses, où le programme était de... « rire... »

— Monsieur ! — cria Berthe que la honte étranglait et qui ne voulait plus entendre l'écho des turpitudes passées.

— Eh ! Madame, ne m'avez-vous pas dit que vous alliez retrouver votre fils, que la voix du sang et du cœur parlerait en lui et qu'il se jetterait dans

vos bras ? C'est bien le moins qu'il sache l'histoire de sa mère, et, par qui la pourrait-il mieux apprendre que par vous ? Préférez-vous donc que les étrangers ou la voix publique se chargent de l'édifier à cet égard ?

Elle n'avait pas prévu cela ; elle fléchissait sous les sanglants reproches de Trémeur. Mais elle n'était pas encore domptée.

— Mon fils n'a pas besoin de savoir ! Mon fils ne saura pas ! — gronda-t-elle.

— Comment êtes-vous donc faite ? — reprit Pierre. Vous imaginez-vous que ce lamentable roman de votre vie peut être tenu secret ? Il vous faudra bien donner une raison de cette longue séparation, et, alors, Hervé trouvera étrange qu'ayant eu le temps de faire tout cela, vous n'ayez pas eu celui de vous souvenir de lui.

— Vous savez bien que je m'en suis souvenue !

— Allons donc ! S'il se renseigne, s'il se rappelle même, il revivra cette scène, cette journée dans laquelle il vous rencontra sous le toit d'un ami commun, ici même, sans que rien au monde révélât, à l'un qu'il était le fils, à l'autre qu'elle était la mère.

— Et comment jugera-t-il l'ami qui, d'un mot, pouvait déchirer le nuage et mettre le fils dans les bras de la mère ?

— Je ne redoute point son jugement, Madame. Il comprendra, trop aisément, hélas ! le scrupule auquel j'ai obéi. Mais je garde ma responsabilité, subissez la vôtre.

Quand vous aurez ainsi tout expliqué à Hervé, il vous faudra conclure. J'entends d'ici cette question qu'il vous adressera, et qui sera la formule de votre condamnation :

— Bien ! Ma mère, j'ai vingt ans ! Que m'apportez-vous dans vos baisers ?

Il vous faudra répondre, n'est-ce pas vrai ? Que répondrez-vous ? Quelque chose comme ceci, sans doute :

— Mon fils, tu as vingt ans, l'avenir te sourit, le nom et l'avenir de ton père te servent d'égide ; tu n'as qu'à marcher dans la voie qu'il t'a ouverte. Tu peux être comme lui un homme d'honneur et de devoir ; tu peux continuer la noblesse de ce nom de Rhuys. Peut-être, déjà, un noble et pur amour a-t-il fait battre ton cœur ? Peut-être quelque douce et belle enfant a-t-elle, en secret, associé ton image aux rêves de sa chaste jeunesse ? Eh bien ! moi, ta mère, voici ce que je t'apporte : le renouvellement du désespoir pour ton père, la rougeur pour ton front, le détournement des yeux, la raillerie, et, ce qui est plus terrible encore, la pitié de tes camarades, de tes frères d'armes. Je t'apporte l'obligation de briser ta carrière, de rompre ton épée, et, ensuite, d'en ramasser les morceaux pour essayer, dans vingt duels où tu risqueras ta vie, de laver une tache imméritée, de venger l'honneur perdu d'une femme que tu avais crue morte et dont tu préférerais voir le cadavre devant toi ; je t'apporte, pour l'offrir en bouquet à ta fiancée, les fleurs

de ma couronne d'oranger, prise dans la chambre du mariage catholique pour figurer dans une cohabitation sacrilège et infâme, et les palmes de ma gloire de poète payées d'autant de hontes qu'elles contiennent de feuilles artificielles, en papier doré par la réclame de tous les... heureux que j'ai faits.

Berthe Blinval s'était affaissée sur un fauteuil. Elle pleurait convulsivement.

Mais Pierre connaissait trop le cœur de l'homme et celui de la femme pour se méprendre sur la cause de ces larmes. L'orgueil avait pu les provoquer ; elles ne trahissaient aucun repentir.

Et lui-même, au fond de son cœur, n'éprouvait aucune pitié.

Alors, quand elle se releva, quand il la vit essuyer rapidement ses yeux, en dardant sur lui un regard tout chargé de haine, il l'acheva d'un dernier sarcasme :

— Maintenant, adieu, Madame. Vous pouvez aller rejoindre votre fils et lui dire : « Je suis ta mère ! »

Et son bras tendu lui montra le *Marceau*, réduit aux proportions d'une coque de noix, qui s'engageait en ce moment, au tournant de Kermorvant, dans la passe du Toulinguet.

Puis, quand elle eut quitté la demeure, quand, de sa place, il l'eut vue remonter, d'un pas saccadé, la route de Brest et se perdre au premier coude du chemin, il eut une réflexion douloureuse :

— Peut-être ai-je été trop sévère ! Mon Dieu ! faites que, désormais, je ne me souvienne plus de la justice que pour pratiquer le pardon !

Quelqu'un s'avançait vers la terrasse, sortant de la salle à manger. Trémeur reconnut le recteur du Conquet, faisant fonctions d'aumônier dans le petit hôpital de Trez'hir.

Le prêtre était en surplis et en étole. Il avait traversé la maison pour sortir, et portait le Saint-Sacrement. Devant lui, l'un des fils de Gildas Penhoët, soutenait d'une main le parapluie blanc, de l'autre agitait une sonnette.

— Un de nos malades qui va mourir, pensa Trémeur.

Sur le perron, Anne était agenouillée, ainsi que les deux sœurs de charité desservant l'infirmerie.

Au moment où le prêtre, pour atteindre le portail, passa devant la terrasse, Pierre de Trémeur, enfin chrétien, fléchit les deux genoux en murmurant :

— Mon Dieu ! si c'est ainsi que vous m'avez voulu, si c'est pour cela que vous m'avez infligé la souffrance, l'abandon, la solitude, me voici tel que l'a exigé votre sagesse. Que votre sainte volonté soit faite !

FIN

BAYERISCHE STAATS-BIBLIOTHEK MUENCHEN

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

L'INITIATION. . . . . .

DEUXIÈME PARTIE

LE DERNIER DEGRÉ. 181

---

mprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — Pichat et Pépin.

Librairie PAUL OLLENDORFF, 28 *bis*, rue de Richelieu, PARIS

Collection grand in-18. — Prix : 3 fr. 50.

ALLAIS (Alphonse). — A se tordre.
BERGERAT (Émile). — Le Faublas malgré lui. — Le Viol. — Le Petit Moreau.
BONNIÈRES (Robert de). — Mémoires d'aujourd'hui. (1re, 2e et 3e séries.) — Les Monach. — Jeanne Avril. — Le baiser de Mama. — Le petit Margemont. — Contes à la Reine.
CAHU (Théodore). — Chez les Allemands. — Petits Potins militaires. — Pardonnée ? — Second Mariage. — Un cœur de Père. — Georges et Marguerite.
CAPUS (Alfred). — Qui perd gagne. — Faux départ.
CARETTE (Mme A.) — Souvenirs intimes de la Cour des Tuileries. (1re, 2e et 3e sér.
CAROL (Jean). — L'honneur est sauf. (*Ouvr. cour. par l'Académie française.*) — Réparation.
CASE (Jules). — La petite Zette. — Une Bourgeoise. — La fille à Blanchard. — Bonnet Rouge. — Ame en Peine. — L'Amour artificiel. — Un jeune Ménage. — Promesses.
CATULLE MENDÈS. — Les Boudoirs de Verre. — Pour les Belles Personnes. — L'envers des Feuilles. — La Princesse nue. — Pour dire devant le monde.
CLAVEAU (A.) — Contre le flot. (*Ouvr*) *couronné par l'Académie française*..
DELPIT (Albert). — Le fils de Coralie. — Le mariage d'Odette. — La Marquise. — Le Père de Martial. — Les Amours cruelles. — Solange de Croix-St-Luc. — Mlle de Bressier. — Thérésine. — Disparu. — Passionnément. — Comme dans la vie. — Toutes les deux. Belle Madame.
DROZ (Gustave). — Autour d'une Source — Babolain. — Le cahier bleu de Mlle Cibot. — L'enfant. — Entre nous. — Les Etangs. — Monsieur, Madame et Bébé. — Tristesses et Sourires. — Une femme gênante. — Un Paquet de lettres.
DROZ (Paul). — Lettres d'un Dragon. (*Ouvrage couronné par l'Académie franç.*)
DURUY (Georges). — Fin de Rêve.
GOUCHER (Paul). Le Droit de l'Amant. — Monsieur Bienaimé.
GANDILLOT (Léon). — Les filles de Jean de Nivelle. — Bonheur à quatre. — — De Fil en Aiguille. — Le Pardon.
GAULOT (Paul). — Mademoiselle de Poncin. — Le Mariage de Jules Lavernat. — L'Illustre Casaubon. — Un Complot sous la Terreur. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) — La Vérité sur l'expédition du Mexique, 3 vol. (*Ouv. couronné par l'Académie Française.*
HÉRISSON (Cte d'). — Journal d'un officier d'ordonnance. — Journal d'un Interprète en Chine. — Nouveau Journal d'un Officier d'Ordonnance. — Journal de la Campagne d'Italie. — Un Drame Royal. — Le Prince Impérial. — Les Girouettes Politiques.
LOCKROY (Ed.). — Ahmey le Boucher. — Une Mission en Vendée, 1793.
LUCIENNE. — Dialogues des Courtisanes.
MAEL (Pierre). — Mer Sauvage. — Charité. — Le Torpilleur 29. — Pilleur d'Epaves. — L'Alcyone. La Double Vue. — Gaîtés de bord. — Solitude.
MAIRET (Jeanne). — Charge d'ame. — Inséparables.
MAIZEROY (René). — Bébé Million. — La Belle. — Cas passionnels.
MARNI (J.). La femme de Silvia. — Amour coupable.
MAUPASSANT (Guy de). — Les sœurs Rondoli, — Monsieur Parent. — Le Horla. — Pierre et Jean. — Clair de Lune. — La Main gauche. — Fort comme la Mort. — La Vie errante — Notre Cœur. — La Maison Tellier.
MIRBEAU (Octave). — Le Calvaire. — L'abbé Jules.
MONIN (Doct. E.) — Misères nerveuses.
MONTJOYEUX. — Les femmes de Paris.
OHNET (Georges). — Serge Panine. (*Ouvrage couronné par l'Académie-française.*) — Le Maître de Forges. — La comtesse Sarah. — Lise Fleuron. — La Grande Marnière. — Les Dames de Croix-Mort. — Noir et Rose. — Volonté. — Le Docteur Rameau. — Dernier Amour. — L'Ame de Pierre. — Dette de Haine. — Nemrod et Cie.
OSWALD (François). — Jeu mortel. — Le trésor des Bacquancourt. — Mam'zelle Quinquina.
PENE (Henry de). — Trop belle. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) — Née Michon. — Demi-Crimes.
PERRET (Paul). — Sœur Sainte-Agnès. — Les Filles Mauvoisin. — L'Amour et la Guerre.
RAMEAU (Jean). — Fantasmagories. — Le Satyre. — Possédée d'amour. — Simple. — L'Amour d'Annette.
RENARD (Jules). L'Ecornifleur.
RZEWUSKI (Cte St.). — Alfrédine. — Le doute.
SARCEY. — Le mot et la chose. — Souvenirs de Jeunesse. — Souvenir d'âge mûr.
SCHWOB (Marcel). — Cœur double.
SILVESTRE (Armand). — Les Farces de mon ami Jacques. — Les Malheurs du commandant Laripète. — Les veillées de Saint-Pantaléon.
TASTEVIN (Alfred). — Carnet d'un Séminariste-soldat.
THEURIET (André). — La Maison des Deux Barbeaux. — Les Mauvais Ménages. — Sauvageonne. — Michel Verneuil. — Eusèbe Lombard. — Au Paradis des Enfants.
UCHARD (Mario). — Mon oncle Barbassou. — Joconde Berthier. — Mademoiselle Blaisot — Inès Parker. — La Buveuse de Perles. — L'Etoile de Jean. — Antoinette ma Cousine.
VAUDERE (J. de la). — L'Éternelle Chanson. — Minuit.
WILLY et LEO TREZENIK. — Histoires normandes.

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine — Pichat et Pepin

J. Höchel

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Maël, Pierre.

Solitude Par Pierre Maël

Paris 1893
P.o.gall. 2542 t
urn:nbn:de:bvb:12-bsb11667944-2